

Salon du livre de Montréal



PHOTO: PEDRO RUIZ / CONCEFF, TIFFET LE DEVOIR

LITTÉRATURE

Sergio Pitlor
Page F 4

Günter Grass
Page F 6

Simon Girard
et son *Dawson Kid*
Page F 9

Gilles Jobidon
Page F 10

Daniel Pennac
Page F 10

ESSAIS

Gaston Miron
Page F 12

Laurent Laplante
Page F 20

René Lévesque
Page F 21

Olivar Asselin
Page F 25

J.-P. Charbonneau
Page F 27

JEUNESSE

Plaisirs d'automne
Pages F 16 et F 17

BEAUX LIVRES

Croix de chemin
Page F 24

Michel Tremblay: l'amour-haine de la famille

CAROLINE MONTPETIT

On connaissait la grosse femme enceinte qui tricotaient sur le perron du Plateau Mont-Royal, en compagnie de Mercedes et Béatrice, ses voisines prostituées, et d'Edouard le vendeur de chaussures. Mais on ne savait pas que, dans une vie antérieure, Rhéauna, la maman de Michel Tremblay lui-même, avait voyagé entre Providence, où elle était née, aux États-Unis, jusqu'au village de Maria, en Saskatchewan, pour revenir vers Montréal et rejoindre une mère qui l'avait plus tôt abandonnée.

A 65 ans, Michel Tremblay transcende donc les limites de sa propre vie et plonge dans l'histoire de sa mère, pour se réincarner à Maria (Saskatchewan), où la petite Rhéauna, onze ans, s'apprête, en 1913, à traverser le continent en train pour rejoindre sa propre mère à Montréal, dont elle espère tout mais où elle n'a jamais mis les pieds. Et à lire les descriptions de champs de blé qui défilent dès les premières pages de ce dernier roman, intitulé *La Traversée du continent*, on ne croirait jamais que l'auteur lui-même n'est jamais allé en Saskatchewan.

«*Quand j'ai fini ce livre, mon chum m'a dit que j'avais écrit mon premier roman canadien*», dit Tremblay, jovial, au moment de lancer son dernier opus dans un hôtel de Montréal. Il faut dire que la saison culturelle affiche le nom de Tremblay bien haut dans le ciel. Alors que paraît ce dernier livre, sa pièce *Le Vrai Monde*, écrite en 1987, tient l'affiche au Théâtre Jean-Duceppe, et un DVD, intitulé *Entre les mains de Michel Tremblay*, lui est consacré. *Le Vrai monde*, c'était d'ailleurs l'occasion pour cet homme de se libérer de la culpabilité qui l'a habité toute sa vie comme écrivain, d'avoir «vampirisé» ses proches pour faire carrière et même... fortune.

Prenez sa tante et marraine Ro-

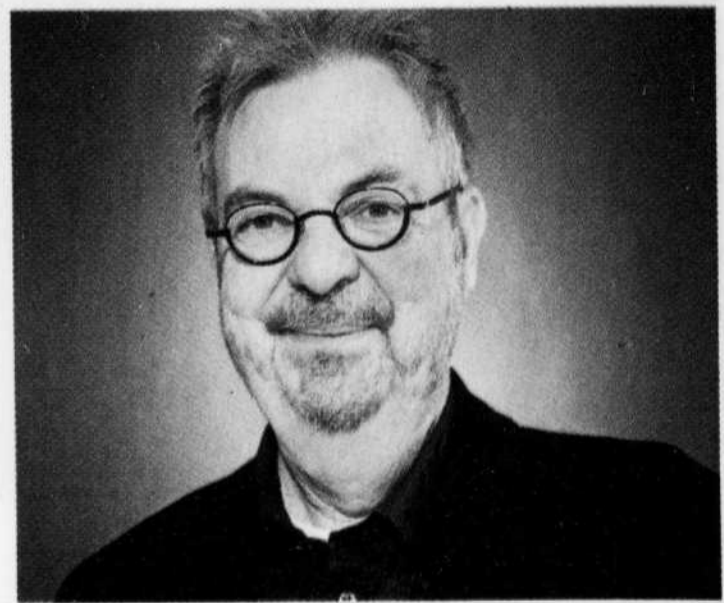
bertine, par exemple, celle-là même qui a donné naissance à l'Albertine d'*Albertine en cinq temps*. C'est quand *En pièces détachées*, qui présentait le personnage de Robertine pour la première fois, fut présenté à la télé, au début des années 70, que Michel Tremblay s'est inquiété de la réaction de sa tante à cette mise à nu.

La justification de l'écrivain

Puis, un jour qu'il dinait avec elle comme toutes les semaines, la tante Robertine lui a dit: «*Toute ma vie, je me suis confessée à des curés qui ne me comprenaient pas, mais tout ce temps-là, j'avais à côté de moi un neveu qui me comprenait*.» Elle m'a comme donné sa bénédiction en me disant ça», se souvient l'écrivain, qui ne s'est pas débarrassé de sa culpabilité pour autant. «*Je suis devenu riche avec l'histoire d'une femme misérable et enragée, qui n'a pas eu la chance de se sortir de sa misère [...]*», dit-il. Elle m'avait pardonné, je savais que j'avais sa bénédiction pour continuer. Mais la pièce a vraiment eu du succès, il y a des Chinois qui ont joué ma tante à Singapour! Pour lui, *Le Vrai Monde* est d'ailleurs une «condamnation sans

appel de l'écrivain», qui ne trouve aucune justification autre que son talent à cette appropriation du monde. Ce risque que prend l'écrivain, soit de s'aliéner ses proches alors qu'il se nourrit de leur histoire, semble être au cœur de ses préoccupations présentes. «*Les gens de ma famille ont compris que j'avais de l'empathie pour eux quand j'ai commencé à écrire des romans*, explique-t-il. *Parce que le roman est moins brutal que le théâtre*.»

Cette empathie, cette tendresse que Tremblay éprouve pour ses personnages, elle est encore présente à chaque page de son dernier roman *La Traversée du continent*. Roman initiatique, il amène la jeune Rhéauna à faire la connais-



PEDRO RUIZ

sance de trois femmes: la vieille fille Régina, dont la seule distraction est un piano dont elle joue divinement, la mère et épouse Bette et la prostituée Lou. Ces trois femmes, sans parler de Jacques, l'homosexuel qui avouera à la petite fille, à la faveur de l'intimité du train, ce qu'il n'a jamais osé dire personne, c'est-à-dire son amour pour les hommes, forment trois haltes dans le parcours de la fillette. Ce sont les rôles auxquels les femmes de cette époque étaient confinées: celui de la mère, celui de la vieille fille ou celui de la prostituée. «*Une guidoune, c'est une femme indépendante*», dit la petite cousine Lou à Rhéauna.

«*Les femmes qui voulaient être libres, elles allaient sur la rue Saint-Laurent*», se souvient Michel Tremblay à propos de ses jeunes années. Et voilà qu'il se rappelle sa cousine Hélène, qui travaillait comme serveuse au French Casino, rue Saint-Laurent, en face de l'actuel café Cléopâtre, et qui payait 5 \$ par jour pour travailler tellement c'était rentable, tout en vivant dans l'opprobre du reste de la famille.

«*Je déteste la famille mais j'adore chacun de ses membres*», ex-

plique Tremblay au sujet de cet amour-haine qui le lie à l'institution familiale.

Michel Tremblay a frôlé la mort au cours des dernières années par suite d'un cancer de la gorge, pour lequel on vient de lui accorder une rémission totale. Une deuxième chance qui lui fait peser le poids de la vie et qui le retrouve plus prodigue que jamais. Son prochain roman poursuivra d'ailleurs dans la veine de *La Traversée du continent*, mais proposera plutôt une *Traversée de la ville*, inspirée du premier séjour de Rhéauna à Montréal.

Dans un texte écrit pour *Libération*, au printemps dernier, il mentionnait qu'il n'aimait pas «*les personnages d'enfants intelligents à l'excès dont on sent trop qu'ils sont les porte-parole des auteurs*». Sa Rhéauna, il a voulu qu'elle garde un regard d'enfant sur le monde. Malgré le poids des années, il dit être resté quelqu'un qui cherche, qui sue, qui ne sait pas. «*Je suis encore celui qui rêvait d'être joué au théâtre par Jean Gascon et Denise Pelletier*», résume-t-il. «*On reste éternellement l'enfant qu'on a été*.»

Le Devoir

DES LIVRES, DES AUTEURS, DES PASSIONNÉS DE LITTÉRATURE...
LA PREMIÈRE CHAÎNE S'INSTALLE AU SALON DU LIVRE !

VENDREDI 16 NOVEMBRE

Christiane Charette
9h

Réalisation: Bruno Guglielminetti

275-allô / ados-radio
19h

Réalisation: Louis-Yves Dubois

SAMEDI 17 NOVEMBRE

Ouvert le samedi
12h

Réalisation: Emmanuelle Giraud

Je l'ai vu à la radio
14h

Réalisation: Claude Godin

DIMANCHE 18 NOVEMBRE

Vous m'en lirez tant
14h

Réalisation: Claude Godin

KIOSQUE 500

 **95,1** FM
PREMIÈRE CHAÎNE

www.radio-canada.ca/radio

SALON DU LIVRE

Un côté rouge, un côté blanc



Danielle Laurin

Une Métis. Née d'une mère crie, d'un père québécois. Qui se disputent à l'intérieur d'elle-même. Parviendra-t-elle un jour à réconcilier les deux cultures qui vibrent en elle? *Ourse bleue* raconte sa quête.

Une quête identitaire, mais aussi spirituelle. Où les rêves sont récurrents, significatifs. Et où les esprits communiquent, dans un monde invisible. Que faire? Allez plus avant ou s'arrêter là? «*La voix de papa me parle de superstitions, celle de maman m'encourage.*»

Une plongée vertigineuse au cœur de la déchirure. C'est ce que nous propose ce roman des origines, du sang mêlé. Un premier roman, signé Virginia Pésémappéo Bordeleau. Elle est née d'une mère crie et d'un père québécois. Elle est peintre.

A propos de son œuvre picturale, en grande partie inspirée de son histoire familiale et de la mythologie amérindienne, elle a déjà dit: «*Dans mon travail, les personnages et les animaux se côtoient pour tracer sur la toile le milieu dont je suis issue, dont je me nourris... A partir des rêves, des souvenirs, des lectures et des rencontres, je crée mes propres images inspirées en général de la mythologie de la terre-mère, et particulièrement de mon animal-totem, l'ours.*»

L'ours, figure omniprésente dans son roman, qu'on peut lire comme un prolongement de sa peinture, de sa démarche artistique, de son questionnement. L'ours, source d'identité: «*Nous portons un grand respect à cet animal qui serait notre ancêtre, selon nos légendes*», confie la mère à sa fille dans *Ourse bleue*.

Tout commence par un voyage, en 2004. La narratrice part sur les traces de ses ancêtres cris, sur les rives de la baie James. Elle n'est pas seule. Son mari l'accompagne. Son

mari blanc. Qui l'aime, et qu'elle aime, mais qui demeure un peu en marge de sa démarche à elle. C'est le fossé culturel, inévitable.

«*Il n'a jamais été à l'aise avec ma pratique spirituelle, confie-t-elle, tout comme mon père autrefois avec celle de ma mère. Est-ce seulement une question de traditions?*»

Les traditions de ses ancêtres cris vont prendre une place de plus en plus importante au fil de son périple. Elle accordera de plus en plus de poids à ses rêves. Et à ses visions. Elle aura beau résister, se dire qu'elle «*nage en pleine science-fiction*», elle ne pourra empêcher son esprit de naviguer dans le monde invisible.

Peu à peu, une mission s'imposera à elle: trouver les ossements de son grand-oncle disparu plusieurs années auparavant en pleine forêt, alors qu'il était parti chasser. Permettre enfin à son ancêtre de reposer en paix, et à sa famille de faire son deuil: c'est ce qui la guidera.

Chemin faisant, elle en viendra même à faire une expérience chamanique qui la mettra en face de ses propres contradictions. «*Tu portes en toi ta famille, lui glissera un vieux sage cri, mais aussi deux peuples: le rouge et le blanc.*» Puis: «*Quoi que tu en penses, ton côté blanc est aussi dévasté que ton côté rouge. Tu dois guérir ces deux parties de toi-même et les réunir. En opposition, elles t'affaiblissent. Unies, tu seras comme le roc face à toutes les tempêtes.*»

Tout ça est très déstabilisant, étrange, non? On se sent en territoire inconnu... et on a tendance à s'identifier au mari sceptique. On ne décroche pas, pourtant. Pourquoi?

Tout ça nous est livré sous la forme d'un carnet de route. Où s'entremêlent des souvenirs d'enfance. Ça démarre lentement. C'est presque idyllique au début. Puis ça se bouscule, se corse, se dramatise.

Ça devient de plus en plus troublant, noir, angoissant. De plus en plus mystique, délirant. Trop tard, nous sommes en plein dedans. En plein dans le mystère, oui, mais en plein dans la réalité, en même temps. Comment dire?

Nous ne quittons jamais tout à fait la planète Terre. Nous ne perdons jamais tout à fait de vue le pré-



© JOSEF LAMBERT

Virginia Pésémappéo Bordeleau est née d'une mère crie et d'un père québécois.

sent, ou le passé. Ou même l'avenir. Nous sommes sans cesse ramenés au sort d'un peuple à la dérive.

Ainsi, quand la narratrice projette d'arpenter l'ancien territoire de chasse de son oncle décédé: «*Nous n'avons pas de temps à perdre, ce territoire sera bientôt inondé par les barages d'Hydro-Québec. La Rupert sera détournée. Après, elle risque d'être difficile à naviguer.*»

Ainsi, quand la narratrice ressasse des scènes troublantes de son enfance. Enfance marquée par l'inceste du grand frère, revenu du pensionnat des oblates en prédateur. Enfance marquée par l'alcoolisme de la mère, aussi, par sa déchéance, tandis que les enfants sont laissés à eux-mêmes.

Ainsi: «*Le passé, l'alcool, les abandons, les êtres aimés disparus remontent à la surface comme des noyés du fond d'un lac. Et comment pourrais-je venir en aide à un esprit alors que je n'ai rien pu faire pour les vivants? Que je n'ai aucun pouvoir sur ceux qui restent et qui glissent vers l'abîme?*»

La force de ce roman se situe exactement là: au point de jonction qu'il établit entre les morts et les vivants, entre le passé et le présent, entre l'intime et le collectif. Tandis que la narratrice tente de se réconcilier avec elle-même, ses racines, son histoire.

Il y a bien quelques longueurs, quelques détails superflus. Le récit a parfois tendance à s'enliser. Et des bizarreries syntaxiques font tiquer ici et là. Mais Virginia Pésémappéo Bordeleau parvient dans l'ensemble à trouver le ton juste.

Pas d'apitoiement larmoyant dans *Ourse bleue*. Pas de hargne haineuse non plus. Mais une vraie inquiétude, qu'on ne peut s'empêcher de partager. Et des images fortes, qui continuent à nous hanter une fois le livre refermé.

Impossible de balayer tout ça sous le tapis: «*Les enfants bafoués, utilisés, détruits. Mes frères et sœurs placés en famille d'accueil où les abus ont continué. L'une affamée, l'autre battue, manipulée, utilisée. Nos petits, sur lesquels s'étend l'ombre de l'alcoolisme. Nos inquiétudes de parents, notre impuissance et notre inconscience. Mais pourquoi tout ça? Comment arrêter cette spirale, est-ce seulement possible?*»

Collaboratrice du Devoir

OURSE BLEUE

Virginia Pésémappéo Bordeleau
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2007, 200 pages

LA PETITE CHRONIQUE

La mort de la littérature?

Gilles Archambault

S'il est arrivé fréquemment qu'on s'interroge sur l'avenir du roman, dont on prédisait la disparition, on n'allait pas jusqu'à craindre la mort de la littérature. C'est pourtant ce que vient bien près de proclamer Richard Millet dans son court essai *Désenchantement de la littérature*.

De l'aveu de l'auteur de *L'Art du bref*, nous assistons à «*une réflexion inquiète sur [la] disparition de l'écrivain*». D'aucuns trouveront pessimistes les vues de Millet. N'écrit-il pas que «*le français que nous entendons aujourd'hui est tombé dans la fange, non seulement par fâcheur linguistique et flottement syntaxique, sémantique et orthographique, mais parce qu'il ne nomme plus le monde, l'ayant abandonné aux médias anglo-saxons, et qu'il ressemble de plus en plus, avec ses apocopes, aphérèses, acronymes, formules argotiques, prononciation relâchée, accents ignobles, peaux mortes de la langue, à je ne sais quoi d'animal, ou à ces borborrygmes qui, chez les anciens Grecs, signalaient ce qui était barbare*»...

Que cette vision apocalyptique des choses puisse étonner, rien de plus normal. Toutefois, pourquoi boudier cette réflexion, tout outrée qu'elle paraît? Dans le consensus généralisé que l'on constate parfois, voilà une mise en garde qui ne manque pas de pertinence. Mais l'appuyer sans réserves, c'est une autre paire de manches.

Le public francophone connaît mieux l'œuvre de John Maxwell Coetzee depuis qu'il a reçu le prix Nobel de littérature en 2003. Né au Cap en 1940, il s'est signalé par l'écriture de romans souvent liés à l'actualité sociale et politique de son pays. On retiendra plus particulièrement *Michael K.*, *sa vie, son temps et Foe*.

Doubler le cap, titre étrange si l'on songe au rapprochement que l'on peut faire avec le lieu de naissance de l'auteur, est un choix que l'on a fait dans trois livres différents de Coetzee. Entretien, essais sur des écrivains classiques ou non, sud-africains ou non, on se

trouve en présence d'un livre rigoureux dont la lecture n'est pas toujours aisée.

La partie qui concerne les entretiens s'adresse au premier chef à des lecteurs qui auraient une connaissance préalable de l'œuvre de notre auteur. Ne pas oublier surtout qu'en plus d'être romancier, Coetzee est professeur de littérature, occupation qui l'amène à enseigner aussi bien en Australie qu'aux États-Unis.

Ce sont les essais qui forment à mon sens la partie la plus instructive du livre. Qu'il s'agisse de Beckett, de Borges, de Rousseau ou de Dostoïevski, Coetzee ne cède jamais à ce travers des universitaires enfermés dans leurs spécialités. Ai-je tort d'y voir, en même temps que la sûreté de l'information, une vive interrogation venue de l'intérieur du cheminement de la création? En somme, Coetzee se penche sur les œuvres avec le discernement, l'ouverture d'esprit qui ne vient généralement qu'aux créateurs. Les pages consacrées à la confession chez Tolstoï, Rousseau et Dostoïevski sont remarquables. De même lira-t-on avec profit l'analyse que l'auteur nous donne de l'œuvre de Musil et de Doris Lessing.

Comme quoi, en réponse au cri d'alarme lancé par Richard Millet, il semble bien que la place de la littérature est de plus en plus grande. Ce qu'elle revendiquait en étendue, elle l'aurait obtenu en profondeur. Ce n'est pas parce que l'humanité tout entière lit Harry Potter qu'elle le lira dans vingt ans. Qu'on se souvienne de Rimbaud, de Proust, de Kafka. Entre autres.

Collaborateur du Devoir

DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE

Richard Millet
Gallimard
Paris, 2007, 67 pages

DOUBLER LE CAP

ESSAIS ET ENTRETIENS
John Maxwell Coetzee
Le Seuil
Paris, 2007, 345 pages

Les Éditions du **Noroît**
Prix du Gouverneur Général, finalistes.



www.lenoroit.com



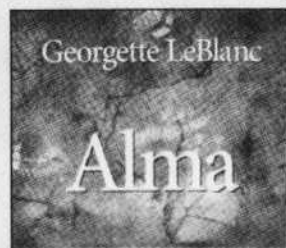
POÉSIE
Catherine Fortin
Le silence est une voie navigable

TRADUCTION
Marie Frankland
La chaise berçante
A.M.Klein

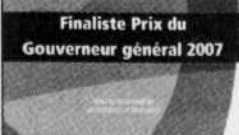


Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand 255

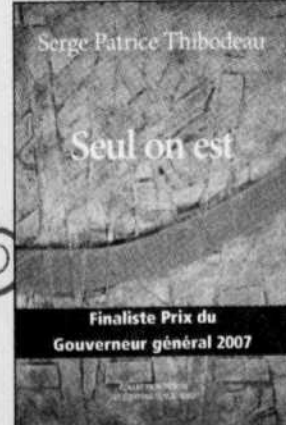
NOUVEAUTÉS POÉSIE
AUX ÉDITIONS PÉRCE-NEIGE



GEORGETTE LEBLANC
Alma



JEAN-PHILIPPE
RAÏCHE
Ne réveillez pas l'amour avant qu'elle ne le veuille



SERGE PATRICE
THIBODEAU
Seul on est

Venez rencontrer ces auteurs au
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



RECÉF

stand 138 | www.recf.ca

PAUL GÉRIN-LAJOIE L'homme qui veut changer le monde de MARIO CARDINAL

Extrait

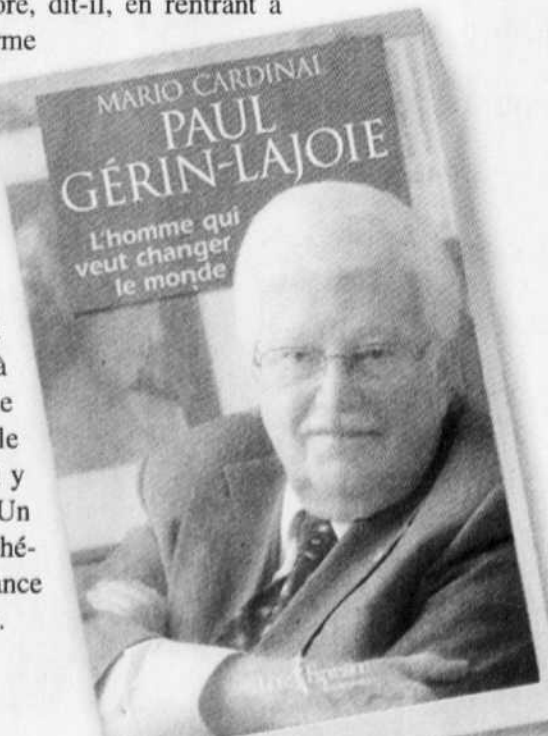
À Rome, après deux jours de délibérations et une douzaine de scrutins, les cardinaux élisent Giovanni Batista Montini, le 26^e pape de l'Église catholique. Le cardinal Léger, qui n'a pas assisté à l'Assemblée des évêques des 10 et 11 juin, a hâte de rentrer au Québec pour apporter sa contribution à la lutte de l'épiscopat. Il doit cependant demeurer dans la capitale italienne jusqu'au 30, jour prévu pour le couronnement du nouveau pape. Il accepte de célébrer le lendemain la fête du Canada chez son frère Jules, qui est ambassadeur du Canada en Italie, mais il rentre au pays le 2 juillet. À son arrivée à l'aéroport de Dorval, il se précipite au salon réservé aux personnalités et dit à son secrétaire: «*Veillez me mettre en communication avec le premier ministre Lesage.*»

Le cardinal est inquiet du désaccord qui persiste au sein de l'épiscopat. Il en fait part au premier ministre. Il souhaite avoir le temps de faire disparaître le «*climat de désarroi qui règne parmi les évêques*». Puis il ajoute: «*Je crois qu'en toute justice, vous devriez faire précéder le texte de la loi d'un préambule pour rappeler que, pendant des siècles, l'Église a accompli une œuvre valable dans le domaine de l'éducation. Je pense que l'autorité civile devrait le reconnaître.*» Le cardinal voit dans cette reconnaissance une façon d'apaiser la colère de certains évêques et il veut du temps pour réaliser un consensus. Trois évêques sont opposés à tout changement au système en place: M^{gr} Georges-Léon Pelletier, de Trois-Rivières, M^{gr} Georges Cabana, de Sherbrooke, et M^{gr} Charles-Eugène Parent, de Rimouski.

Les propos de Lesage au téléphone déçoivent le cardinal, qui est habitué à voir les individus et les groupes accéder à ses demandes et à celles de l'Église.

«*Non seulement il nous ignore, dit-il, en rentrant à l'archevêché, mais en plus, il ferme la porte aux pourparlers. Alors, c'est décidé. J'interviendrai.*»

Dès son arrivée au palais cardinalice, il reprend le téléphone et appelle de nouveau le premier ministre. Aujourd'hui, Gérald-Lajoie cherche à atténuer la portée de cette démarche du cardinal. «*Nous cherchions à accommoder les évêques dans le choix des expressions, dans le choix des mots... Je sentais qu'il y avait un peu de résistance.*» «*Un peu de résistance*» semble un euphémisme. Dans les faits, la résistance menace de faire sombrer le projet.



Libre Expression
QUÉBEC MEDIA

www.edlibreexpression.com

SALON DU LIVRE

ENTRETIEN

Sergio Pitol ou l'Amérique de l'entre-deux

Nocturne de Boukhara, son seul recueil de nouvelles traduit en français, est paru cet automne aux éditions des Allusifs. Rencontre à Mexico avec un écrivain longtemps voyageur, hanté par le temps et la mémoire

XAVIER HOUSSIN

L'averse a cessé aussi soudainement qu'elle avait commencé. Il fait chaud à nouveau et l'eau s'évapore sur l'asphalte. La circulation a repris. Le vent porte les relents âcres des gaz d'échappement qui ne parviennent pas à faire disparaître une odeur persistante de verdure et de terre mouillée. C'est encore la saison des pluies à Mexico. «*J'y serai quelques jours, a prévenu Sergio Pitol. Des amis à voir. Mais je rentre tôt dans l'après-midi à mon hôtel. Passez quand vous voulez.*»

L'hôtel Maria Cristina ressemble à une pension de famille cossue. On vous fait asseoir dans un énorme fauteuil en cuir près d'une cheminée où, malgré la température, crépite quand même un feu. Une voix de femme annonce au micro: «*Señor Pitol es pedido a la recepción.*» L'écrivain est là quelques instants après. «*Je trouve, dit-il avec un petit sourire, que cette manière d'avertir les gens a un côté aéroport. Ce n'est pas forcément pour me déplaire.*»

Il faut dire qu'il a beaucoup voyagé, Sergio Pitol. Il a été étudiant à Rome, traducteur à Pékin et à Barcelone, professeur à Bristol, attaché culturel à Paris, à Budapest, à Varsovie, à Moscou. Et ambassadeur du Mexique à Prague. On en oublie. En 1988, il est rentré chez lui à Jalapa, dans l'État de Veracruz, «*pour écrire à la maison.*»

À 74 ans, l'homme a les yeux doux, à peine fatigués, une grande carcasse un rien voûtée. «*Je descends toujours ici quand je suis à Mexico, continue-t-il. Une manière de rester fidèle aux années qui passent. Dans les années 1950, j'habitais calle de Londres, pas très loin*

d'ici. Le quartier, la Colonia Juárez, n'était pas encore devenu la "Zona Rosa".» Dans les rues, on trouve beaucoup de discothèques, de cabarets et de lieux de rencontres. Tout change très vite. L'expansion de la ville déplace sans arrêt les centres d'activité.

Il y a eu aussi les reconstructions après le tremblement de terre du 19 septembre 1985, cet épouvantable cataclysme de deux minutes qui a laissé plus d'une dizaine de milliers de morts. Mais c'est un autre séisme qui a frappé Sergio Pitol, à l'automne 2005, quelques mois après avoir reçu le prix Cervantès pour l'ensemble de son œuvre. «*J'étais en vacances, raconte-t-il. Je marchais, je remontais un sentier, et puis, je ne sais pas, je suis tombé. Je me suis réveillé huit jours plus tard. J'avais tout oublié.*» L'attaque cérébrale lui a volé un pan entier de sa vie. Lui qui était traducteur de James Conrad, de Jane Austen, d'Henry James, de Ronald Firbank, de Witold Gombrowicz et de Boris Andreïevitch Piniak, lui qui parlait couramment l'anglais, l'italien, le russe, le français, le polonais, ne sait plus s'exprimer à présent qu'en espagnol, sa langue maternelle. «*Retour aux origines*», lâche-t-il avec mélancolie.

Aux origines

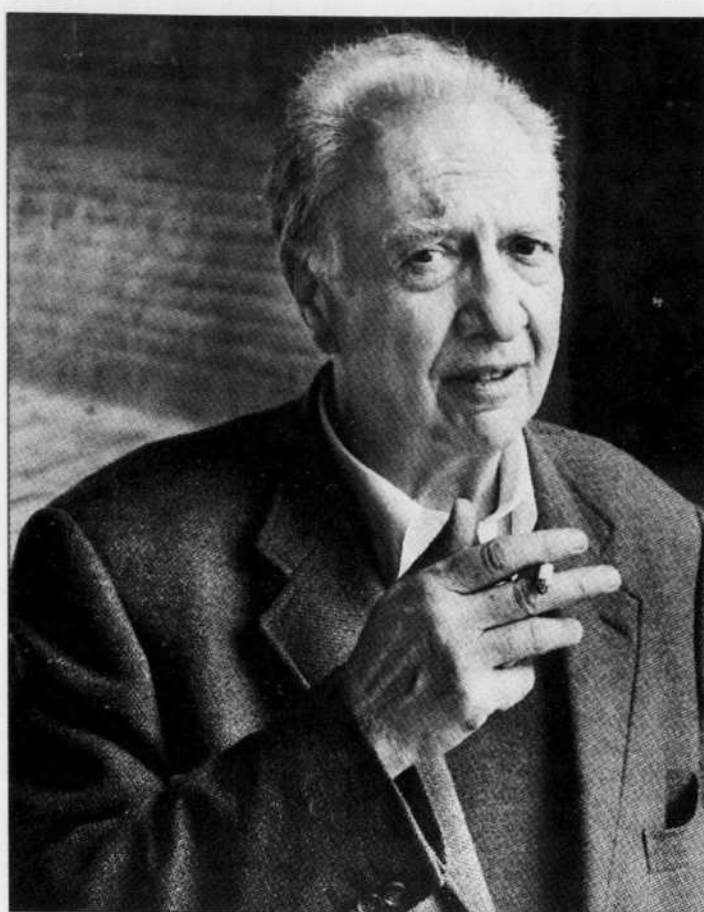
Il est né le 18 mars 1933 à Puebla, au sud de Mexico, dans un foyer aisé que le malheur va frapper. Son père est emporté par une méningite quand il est encore bébé. Il n'a pas cinq ans lorsque sa mère se noie lors d'une baignade. Ils sont trois orphelins. Sa sœur Irma ne survivra pas. «*Il ne m'est resté que mon aîné, Angel.*» Le petit garçon enfouit sa douleur. Les images lui reviendront, en 1991, lors de séances d'hypnose. «*Un homme très grand nous emporta en courant dans ses bras, écrit-il dans L'Art de la fugue (Passage du Nord-Ouest, 2005). Maintenant nous sommes dans la maison. [...] Une femme très vieille nous donne à manger et nous couche, le soir. Mon papa est déjà mort et maintenant ma maman aussi. [...] La vieille femme nous dit que nous ne reverrons notre maman que lorsque nous serons morts. [...] J'aimerais mourir. Je ne sais pas ce que je dis,*

mais Angel se fâche, me secoue le bras puis se met lui aussi à pleurer, comme moi. Je sens mon visage baigné de larmes, je tremble violemment; ce sont de vraies convulsions.»

Elevé par sa grand-mère dans la propriété familiale, une exploitation sucrière, l'enfant est fragile. Il ne se remet pas d'une atteinte de malaria et ne peut pas aller à l'école. Il doit mener une vie solitaire et recluse, mais la maison est pleine de livres. «*Ma grand-mère lisait sans arrêt. Et moi, j'attrapais tout ce qui me tombait sous la main.*» Des légendes, de la poésie, des romans. Les lectures sans fin font son apprentissage. «*À 12 ans, poursuivit-il, j'ai découvert Guerre et paix et j'ai cessé d'être malade. Je reste toujours persuadé que Tolstoï m'a sauvé.*»

Rendu au monde, le jeune Sergio croit tenir sa vocation. Ce sera le théâtre. Il a dévoré Molière et il a pu assister en 1944 à la représentation de *L'École des femmes* donnée par Louis Jouvet et sa troupe au Palais des beaux-arts de Mexico. «*Cela m'apparaissait le plus beau métier qui soit.*» En attendant, il va étudier le droit et la philosophie, composer des vers qu'il n'éditera jamais («*Mon ange gardien m'a protégé, dit-il malicieusement. J'ai perdu ces poèmes.*»), rêver à des romans, en traduire aussi et écrire des nouvelles. «*Des contes, plutôt. Cela prenait source dans ce qu'on racontait chez nous.*» N'empêche que, dès ses premiers textes, se mêlent à la fiction de récurrentes obsessions, des histoires fratricides... Pitol ébauche ainsi son chemin littéraire: l'autobiographie, agrégeant les souvenirs et s'en dérobant, traversant, transperçant la narration comme un fil oblique. Une manière de voir et de se regarder voyant.

De sa passion du théâtre, il a gardé la mise en scène, le découpage en séquences et le sens de la chute du lourd rideau de fin. Il cessera l'écriture de nouvelles, au début des années 1970, pour se tourner vers le roman, avant de les retrouver en 1984 avec ce *Nocturne de Boukhara* dont Les Allusifs viennent de donner la traduction française. Il avait déjà quitté le Mexique depuis longtemps. «*Il fallait que je m'en aille, explique-t-il,*



LIBA TAYLOR

À 74 ans, Sergio Pitol a les yeux doux, à peine fatigués, une grande carcasse un rien voûtée. Le Mexicain érige la méprise, la parodie, le quiproquo et le hasard en absolues valeurs narratives.

tout me devenait insupportable. C'était une époque de répression policière. Pour moi, la liberté soufflait ailleurs. Et puis, j'avais passé tant d'années alié...

Il vend tout ce qu'il possède et s'embarque à l'été 1961 à destination de l'Europe. «*J'avais de quoi tenir environ six mois, je suis parti en tout vingt-huit ans.*» L'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, la Pologne, la Chine. Il vit de cours, de traductions surtout. Un vagabondage fertile qu'il poursuit de manière plus formelle à partir de 1972, quand on lui propose d'être attaché culturel à l'ambassade du Mexique à Varsovie. Il occupera d'autres postes diplomatiques. L'année 1972 est aussi celle de la par-

odie, le quiproquo et le hasard en absolues valeurs narratives. Les trois derniers, traduits en français, ont été rassemblés par l'auteur sous le nom de *Triptico del carnaval (Le Triptico du carnaval)*, désignant bien par là qu'il s'agit d'une histoire commune de masques et de dévoilement. Entre Colin Maillard et partie de croquet chez la reine de cœur, qui l'aime le suivre. «*Je livre ici les lieux, les perceptions, les sentiments. Et je laisse les portes grandes ouvertes.*» Il y a longtemps que la clé a été jetée, d'ailleurs.

Ses dernières publications sont deux récits où il alterne souvenirs de voyages et chroniques littéraires, balisant ainsi son itinéraire de fuite en avant. L'espace, les mots et avant tout les livres. Car Sergio Pitol est un lecteur à l'impressionnante avidité. «*Comment serais-je devenu écrivain autrement?*», demande-t-il, avant de citer Borges qu'il révère: «*Nous sommes les livres qui nous ont rendus meilleurs.*» Ses amitiés littéraires sont infinies: Anton Tchekhov, Enrique Vila-Matas, Marcel Schwob, Antonio Tabucchi, Thomas Mann... Et tant d'autres, entre préférences et associations libres.

Dehors, le tonnerre recommence à gronder. De grosses gouttes claquent sur les vitres. Sergio Pitol a écrasé une dizaine de cigarettes dans le cendrier. Il n'a pas touché à son café. Il soupire doucement, poursuivant sa pensée. «*On peut dire que je suis un écrivain mexicain. Mais, attention, pas du tout dans le sens nationaliste. Je suis de cette Amérique de l'entre-deux ou de l'autre côté. Là où, après le beau temps, revient souvent la pluie.*»

Virginie Dor-Dufour a servi d'interprète lors de cette rencontre avec Sergio Pitol.

Le Monde

NOCTURNES DE BOUKHARA

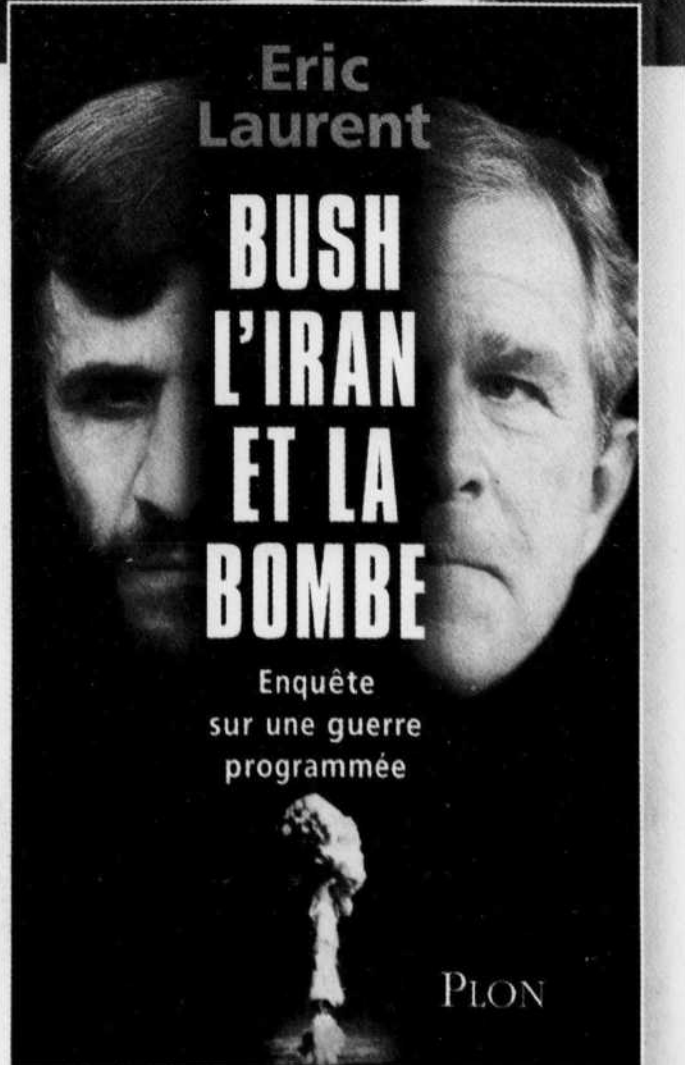
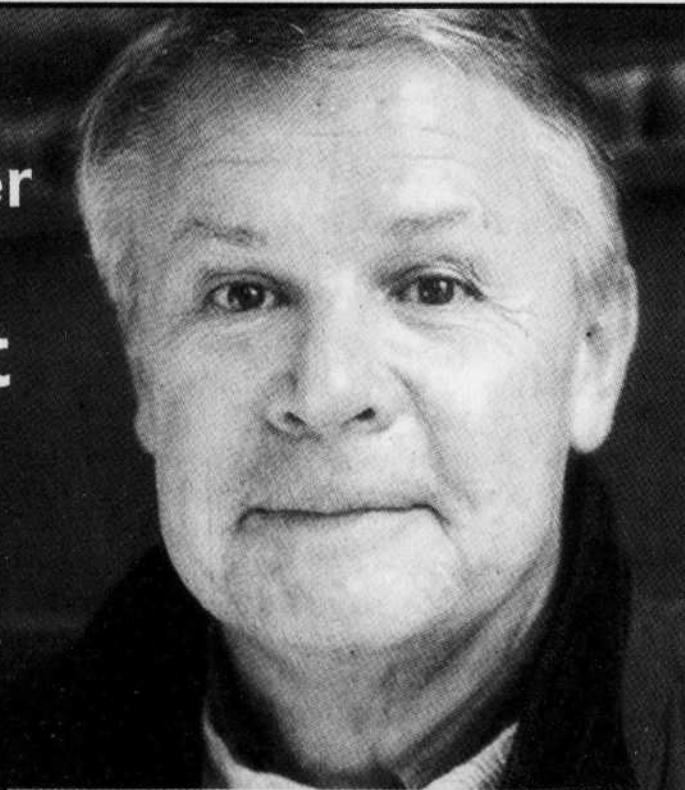
Sergio Pitol
Traduit de l'espagnol
par Gabriel Iaculli
Les Allusifs
Montréal, 2007, 130 pages

Venez rencontrer
Eric Laurent

Stand 100

Samedi
16h à 18hDimanche
14h à 16h

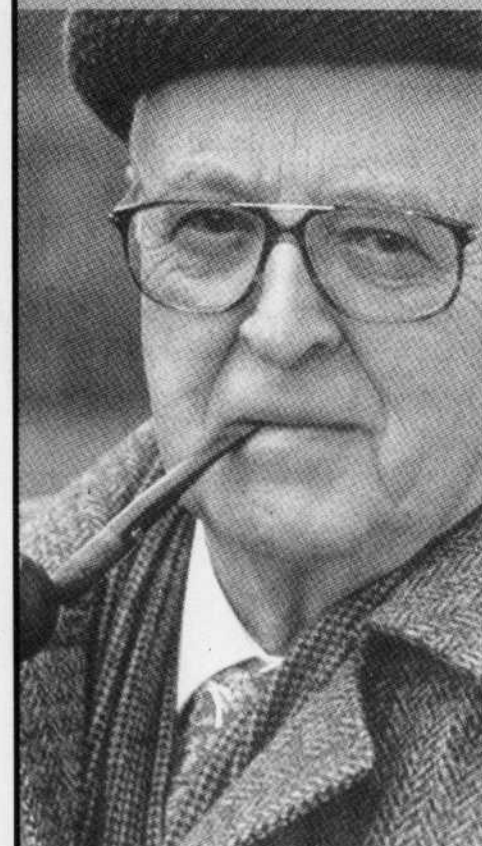
Un document
indispensable
pour comprendre
et déchiffrer
les enjeux
actuels
et en mesurer
la gravité.



Plon

24,95 \$

LA 14^e ÉDITION DU **BON USAGE**
CONFÉRENCE D'ANDRÉ GOOSSE À L'UQAM



Maurice Grevisse et André Goosse
Le bon usage
Grevisse
14^e édition
de boeck duculot

LES ÉDITIONS DE BOECK ET ERPI
ET LE DÉPARTEMENT DE LINGUISTIQUE ET
DE DIDACTIQUE DES LANGUES DE L'UQAM

ont le plaisir de vous inviter à la conférence qu'André Goosse, coauteur du *Bon usage*, prononcera pour souligner la parution de la toute dernière édition de cette célèbre grammaire.

Conférencier : André Goosse, coauteur de la 14^e édition du *Bon usage*

Date : le vendredi 16 novembre 2007, à 14 heures

Lieu : studio Alfred-Laliberté (J-M400), pavillon Judith-Jasmin (405, rue Sainte-Catherine Est)

Entrée gratuite

Disponible en librairie dès maintenant

139,95 \$

de boeck duculot

ERPI

UQAM

SALON DU LIVRE

Les anguilles par la tête



Louis Hamelin

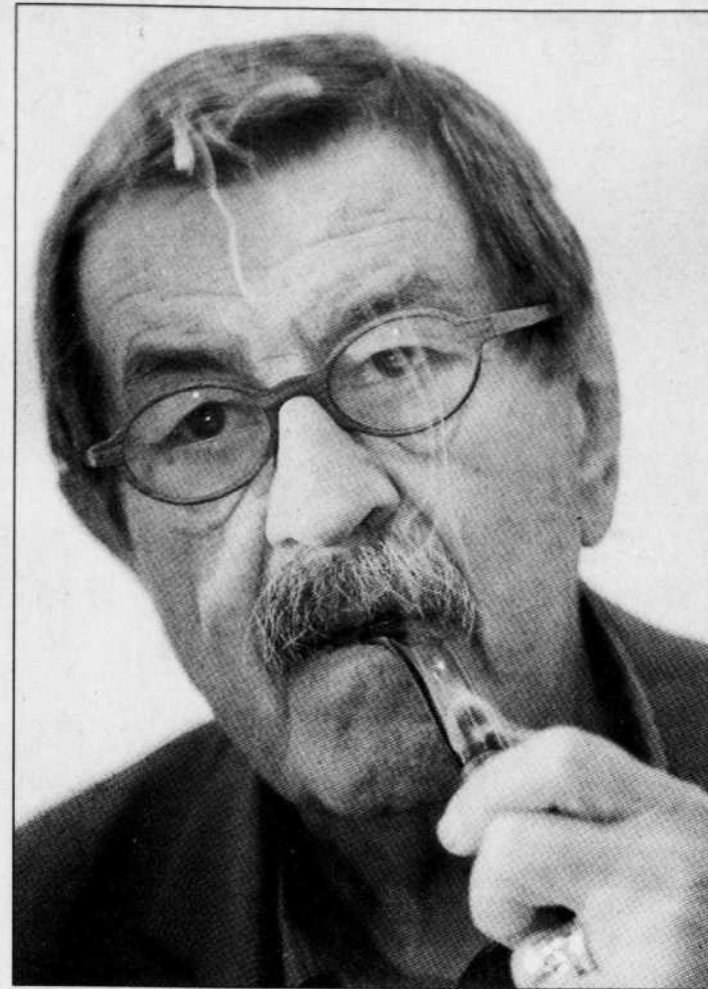
Bordigue: «enceinte en clayonnages qui, au bord de la mer, sert à prendre ou garder le poisson.» Le mot m'est revenu ce matin, je venais de refermer le livre de mémoires de Günter Grass. J'ai complètement oublié la métaphore aggravée d'un pléonasme à laquelle servait la «bordigue de clayonnages» de mon premier livre, mais le mot lui-même surnage dans l'aléatoire du souvenir, et des anguilles me ramènent à lui comme à la mer, celle du Bas-du-fleuve où les pêches aux anguilles d'antan raient parfois encore le courant. Les Allemands, paraît-il, achetaient les gros captures du Saint-Laurent, jusqu'au jour où ils ont découvert que les anguilles québécoises, comme les bégugas de Pierre Perrault, étaient devenues des cocktails chimiques vivants. Leur technique de pêche à l'anguille, à eux, était bien différente. Sur les bords de la Baltique, aucune bordigue en vue. On se servait d'une tête de bœuf qu'on balançait au fond de l'eau au bout d'une corde. Quand on la ramenait à terre le lendemain, la tête était vivante et les anguilles lui sortaient par les yeux et les oreilles, les naseaux et la gueule. Au cinéma, dans la magnifique adaptation du *Tambour* qu'a fait Volker Schlöndorff, la tête de bœuf était devenue une tête de cheval sans rien perdre de son efficacité à la fois comme engin de pêche et image.

Je n'ai pas retrouvé la moindre anguille dans le dernier Günter Grass. L'oignon, en revanche, est omniprésent, son bulbe aux multiples peaux faussement transparentes est le symbole situé tout au centre de ce *strip-tease* de la mémoire, dont les pelures sont devenues aussi glissantes que celles de la banane lors de la parution du livre en Alle-

magne. Question: le jury du prix Nobel de littérature, qui s'est fait une spécialité ces dernières années de récompenser tant les positions anti-apartheid et les opinions pacifistes que le talent d'écriture de ses lauréats, aurait-il décidé de saluer le tournant du millénaire (1999) en distinguant un ancien engagé volontaire des sinistres troupes d'élite des SS si la chose avait été sue à l'époque? Vu de Stockholm, l'engagement subséquent auprès du Parti social-démocrate aurait-il eu valeur de rédemption? Pas sûr. Je n'ai pas suivi ce débat, mais l'oignon de Grass rappelle inmanquablement ce chapitre marquant du *Tambour* intitulé «La cave aux oignons», dans lequel les clients d'une boîte de jazz de Düsseldorf se voyaient offrir une planche à légumes, un couteau et un oignon pour les aider à surmonter la fameuse «incapacité à faire son deuil» de la société allemande d'après-guerre. Telle une tête de bœuf lancée dans la mare de la sensibilité européenne, l'oignon littéraire du romancier épargne peut-être nos glandes lacrymales, mais la phrase de Grass, entre «la sueur et le sang» et la substantifique moelle, a beaucoup à offrir.

Rien ne nous renseigne...

Régions tout de suite le cas du SS. «Rien ne nous renseigne», écrit Grass, sur ce qui se passe chez un garçon de quinze ans qui, de son propre chef, veut absolument aller là où l'on se bat et où — il peut le deviner, il le sait même par les livres — la mort remplit ses listes.» Il y a le pouvoir d'escalation de la guerre elle-même. À Dantzig, ville portuaire et yo-yo des grandes puissances, le jeune Grass et ses petits camarades s'intéressent au tonnage anglo-américain coté chaque semaine par les U-Boot, comme d'autres gamins, à des époques différentes, suivent les résultats sportifs. «Je connaissais par cœur jusqu'aux détails des navires de guerre japonais [...], j'ai encore en mémoire les chiffres et les mots — l'armement et la vitesse en nœuds des croiseurs lourds Hurutaka et Kako. Le souvenir aime à veiller sur les scores...» Ce qui me rappelle que d'échanger des cartes de hockey avec les copains ne m'empêchait nullement, à dix ans, de consacrer



SUSANA VERA REUTERS

Günter Grass s'avance dans le champ miné de la mémoire sans le secours de l'arsenal interprétatif courant et d'une construction a posteriori de la vérité par-dessus les nids-de-poule du souvenir.

du temps à mes modèles réduits du *Tirpitz* et du *Bismarck*, orgueils jumeaux de la marine de guerre allemande à l'époque de Günter Grass. Qui peut dire l'homme que je serais devenu au sein d'une nation collectivement galvanisée par la guerre totale? Comme les vendeurs de vroum-vroum en tous genres, c'est aux pulsions adolescentes et aux hormones «dans le tapis», mais aussi à l'imagination nourrie de jeu, que s'adressent les propagandistes militaires de toujours.

Ce «rien ne nous renseigne» de Grass est important. Il explique la

forme interrogative adoptée presque systématiquement par l'écrivain, qui s'avance dans le champ miné de la mémoire sans le secours de l'arsenal interprétatif courant et d'une construction a posteriori de la vérité par-dessus les nids-de-poule du souvenir. L'auteur, s'agissant de sa propre existence, se défie visiblement de sa capacité à engendrer, page après page, des torrents de mots voués à trouver leur justification dans une forme. Le romancier est cet artiste dont le principal outil de travail est la conscience de la complexité du monde. Grass laissera ainsi entendre que le désir d'espace vital peut prendre la forme individuelle toute simple du rêve de fuite d'un gamin dont le lit occupe une encoignure de l'appartement de deux pièces d'une famille de quatre. D'un oisillon envolé du nid, fait-on automatiquement un aigle nazi? S'il y a un point au sujet duquel la prose de l'auteur se dépouille volon-

tairement de toute espèce d'ambiguïté, c'est bien celui-ci: engagé tardif, il a cru en Hitler, Führer de la nation allemande, et en la victoire finale pratiquement jusqu'à l'échec définitif. Et c'est sans doute l'impudeur de ce refus de s'innocenter au nom de l'histoire et de s'inventer des justifications rétrospectives qui a causé l'émoi de ses compatriotes. Grass assume modestement, mais en toutes lettres, sa part individuelle de la culpabilité allemande et il le fait avec ses armes à lui et une superbe de grand conteur, qui trouve à s'épanouir en beauté au milieu de cet avant-goût de l'apocalypse que fut l'effondrement du rempart nazi contre le bolchévisme: c'est, ici, Dresde réduite en cendres, là-bas les orgues de Staline qui entrent en action. On pense à Céline, grand écrivain lui aussi, présent quand le toit de l'Europe est tombé sur la tête de l'Allemagne, mais Grass est plus près de Claude Simon dans son approche lucide et respectueuse du chaos qui tient lieu de pensées à celui qui marche au combat, traverse la ligne, subit et survit à l'événement. L'homme sauvé du hasard...

Le récit va de la guerre à la littérature, de la fin de l'enfance, en 1939, à la parution du *Tambour* en 1959. Il raconte l'assouvissement plus ou moins complet des trois grandes faims qui auront forgé l'auteur: l'estomac, le désir sexuel, la quête de l'art. Entretemps, Grass, dont les premières amours artistiques seront le dessin puis la sculpture, sera passé du camp de prisonniers de guerre, où se donne un hallucinant cours de cuisine sur fond d'estomacs vides, au «commerce de la fugacité humaine» qui le voit tailler des stèles funéraires dans l'Allemagne de la reconstruction, puis aux poses existentialistes imitées de Paris, puis à Paris lui-même, où de la Nuit de cristal va surgir Oscar, le petit bossu fracas-seur de verre qui bat la marche de l'histoire sur son tambour-jouet. Un «enfant par la tête» conçu pour vivre dans la fiction. Si l'oignon et la goutte d'ambre qui donne à l'insecte l'éternité sont les deux figures à enseigner desquelles le romancier inscrit son travail de remémoration, je me permets d'y ajouter, pour ma part, un grouillement d'anguilles sous un front de bœuf.

Collaborateur du Devoir

PELURES D'OIGNON

Günter Grass
Traduit de l'allemand
par Claude Porcell
Seuil, Paris, 2007, 411 pages

Séances de Signatures

au
Salon du livre
de Montréal

VENEZ RENCONTRER
CES AUTEURS
À SUCCÈS AU STAND DE
Guérin (N° 563)

Marie-Paule Desjardins



Dictionnaire
biographique des
femmes célèbres et
remarquables
de notre histoire

Mercredi 14, jeudi 15
et vendredi 16 novembre 2007,
de 19 h à 21 h
Samedi 17 novembre,
de 14 h à 16 h et de 19 h à 21 h
Dimanche 18 novembre,
de 14 h à 16 h et de 18 h à 19 h
Lundi 19 novembre,
de 10 h 30 à 12 h

Michel David



Les héritiers
(dernier tome de la tétralogie)

Vendredi 16 novembre 2007,
de 19 h à 21 h
Samedi 17 novembre,
de 15 h à 16 h et de 19 h à 21 h
Dimanche 18 novembre,
de 10 h 30 à 12 h

Louis-Edmond Hamelin



Nipish
une narration en autochtone

Judi 15 novembre 2007,
de 19 h à 21 h
Vendredi 16 novembre,
de 17 h à 19 h
Samedi 17 novembre,
de 10 h 30 à 12 h et de 17 h 30 à 19 h
Dimanche 18 novembre,
de 10 h 30 à 12 h et de 18 h à 19 h

Alain Messier

Dictionnaire
encyclopédique et
historique
de la police
politique
du Bas-Canada
1838-1840

Dimanche 18 novembre 2007,
de 13 h à 16 h



Guérin

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: 514-842-3481
Télécopieur: 514-842-0223
Courriel: franc@guerin-editeur.qc.ca
Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca

FÉLICITATIONS aux lauréats 2007

Remise du prix au Salon du livre de Montréal le jeudi 15 novembre à 14 heures
Salle n° 8, niveau 500 sud, hall d'exposition



Québec
Pierrette Dubé, texte
Caroline Hamel, illustrations
Maman s'est perdue
Éditions Les 400 coups

Prix
Québec/Wallonie-Bruxelles
de littérature de jeunesse

Communauté française de Belgique
David Merveille
Le Jacquot de Monsieur Hulot
Éditions du Rouergue

www.prix-qw-litteraturejeunesse.org/



Québec

• Ministère de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine
• Ministère des Relations internationales

DE BEAUX LIVRES
ET DE SYMPATHIQUES
RENCONTRES

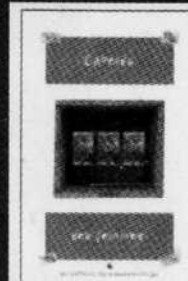
Les 400 coups

STAND 531

Louise Bombardier
Roxanne Bouchard
Patrick Cady
Michel Campeau
Laurent Chabin
Dominique Desbiens
Gérard DuBois
Julie Gaudet-Beauregard
Jean Grothé
Sylvain Houde
Suzanne Jacob
Benoît Joly

Sylvie Laliberté
Jean-Pierre Legault
Catherine Lepage
PetR
Alain Pilon
Pishier
Jean Rey
Alain Ulysse Tremblay
David Turgeon
Michel Vézina
Zviane

les éditions du remue-ménage
Signatures
stand 532 (Dimedia)



LES FILLES DE L'AGENDA

Sandrine Beauchemin-Joyal,
Camille Gauthier-Frigon, Mélodie
Lapierre, Pascale Ménard-Label,
Andrienne Murphy et
Malika Vary-Labbé

ven 16 nov. • 11 h 30 à 14 h

Animation
ven 16 nov. • 11 h • Carrefour Desjardins



MARIE-CÉLIE AGNANT

jeu 15 nov.

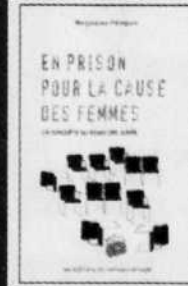
15 h 30 à 16 h

dim 18 nov.

14 h 30 à 16 h

Entretien

dim 18 nov. • 14 h
Carrefour Desjardins



MARJOLAINE PÉLOQUIN

jeu 15 nov. • 18 h à 19 h

ven 16 nov. • 19 h à 20 h

sam 17 nov.

13 h 30 à 14 h 30

Discussion

jeu 15 nov. • 17 h 15
Agora



JAN J. DOMINIQUE

ven 16 nov. • 18 h à 19 h

sam 17 nov. • 20 h à 21 h

dim 18 nov. • 13 h à 14 h

Entretien

sam 17 nov. • 19 h 15
Agora

MARTINE BLANC
et
CHRISTINE CUERRIER

ven 16 nov.

17 h à 18 h

sam 17 nov.

15 h 30 à 17 h

www.editions-remueménage.com

SALON DU LIVRE

ENTRETIEN

Anna Enquist et la force du quotidien

L'auteure néerlandaise est une des invités d'honneur du Salon du livre de Montréal

CAROLINE MONTPETIT

Dès les premières pages du roman *Le Retour*, son dernier titre traduit en français, on est enivré par la prose d'Anna Enquist. Une prose toute en douceur, profondément féminine, qui plonge dans la vie d'Elizabeth Cook, épouse de l'explorateur anglais James Cook, qui lui survécut d'ailleurs de 50 ans et qui enterra ses six enfants, avant de mourir elle-même à 94 ans, en 1835. Tout de suite, dès ces premières pages, on adopte un rythme qui n'est pas celui d'aujourd'hui, mais celui d'une époque où l'on communiquait par lettres et où les femmes de marin pouvaient passer des années sans caresser le visage de leur mari, sans pour autant cesser de l'attendre et de l'aimer, toutes imprégnées de leurs souvenirs.

Invitée d'honneur du Salon du livre de Montréal cette année, la Néerlandaise Anna Enquist a commencé sur le tard sa carrière d'écrivaine. D'abord psychanalyste, pianiste et mère, c'est en s'éloignant de la musique qu'elle s'est retrouvée plongée dans la littérature. Depuis, ses œuvres explorent certains thèmes récurrents comme la maladie et le deuil.

Des enfants et des deuils, on peut dire qu'Elizabeth Cook en a connu. Des grossesses vécues en l'absence de son mari, parti conquérir le vaste monde, de la Calédonie au Canada, au Québec même, où il participa à la Conquête de 1760. Des deuils aussi, des enfants morts avant même d'avoir connu leur père, ou plus tard, en mer, alors qu'ils tentaient de suivre ses pas.

«J'ai découvert James Cook lorsque je visitais le musée James Cook, en Grande-Bretagne. Je trouvais cette époque, la seconde moitié du XVIII^e siècle, très intéressante. C'était une époque de découvertes scientifiques et d'effervescence musicale», dit-elle, jointe au téléphone chez elle, à Amsterdam.

Mais tant de choses avaient déjà été écrites sur James Cook, «trop de choses», dit-elle, qu'elle prit le parti d'écrire sur la femme de ce dernier, qui elle-même semblait être une force de la nature. «C'était une femme très forte, et je me demandais ce qui



TORSTEN SILZ AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans son dernier roman, Anna Enquist offre une prose toute en douceur, profondément féminine.

l'avait motivée à vivre si longtemps», dit l'auteure. En fait, a-t-elle conclu, au cours des cinquante dernières années de sa vie, Elizabeth Cook a tenté de résoudre l'énigme de la mort de son mari, décédé aux mains des indigènes pendant qu'il était à Hawaï, qu'il avait appelé alors les îles Sandwich. «Il y a une controverse au sujet des circonstances de sa mort», dit Anna Enquist. Pour certains, Cook est mort d'une maladie tropicale. D'autres ont dit qu'il était devenu cruel et se serait fait des ennemis. Anna Enquist, pour sa part, a choisi d'expliquer sa mort par un déséquilibre psychologique croissant, qu'il aurait rendu inapte à assumer son rôle de chef d'équipe.

«Nous avons les journaux de gens qui l'entouraient, mais les journaux de Cook lui-même, relatant les dernières semaines de sa vie, n'ont pas été retrouvés», dit-elle. Selon elle, Cook l'explorateur se trouvait alors dans un cul-de-sac. «Il venait d'un milieu très humble et il a fini sa vie dans les cercles les plus élevés de la société, mais il n'était pas à l'aise dans ce milieu. Et quand il était sur le bateau, à ce moment-là de sa vie, il faisait des erreurs, il n'arrivait pas à contrôler son équipage. Il était face à un mur», dit-elle. Et n'était-il pas tout simplement tenté, pour cet homme qui avait nommé tant d'îles du Pacifique, de mourir dans l'une d'elles, comme pour mieux se l'approprier?

Les difficultés du retour

«J'ai choisi le personnage d'Elizabeth pour des raisons techniques, et non pour répondre à des aspirations féministes», dit Anna Enquist. Reste que la vie d'Elizabeth, avec ses grossesses et ses accouchements ainsi que ses préoccupations quotidiennes, était bien loin de celle menée par son mari, au bout du monde. Mais, alors que James Cook était tout centré sur sa vie hors du foyer, Elizabeth reste à terre, stoïque et patiente. Chaque fois qu'il quitte son foyer pour un voyage au long cours, James Cook laisse sa femme Elizabeth enceinte derrière lui. Et pourtant, si l'on en croit le roman d'Enquist, cette femme était toute imprégnée des projets de son mari, qu'elle aidait dans ses réalisations, qu'elle accompagnait chez le roi. Le titre du roman fait d'ailleurs référence à une période où James Cook décide de revenir vivre auprès de sa famille, période au cours de laquelle sa femme participera activement à ses travaux professionnels.

«Pour avoir vécu avec un musi-

rien qui partait longuement en tournée, je sais ce que c'est que d'élever des enfants en l'absence de son mari et de vivre un déséquilibre à son retour», explique l'auteure. C'est d'ailleurs dans le rythme du quotidien, vu à travers les yeux d'Elizabeth, et dans sa profondeur psychologique que le roman prend toute sa force. Car Anna Enquist a fait une place certaine à la fiction dans l'histoire de ce couple étonnant, resté soudé à travers les ans malgré l'écart d'âge et d'espace. De leur fils Nat, par exemple, elle a fait un musicien contrarié par les ambitions navales de son père à son endroit. Leur fille, Elly, morte lorsqu'elle n'était qu'une enfant, hantera quant à elle toute sa vie sa mère, qui n'a jamais remis au monde une autre fille. À la fin du livre, Elizabeth aura accès à des pages inexistantes du journal de Cook, qu'elle brûlera avant de mourir.

«Des voisins ont raconté qu'effectivement Elizabeth Cook avait brûlé des documents avant de mourir», raconte Anna Enquist.

L'écrivaine a d'abord abordé la littérature par la poésie. En 1991, elle a publié son premier recueil de poésie, *Soldier's Song*. Lorsqu'on lui demande s'il y a un lien entre sa pratique de la psychanalyse et la littérature, elle dit qu'il s'agit dans les deux cas de traduire les émotions en mots. Mais la littérature la rapproche plutôt de la musique, qu'elle a dû délaisser lorsqu'elle s'est vue débordée par ses obligations familiales et professionnelles. La musique est d'ailleurs un thème qu'elle a beaucoup exploré dans l'un de ses romans précédents, *Le Secret*. Son premier roman, *Le Chef-d'œuvre*, l'a rendue célèbre en 1994.

Le Devoir

LE RETOUR

Anna Enquist
Traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin
Actes-Sud,
Paris, 2007, 493 pages

LA GRANDE AVENTURE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Julie Barlow
Jean-Benoît Nadeau



Photo: Catherine Labbé



Photo: Mariana Doyon



«Bien racontée et très accessible, cette histoire de la langue française débat avec fougue de la place du français dans un monde de plus en plus dominé par l'anglais.»

William Grimes, *The New York Times*

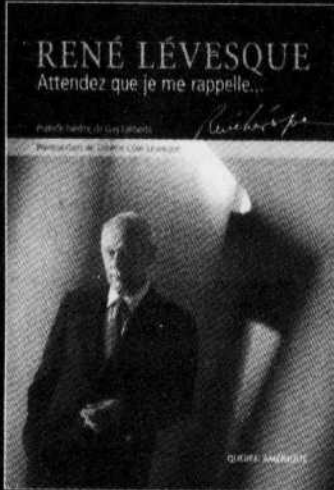
D'abord paru en anglais, *La Grande Aventure de la langue française - De Charlemagne au Cirque du Soleil (The Story of French)* débrouille les mythes et les paradoxes et raconte comment cette langue a maintenu son influence en dépit de l'ascendant de l'anglais.

Venez rencontrer les auteurs au Salon du livre de Montréal au stand Québec Amérique

Vendredi 16 novembre 16 h 30 à 18 h
Samedi 17 novembre 16 h à 17 h
Dimanche 18 novembre 15 h à 16 h

ATTENDEZ QUE JE ME RAPPELLE

René Lévesque



Qui aurait pu, mieux que René Lévesque lui-même, parler aux Québécois de ce pays qu'il n'aura jamais connu? À l'occasion des 20 ans de la mort du grand homme, cette nouvelle édition compacte de son autobiographie, déclarée best-seller dès sa parution, montre la face cachée d'un homme au charisme légendaire.

PRÉFACE INÉDITE DE GUY LALIBERTÉ

PLURALISME ET DÉMOCRATIE

Sous la direction de Stéphane Vibert



Comme le montrent les récents débats autour des accommodements raisonnables, une réflexion de fond doit être menée sur les questions touchant la diversité culturelle. Sans prétendre avancer des solutions définitives, *Pluralisme et démocratie* permet d'éclaircir les différents arguments échangés dans ce débat, dont l'objet - élaborer un monde commun dans le respect des différences individuelles et collectives - pourrait bien devenir l'enjeu fondamental d'une citoyenneté démocratique au 21^e siècle.

Venez rencontrer l'auteur au Salon du livre de Montréal au stand Québec Amérique

Vendredi 16 novembre 18 h à 19 h



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 30 octobre au 5 novembre 2007

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)	1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
2 LES CHEVALIERS D'ÉMÉRAUDE T. 11 Anne Robillard (De Mortagne)	2 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
3 NOUS, LES DIEUX T. 3 : LE MYSTÈRE Bernard Werber (Albin Michel)	3 DE FEMME À FEMME Collectif (TVA Publications)
4 LE PREMIER ET LE DERNIER MIRACLE Antoine Fliessi (Michel Brûlé)	4 ANTI-CANCER : PRÉVENIR ET LUTTER... David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
5 MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Hosseini (Belfond)	5 METS-LE AU 3 Louis-José Houde (Groupe Phénix)
6 MAL ÉLEVÉ Stéphane Domperre (Québec Amérique)	6 JE M'APPELLE MARIE Christian Tétraut (De l'Homme)
7 LE SECRET DES FLEURS T. 3 : LE LYS Nora Roberts (Flammarion Québec)	7 NOUVELLE ENCYCLO. DES ANTIQUITÉS Michel Lessard (De l'Homme)
8 SONE Alessandro Baricco (Gallimard)	8 LA CURSIVE ET LE GOÛT DES ÉPICES P. de Vienne / E. de Vienne (Trécarré)
9 ENTRE DEUX OS Kathy Reichs (Robert Laffont)	9 L'HOMME AU DÉFICENT NAINTEAU Georges-Hébert Germain (Libre Expression)
10 NEXT Michael Crichton (Robert Laffont)	10 CLAUDE PÖRIER, SUR LA CORDE RAIDE Bernard Tétrault (Stanké)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J.K. Rowling (Gallimard)	1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
2 LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)	2 SLASH Anthony Bozza (Harper Collins)
3 LÉONIS T. 10 : L'ÎLE DES OUBLIÉS Mario Francis (Intouchables)	3 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
4 AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6 : LORAFIL Alexandra Larochelle (Trécarré)	4 CROSS James Patterson (Warner Books)
5 NE MEURT PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	5 BREAK NO BONES Kathy Reichs (Pocket Books)
6 LE PETIT SPIROU T. 13 : FAIS DE... Janry / Tome (Dupuis)	6 ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)
7 ARIELLE QUEEN T. 4 : LA NUIT DES... Michel J. Lévesque (Intouchables)	7 CLAPTON Eric Clapton (Broadway Books)
8 LE DICO DES FILLES 2008 Dominique Alice Rouyer (Fleurus)	8 HITMAN: MY REAL LIFE IN THE CAR Bret Hart (Random House Canada)
9 LE JOURNAL D'AUDELÀ LAPLAMME T. 1 India Desjardins (Intouchables)	9 BROTHERHOOD OF THE HOLY SHROUD Julia Navarro (Sest)
10 LE GÉANT DE LA FORÊT Collectif (Montagne Secrète)	10 THE MEMORY KEEPER'S DAUGHTER Kim Edwards (Penguin Books)

Escapades culturelles Archambault

UN DIMANCHE AVEC BACH à Montréal
Le dimanche 9 décembre 2007

Pour information
514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

et recevez en prime (valeur 23 \$)
La gare (roman)
de Sergio Kokis

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.
Merci de nous encourager!

1 an / 4 numéros
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 128 • ENTREVUE: JEAN MARC DALPÉ

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Tél. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

Retourner à: *Lettres québécoises*
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

SALON DU LIVRE

Prix Robert-Cliche 2007 du premier roman

Stéphane Achille mêle naïveté et cynisme

CAROLINE MONTPETIT

Son premier roman, qui a remporté le prix Robert-Cliche cette semaine, propose le voyage improbable d'un jeune musicien français frustré, sur les genoux du dictateur d'un obscur pays d'Amérique latine. *Balade en train sur les genoux du dictateur*, paru chez VLB, est une fantaisie maîtrisée qui oppose l'individualisme marqué d'un jeune homme du Nord à l'idéalisme totalitaire et abusif d'un chef d'État autoproclamé du Sud. Deux personnages qui ont plus en commun qu'il n'y paraît au départ. En entrevue, Stéphane Achille dit même que le dictateur va jusqu'au bout de ses idées, tandis que le musicien est freiné par son besoin de tout contrôler.

Stéphane Achille n'a pourtant jamais voyagé dans la contrée lointaine où il emmène son lecteur, et qui n'a d'ailleurs pas de nom, même si le dictateur qui la dirige a quelques traits en commun avec Fidel Castro, notamment la barbe et l'uniforme. En fait, c'est en rêve qu'il a fait connaissance avec ce dictateur «à

la Castro», envers lequel, prisonnier, le narrateur éprouve un mélange de soumission et de dégoût. Dans ce rêve, le dictateur trambalait effectivement Achille sur ses genoux, pour qu'il le regarde faire des démonstrations de puissance, des exécutions.

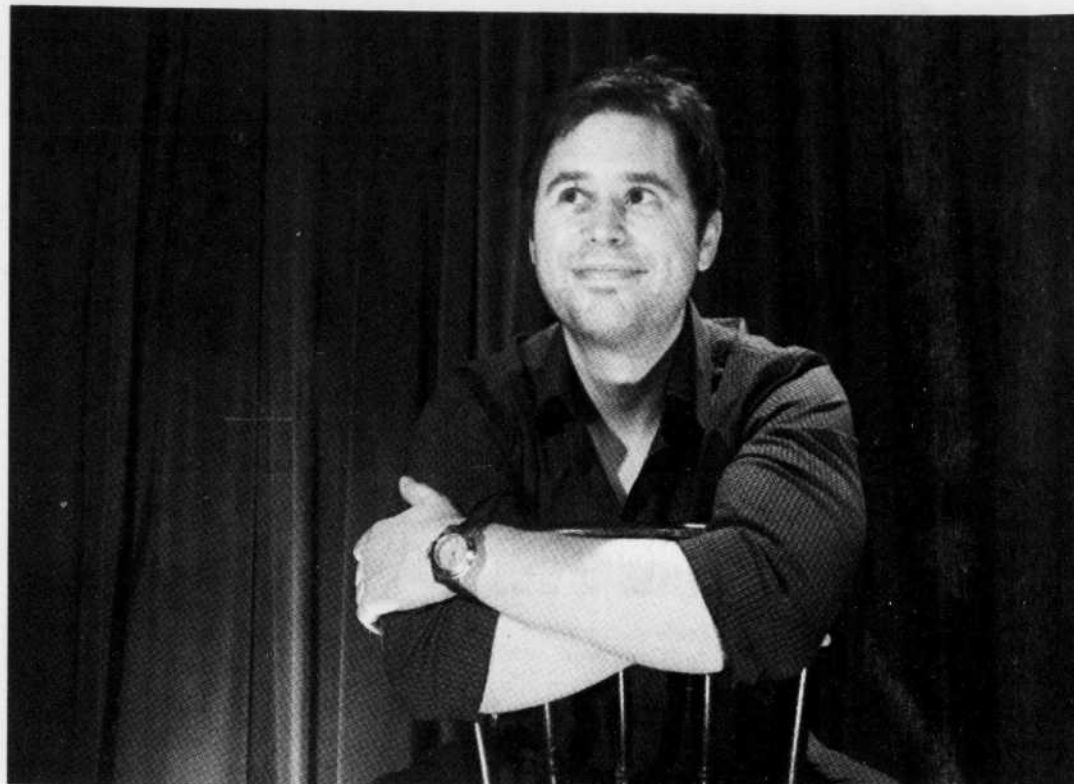
«Quand j'ai fait ce rêve, dit-il en entrevue, j'ai su que cela illustrait mon rapport avec le pouvoir, qui est fait d'un sentiment double.» On pourrait d'ailleurs refermer ce livre en se demandant si le narrateur a rêvé ce séjour incroyablement au cours duquel non seulement il a assisté à des assassinats, mais il en a même commis, et pas des moindres. Ce rapport ambivalent avec le pouvoir incarné par un dictateur n'est pas le seul trait de caractère que Stéphane Achille partage avec son narrateur.

Comme lui, Achille a autoproduit un disque, il y a quelques années, entreprise qui s'est soldée par un échec commercial et qui l'a laissé désabusé du monde de l'industrie de la musique. En ce sens, les premières pages de son roman sont de l'autofiction, admet-il, même si on

bascule vite dans un monde totalement imaginaire. Plus tard, Stéphane Achille, dont on peut trouver la musique dans le site *achillemusique.com*, a décidé de lancer son deuxième disque directement dans Internet, pour éviter les coûts de distribution, de gravure, de pochettes, etc.

Mais, il le reconnaît lui-même, la littérature, qu'il a étudiée, lui a, à ce jour, donné plus de visibilité que la musique. En fait, Stéphane Achille a déjà remporté un concours universitaire, le concours universitaire de nouvelles Paul-Valéry, pour son texte *Le Mur*, lorsqu'il faisait une licence en lettres modernes à Montpellier, en 1997. Plus tard, il est arrivé cinquième pour le Prix du jeune écrivain, avec une nouvelle intitulée *Le Chien* et publiée au Mercure de France. Il a gagné le deuxième prix de la Maison de la culture des étudiants de l'UQAM en 1999 pour *Les Chats*, puis le sixième prix aux concours Nouvelles fraîches pour *Propos écrits recueillis à l'oreille*. De retour au Québec, il a terminé un diplôme en traduction, un métier qu'il exerce aujourd'hui dans le monde de la finance, quand il n'est pas en pleine création.

Le Devoir



Le premier roman de Stéphane Achille est une fantaisie maîtrisée qui oppose l'individualisme marqué d'un jeune homme du Nord à l'idéalisme totalitaire et abusif d'un chef d'État autoproclamé du Sud.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nouvelles courtes et longs couteaux

CHRISTIAN DESMEULES

Les proverbes, il faut le reconnaître, recèlent leur part de vérité et, de fait, les petits pots contiennent souvent les meilleurs onguents. Prenez seulement Sofia Benyahia, qui a recueilli dans un livre tout minuscule et condensé, intitulé *Les Couteaux à pain trouent les seins comme rien*, des esquisses, des suggestions, des clin d'œil. Trente-huit textes très courts, ciselés, diamantaires et étonnants, gorgés d'humour et d'onirisme. Des proses miniatures classées selon une série de thèmes échevelés: l'amour, les cheveux, la mort ou la déchiquetuse.

Des nouvelles qui, lues le plus lentement possible, nous laissent le plus souvent songeur ou dubitatif.

«Un jour, j'ai reçu une goutte sur le visage. J'ai fermé les yeux pour la voir. Un homme a vu. Il a voulu la femme et la goutte.» (Un trait de bleu sur les paupières). On lève le voile sur l'histoire d'une femme qui collectionne les sueurs dans de petits flacons, on souligne l'obscurité de l'accent d'un sosie de Catherine Zeta-Jones, on ouvre la porte d'un étrange bureau où «on déchiquette vos aigreurs». Histoires difficiles à résumer, récits singuliers d'amour tordu, de regard fou



SOURCE LEMÉAC

Sofia Benyahia a recueilli dans un livre tout minuscule et condensé des esquisses, des suggestions, des clin d'œil.

et d'autodérision dans l'échec.

Souffle court et imaginaire débridé sont au programme de ce premier livre de fiction de Sofia Benyahia, 42 ans, qui se décrit elle-même comme «écrivain et dramaturge marocaine vivant à Montréal», où elle est notamment directrice de la programmation du Festival du monde arabe. Qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs, elle porte un grain de folie dans le regard qu'elle pose sur le

monde. Un regard de poète.

Collaborateur du Devoir

LES COUTEAUX À PAIN TROUENT LES SEINS COMME RIEN

Sofia Benyahia
Leméac
Montréal, 2007, 88 pages

POÉSIE

L'œil mélancolique de Denise Desautels

HUGUES CORRIVEAU

Le plaisir que procure *L'œil au ralenti* de Denise Desautels est intense. D'abord, il y a lieu de se réjouir de voir des écrits à peu près inaccessibles nous atteindre enfin, puisque le volume regroupe des textes, parus entre 1989 et 2005, rédigés pour des livres d'artistes, des catalogues d'exposition, des ouvrages collectifs à tirage limité. Lise Lamarche, dans sa postface, dit que nous sommes conviés à une pénétration de l'intermédialité, entendue ici comme complicité entre l'écrit et des formes multiples d'art contemporain. Ce recueil nous oblige à imaginer les œuvres absentes, mais Desautels parvient à imposer, par-delà ses mots, des images et des évocations.

On ne peut pas ne pas être ému par la lecture renouvelante du *Village de la couleur* qui accompagnait une œuvre de Peter Krausz, ou comblé de pénétrer avec stupor dans *La Cloche aphone*, texte écrit pour Linda Covit, ou ne pas ressentir le bonheur de se remémorer l'inimitable voix de Desautels qu'on entendait dans l'enregistrement inséré à l'intérieur de la sculpture de Louise Viger, *Autodafé*, ou le plaisir de découvrir l'inédit *Os* (de 1998) autour du tra-

vail de Christine Palmieri.

Traversant ce parcours, on saisit au cœur des textes ce passage du lumineux à l'obscur, de la fête des couleurs à la tension mortuaire qui sous-tend les livres personnels de la poète. Ces touches successives nous prouvent, s'il le fallait encore, à quel point l'ensemble du travail littéraire de Denise Desautels est cohérent et d'une rare profondeur. Non seulement le livre est-il beau, mais il comporte un tel nombre de bonheurs de lecture que son parcours renouvelle notre adhésion.

Au cœur de l'absent

Au cours de l'automne 2005, Denise Desautels séjournera à la Villa Beauséjour de Rennes, où elle écrira une première version du *Cœur et autres mélancolies*. Il en sortira un livre formidable, contenant des textes en prose autour de l'image première du père et un journal de résidence, auxquels l'auteure va adjoindre un «appendice» de notes. Dès les premiers mots, l'adresse au père impose un ton: «Vous faites surface, une nuit de mai. Cinquante-trois ans après votre disparition. [...] Ce qu'on froisse ou secourt, le réel de a à z, qui bat partout, vite, fort, ça l'affole, votre fille. Jusque-là sans père. L'état d'urgence, elle y tient.» On se souviendra

qu'en 2002, l'auteure consacrait un livre à sa mère, *Pendant la mort*; la venue du père devient maintenant consubstantielle à cette démarche cohérente.

Son ami Lou, citée à la toute fin, donne la pleine mesure de ce livre à maints égards remarquable, avec une expression qu'elle «a utilisée un jour pour parler de [son] travail: "langer le noir"». / «Langer le noir», l'envelopper de mots choisis avec soin, posés si possible côté lumière». On ne peut pas être plus exact, car d'une part les poèmes donnent prise à la force intérieure et, d'autre part, le journal ouvre la voix à la vie active, investie de poèmes, d'amis et de rencontres.

Collaborateur du Devoir

L'ŒIL AU RALENTI
Denise Desautels
Éditions du Noroît
Montréal, 2007, 224 pages

LE CŒUR ET AUTRES MÉLANCOLIES
Denise Desautels
Rennes, coédition
Villa Beauséjour et Apogée,
coll. «Piqué d'étoiles»
Paris, 2007, 96 pages

Stand Europe(a) — 231

Europe(a)

Salon du livre de Montréal
du 14 au 19 novembre 2007

Le rendez-vous du livre européen

VENEZ RENCONTRER



JOHN BARNIE
PAYS DE GALLES
PHOTO: DAFYDD PRYS

RITA GOMBROWICZ
POLOGNE



MAXIME BILLER
ALLEMAGNE
PHOTO: HADLEY HUDSON

MANUEL DE LOPE
ESPAGNE
PHOTO: JORGE APARICIO



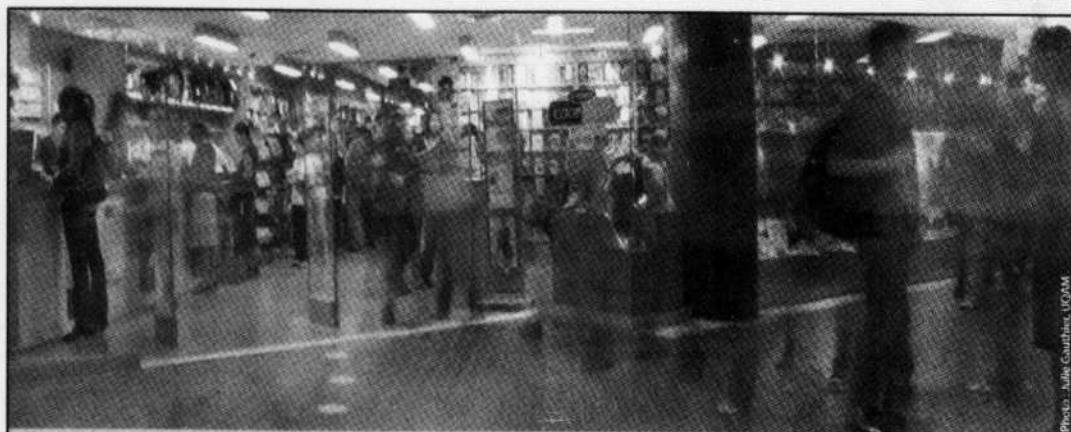
GIOSUÈ CALACIURA
ITALIE
PHOTO: EZIO FERRERI

JANNE TELLER
DANEMARK
PHOTO: MORTEN HOLTUM NIELSEN



ANNA ENQUIST
PAYS-BAS
PHOTO: NLPVDFROY TEE

www.goethe.de/europe-a



VENTE D'INAUGURATION

Du 12 au 17 novembre 2007

à la librairie du Pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM.

Profitez de **25% de rabais*** sur les livres et la papeterie.

Courez la chance de gagner de nombreux prix.

Librairie - Papeterie

Pavillon Judith-Jasmin, local J-M205
405, rue Sainte-Catherine Est

* Détails en magasin

514 987-3333

coopuqam.com

ACHATS EN LIGNE



SALON DU LIVRE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Écrire pour sauver sa peau

Rencontre avec Simon Girard, auteur de Dawson Kid

CHRISTIAN
DESMEULES

Un premier roman généralement bien reçu par la critique. Sensation de la rentrée. Avec *Dawson Kid*, paru en août chez Boréal, Simon Girard a pondu un roman intense, tendu de révolte, un roman coup-de-poing qui raconte à la première personne le parcours chaotique et la colère d'une danseuse nue âgée de 20 ans, Rose Bourassa, de son passé de victime au désir salvateur de maîtriser son destin.

Sa découverte de la boxe comme exutoire, sur fond de tuerie au collège Dawson, et façon de faire reculer sa propre mort. Son envie de cogner sur tout ce qui bouge pour défoncer le mur d'insensibilité derrière lequel elle se sent prisonnière. «Une petite fille en colère, fatiguée de boudier, à qui on a prêté une paire de gants et un corps auquel il est permis de tout faire, dans les règles.»

Poigne solide, cheveux ras, chemise rouge largement dé-

boutonnée, carrure de judoka, l'auteur de 28 ans dépile d'abord quelques feuillets où sont imprimés des extraits choisis de *Dawson Kid*, un premier roman gonflé de rage, de violence, de mort aussi, rapidement et largement remarqué par la critique pour ses qualités — émotion brute, spontanéité.

«Pour répondre en me citant», annonce-t-il un peu maladroitement. Sa façon à lui d'affronter le petit cirque et de donner le change aux journalistes. Il laissera pourtant vite de côté son petit laïus pour discuter spontanément d'inspiration, de discipline d'écriture et d'idéalisme.

S'obliger à écrire

«La meilleure image que j'aurais pour parler de ce roman-là, c'est celle du film d'horreur. C'est pas l'un, ça t'écoeure, c'est tough,

mais tu continues à le regarder parce que ça te tient. C'est comme ça que je décrirais Dawson Kid. Ce n'est pas léger», confie Girard.

Simon Girard a pondu un roman intense, tendu de révolte

Simon Girard évoque sans pudeur les circonstances qui l'ont amené à l'écriture et à la publication de ce premier roman. Ses rêves de devenir écrivain et son choix — forcément controversé — de «se mettre sur le B.S.», comme il dit. De s'imposer un mode de vie frugal, de mettre le frein à sa vie sociale et de se retrancher dans son petit appartement jusqu'à ce qu'il n'ait simplement plus le choix. Plus aucune excuse possible pour ne pas écrire.

«On a tous des plans de faire du cinéma, raconte-t-il, pour faire ceci ou cela. Alors, un jour, je me suis dit: "Là, tu vas choisir quelque chose que tu peux commencer ce soir, maintenant, et tu pourras voir tout de suite si tu as

vraiment quelque chose dans le ventre". C'était un test. J'avais eu mon quota des discussions de bar. Écrire un livre, je n'avais plus d'excuses pour ne pas le faire», reconnaît-il, conscient d'avoir atteint son premier objectif.

Une publication qui survient après plusieurs tentatives peu satisfaisantes, à ses propres yeux ou à ceux des éditeurs à qui il avait soumis ses manuscrits — et notamment Boréal, qui a tout de même fini par publier *Dawson Kid*. «Cette histoire-là, c'est la numéro neuf», dira-t-il à propos de ce premier roman abouti, en évoquant brièvement les huit autres tentatives qui flirtaient toutes plus ou moins avec l'autofiction.

C'est l'arrivée presque miraculeuse d'une voix, celle de Rose Bourassa, le personnage central de *Dawson Kid*, qui lui a permis de se libérer, estime-t-il, du carcan autobiographique. «On tombe dans le mystique un peu, mais j'ai l'impression que c'est plus elle qui l'a écrit. Aussi, le fait que c'était une fille en faisait quelque

chose de plus extérieur, et d'une certaine façon c'était plus fort, comme si ce n'était plus moi qui parlais.» Mais, au final, ajoute-t-il, on finit par se rendre compte qu'on écrit toujours avec son propre filtre et à partir de ce qu'on connaît le mieux.

La folie des grandeurs

Et comment faire pour garder la rage au ventre, pour conserver le sentiment d'urgence et de révolte qui a servi de moteur pour écrire? «Bonne question... Garder la rage... Je ne sais pas trop», avoue celui qui se situe lui-même, comme écrivain, quelque part entre Proust et Bukowski: «Entre l'écriture à l'os et l'animalité de Bukowski, d'un côté, et l'extrême vérité pointilleuse de Proust, de l'autre.»

Idéaliste dans l'âme, presque naïf, Simon Girard confie son désir d'atteindre et de toucher les gens, ses rêves de communion avec le genre humain. «J'ai la folie des grandeurs. Si j'écris... Le minimum, pour moi, serait que

cette histoire-là fasse le tour», reprend-il, souhaitant pour son premier roman rien de moins qu'une consécration planétaire. «Si ça fait du bien à du monde, si ça fait apparaître une certaine vérité, si c'est un peu important et si je peux faire partie de la solution...» Le succès, la richesse, la gloire, le Nobel? «Je ne m'attends pas à ça, mais je me prépare pour.»

«Mais, au départ, tu veux sauver ta peau, avoue le jeune auteur qui souhaite vivre de son écriture. Parce que si tu ne sauves pas ta peau, tu ne pourras pas aider grand monde.» Confiant de la suite des choses («J'ai déjà mille pages d'écrites pour l'année prochaine», lance-t-il), Simon Girard assure qu'il ne s'agit que d'un premier round.

Collaborateur du Devoir

DAWSON KID

Simon Girard

Boréal

Montréal, 2007, 192 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Subvertir le réel

LISE GAUVIN

Le dernier ouvrage de Lyonel Trouillot, romancier et poète haïtien, *L'amour avant que j'oublie*, met en scène un narrateur, écrivain et professeur qui, participant à un colloque littéraire, s'adresse à une jeune femme inconnue aperçue dans l'assistance et lui raconte des épisodes de son passé. Il fait revivre ainsi les compagnons qui partageaient avec lui une pension modeste alors qu'il venait tout juste de commencer sa carrière d'enseignant. Celui que l'on nommait l'Étranger, toujours vêtu du même manteau, parlait sans cesse de ses voyages et de ses rencontres fabuleuses dans divers pays, tout en gardant la porte de sa chambre verrouillée avec soin. L'Historien, dont la renommée était grande, avait quitté sa femme après la trahison de celle qu'il avait idéalisée et qui ne s'était pas montrée digne de son admiration: il passait désormais des jours monotones, imbibé d'alcool et d'amertume, à ressasser ses souvenirs en compagnie des autres pensionnaires et d'une dame qui venait lui rendre visite une fois par semaine. Un autre occupant du lieu, Raoul, conversait avec les défunts dont il entendait des messages qu'il communiquait aux proches des disparus. Quant au narrateur, surnommé l'Écrivain, il assistait

à cet opéra des pauvres dans une posture de retrait et d'écoute.

Inacceptable et souhaitable

Les romans précédents de Lyonel Trouillot et, notamment, *Bicentaire* (Actes Sud/Leméac, 2004) nous avaient habitués à une charge violente contre les abus des gouvernants haïtiens. La dimension politique, pour être plus discrète cette fois, ne fait pas de celui-ci un texte différent des autres.

«Écrire, nous confie Lyonel Trouillot, joint par téléphone, c'est traiter de ce qui nous paraît souhaitable ou inacceptable. C'est toujours une mise en discussion du monde tel qu'on le déteste ou l'admire. Après des romans dans lesquels j'ai représenté l'inacceptable, je me tourne vers le souhaitable, c'est-à-dire vers l'amour, le sujet de rêve par excellence. Il s'agit de mettre en place un langage qui serait de l'ordre du fondamental.»

Le narrateur du roman, toutefois, ne revendique «aucune expérience». Il est partagé, selon l'auteur, entre la fonction d'écrivain public qu'il accomplit et l'être de chair qui le porte vers la jeune inconnue. Quant au romancier lui-même, il avoue que les éléments anecdotiques de sa propre vie lui semblent très peu parlants. «J'écris pour disparaître», déclare-t-il, ajoutant que l'important est de voir et d'entendre. Et de men-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Selon Lyonel Trouillot, écrire, «c'est traiter de ce qui nous paraît souhaitable ou inacceptable. C'est toujours une mise en discussion du monde tel qu'on le déteste ou l'admire.»

tionner l'admiration qu'il éprouve pour *La Discorde aux cent voix* d'Émile Ollivier, romancier lui aussi attiré par la figure de l'écrivain public dont il a fait l'éloge dans *La Brûlerie*.

Une douce ironie, ou à tout le

moins un scepticisme, traverse le livre lorsqu'il est question des séances du colloque auquel participe le narrateur. Ne pourrait-il pas lui aussi aborder «l'exil et la littérature, la littérature de l'exil, l'exil dans la littérature»? Ce que

le romancier attaque par là, «c'est une certaine pédanterie qui engendre des réponses toutes faites et oublie le fondamental. Le vrai travail du romancier est de subvertir le réel, de décrire l'inadmissible par l'évidence de sa propre laideur,

ou de rendre cette part de rêve qui le rend admissible. Si un livre ne crée pas une certaine intransquillité, ou un désir de réel plus riche, il n'en vaut pas la peine.»

Lyonel Trouillot, qui écrit en créole et en français, choisit de ne pas mélanger les deux langues. Il laisse «les textes décider d'eux-mêmes», selon qu'il se sente habité, ou «plus à l'aise dans son intransquillité», par l'un ou l'autre des idiomes. Jusqu'à présent, il a surtout écrit des poèmes en créole, mais il publiera bientôt une fiction dans cette langue. Parmi les livres qui l'ont marqué, il cite Steinbeck et ses *Raisins de la colère*, les romans de Roumain et d'Alexis, sans compter ceux d'Ollivier.

Le récit se termine par l'évocation d'un livre anonyme, lu et complété par la chaîne des lecteurs qui l'auteur en entre les mains. On peut lire dans cette projection utopique la métaphore du roman d'amour esquissé au fil des pages, dont il appartient au lecteur — et à la lectrice à qui il est destiné — d'imaginer la suite.

Collaboratrice du Devoir

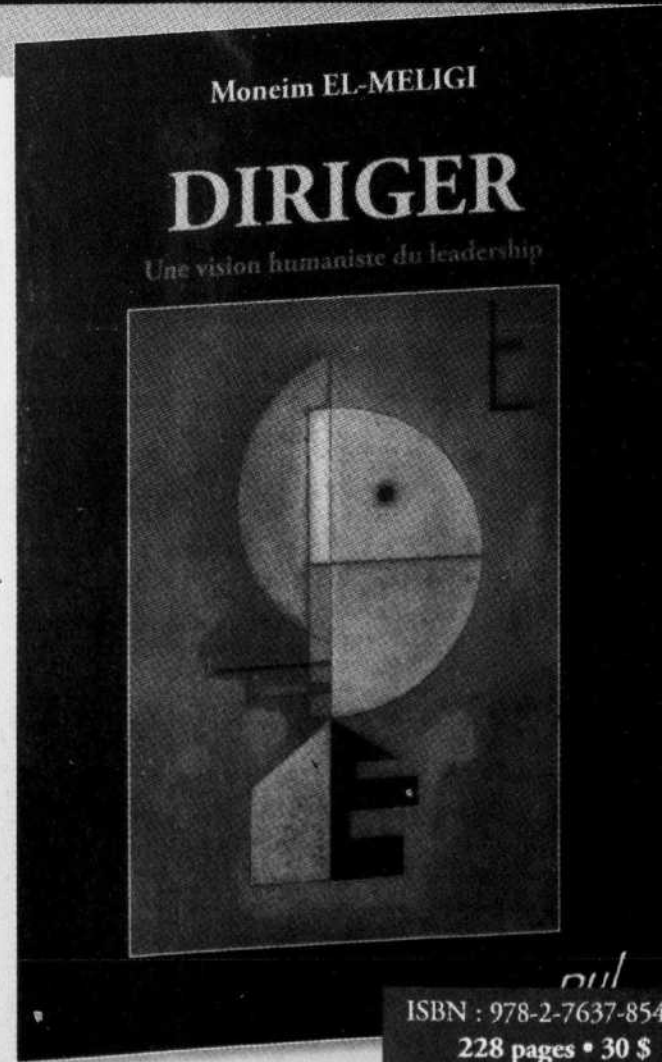
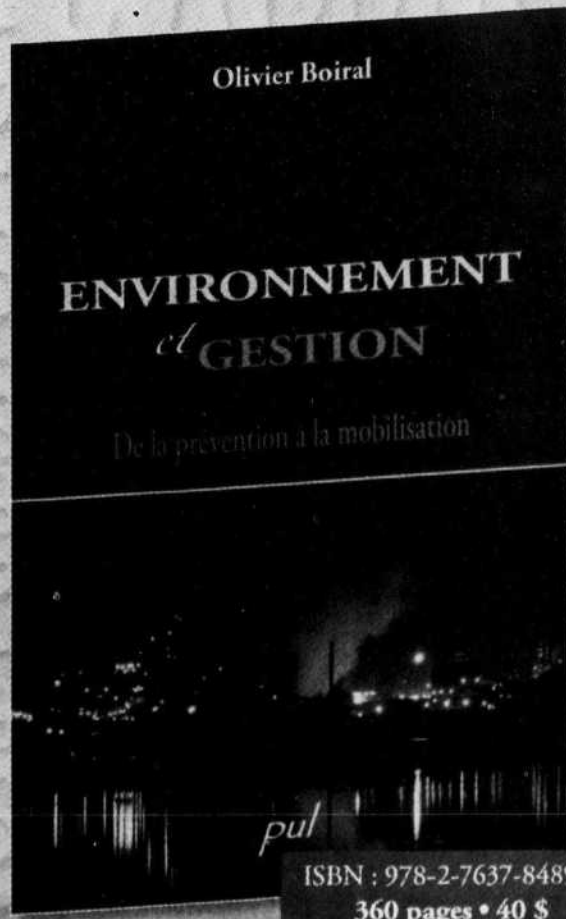
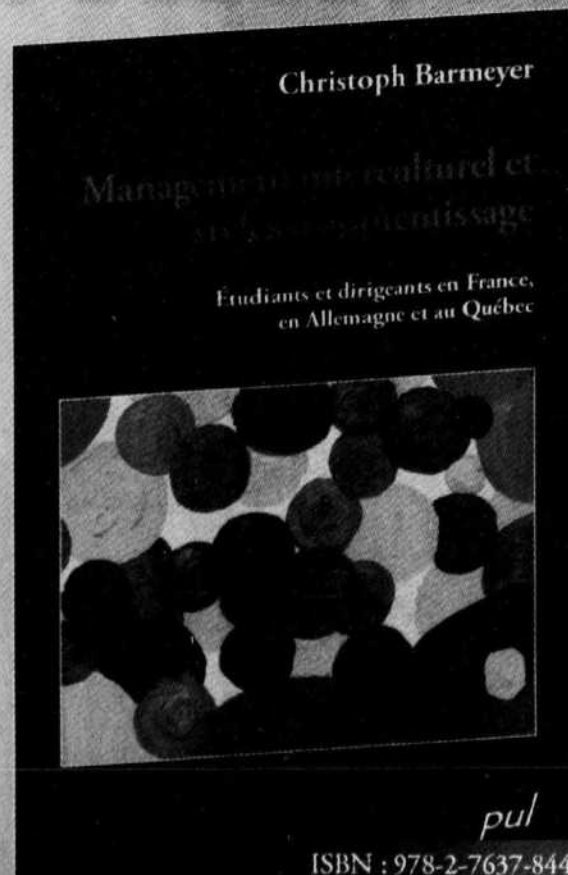
L'AMOUR AVANT QUE
J'OUBLIE

Lyonel Trouillot

Leméac/Actes Sud

Montréal/Arles, 2007, 183 pages

pul

Collection SCIENCES DE L'ADMINISTRATION
sous la direction de Jean-François ChanlatISBN : 978-2-7637-8546-2
228 pages • 30 \$ISBN : 978-2-7637-8489-2
360 pages • 40 \$ISBN : 978-2-7637-8448-9
288 pages • 35 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

SALON DU LIVRE

Un cancre bien récompensé

Pennac obtient le prix Renaudot

GUYLAINE MASSOUTRE

Il a bien mérité, ce prix qui fait sourire et réjouit: *Chagrin d'école*, un pur délice, est une revanche de l'esprit, sans détour et sans malveillance — le rire retrouvé d'un ancien cancre amendé. Eh bien, oui, Daniel Pennac l'a été, ce mauvais élève, récalcitrant aux apprentissages: un an pour retenir la lettre «a», raconte-t-il d'embellie! Piètre en toute matière, honteux entre les ruses de l'orgueil vachard, ce primé d'aujourd'hui se pensait hier un propre à rien.

Carencé, Pennac? Pas le moins du monde. Dans son milieu familial, compréhensif, patient, soutenant, instruit, d'un niveau supérieur, même, lui le malchanceux se trouvait bon dernier, derrière des frères qui apprenaient aisément. Quelle malchance, se singulariser par des résultats scolaires pitoyables! «Tu comprends? Est-ce que seulement tu comprends ce que je t'explique?» Rengaine archiconnue. Et lui d'enchaîner: «Je ne comprendrais pas.»

Rien ne rachète le cancre. Incapacité d'apprendre, retards en tout, devoirs non faits, absences

mentales, échappées, promesses d'amendement non tenues, bref, la panoplie des conduites d'échec fait du cancre un perdant confirmé, un échoué sur la banquise. L'enfant Pennacchioni suivait ainsi la voie des ratés, au destin précaire et à l'avenir compromis.

Objet de stupeur

Pennac est pourtant devenu un professeur et un écrivain hors norme. Dans ce merveilleux *Chagrin d'école*, il nous convainc de tout: écrire peut se révéler être l'issue de tous ces problèmes. Tel ennemi de la grammaire et du dictionnaire trouvera un ami dans les gros volumes contraignants. Comment? En tombant amoureux. Ce jour-là, Pennac entrait seul dans un rêve.

Le récit qu'il livre, très simple et regorgeant de bonnes idées, est ouvert comme un ciel clair. On y lit le malheur infini du mauvais élève, son calvaire à l'école et dans la famille, alors que la stagnation à laquelle il aspire se heurte à toutes les pressions — bien intentionnées ou malheureuses — qui voudraient le réveiller.

Ses fuites et lâchetés frappent en boomerang l'élève paresseux. Oh, les sempiternelles humilia-

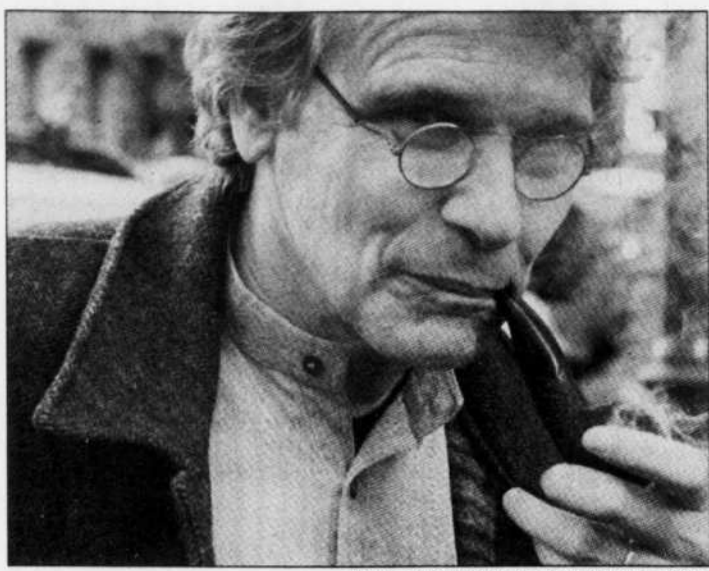
tions qui signent ses contre-performances répétées! Il ne peut se dissoudre, ni échapper à l'opprobre, pas plus qu'il n'a la paix. Enfer! Les professeurs se relaient pour le tenir là, très bas, où il s'enfonce volontiers de lui-même. Car il a la régression systématique et obstinée.

Y a-t-il une qualité qui le rachète? À en croire Pennac, il est incomparable. Le cancre sait s'y prendre pour le demeurer. Ce génie endosse tout ce que ses juges appellent ses tares, son immobilité et son fatalisme. Qu'on le punisse, qu'on le jette en pension, qu'on le prive de reconnaissance et d'amour, il résiste à rejoindre la norme, l'étalon du progrès, la performance.

Et pourtant...

Et pourtant, faute d'écriture ordinaire, Daniel Pennacchioni n'avait-il pas inventé des armées de bonhommes hiéroglyphiques, en marge de ses cahiers? Pour trancher avec «la platitude distinguée», il lui arrive encore, dit-il, d'en tracer.

Il a du cran, de l'audace, une sagesse innée. Cet autoportrait en passionné d'échecs livre une imagination foudroyante, à chaque page. Humour inattendu, intelligence généreuse, sagacité confiante en les mille ruses de la personnalité, tout dénie le crétinisme étiqueté. Dans son monde étroit, le cancre désespérant sait réciter la prose du XVIII^e siècle



HERMINIE PHILIPPE AGENCE FRANCE-PRESSE

Pennac a du cran, de l'audace, une sagesse innée.

que Pennac, professeur des causes perdues, leur a refilée. Plus de prison et de portes closes. Une fois ces portes ouvertes, quelle liberté épatainte!

La sottise retournée, dévoilée, rachète ensemble la nullité de l'élève et l'impuissance de l'enseignant, toutes les heures perdues, les confrontations inutiles et les efforts sans résultat. Comme d'autres enseignants qu'il salue, Pennac ne s'est jamais démonté devant tel jeune menteur ou tel autre qui pleure:

«C'est un oignon qui entre dans la classe: quelques couches de chagrin, de peur, d'inquiétude, de rancœur, de colère, d'envies insouviés, de renoncements furieux.» Son regard bienveillant trouve les mots consolateurs, les exercices improvisés, les explications qui touchent le jeune réproché.

Le plus grand paradoxe? Voyez l'hommage que Pennac rend à ses propres éveilleurs. Des sauveurs, dit-il, rien de moins. Parions que les jurés du Renaudot s'en sont souve-

nus. Et lorsqu'il livre ses clés, qui ouvrent les intelligences barricadées, on retrouve le meilleur Pennac de *Comme un roman*.

À signaler: un autre inclassable parmi les réprochés, qui ont tant fait pour la langue française. Voyez *La Chiienne de ma vie* (Bouchet Chastel, 75 pages), de Claude Duneton, un autre magicien (*La Puce à l'oreille*), grand discoureur du vocabulaire coloré, chansonnier et essayiste moqueur.

Libre penseur, doté d'un solide bon sens et d'un esprit rebelle sauf à la langue, cet échappé des terres ancestrales retrace ici brièvement sa complicité d'enfant unique avec une chienne, pauvre bête maltraitée et damnée par les misères les plus archaïques du monde.

Tout est affaire d'écriture. Du panache à faire mourir de rire, Pennac et Duneton en ont à revendre. Avec eux, la sottise et la méchanceté fondent dans le rire. On sourit aux anges en train de déployer secrètement leur clandestinité. Viatique de la joie de vivre! Lisez l'originalité. Aux marques d'infamie se substituent leurs firmaments étoilés.

Collaboratrice du Devoir

CHAGRIN D'ÉCOLE

Daniel Pennac
NRF Gallimard
Paris, 2007, 309 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Si loin, si proche

Des nouvelles de Gilles Jobidon

CHRISTIAN DESMEULES

C'est avec un très court recueil de nouvelles, *D'ailleurs*, que nous revient Gilles Jobidon, Prix Anne-Hébert du premier roman en 2005 pour *La Route des petits matins* (VLB, 2003), un récit d'exil et d'horizons lointains au ton très poétique qu'on ne retrouvera toutefois pas dans ce quatrième livre. Sept histoires d'éloignement — séparation lente, mort rapide ou voyage à l'étranger —, à peine quatre-vingt pages à l'unité mince qui n'auraient certes pas souffert à s'étoffer et à mûrir davantage.

Ici, c'est un vieux couple de res-

tauteurs fatigués, propriétaires d'un *diner* à Miami. Lui, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale, ne rêve que de quitter ce bout de plage à la chaleur écrasante, tandis qu'elle, une Française émigrée pour qui une machine à café est le symbole de la civilisation «après, dans l'ordre, le Chanel n° 5, le magret de canard et le champagne rosé», ne pense qu'à le quitter, lui (*Cet amour las*).

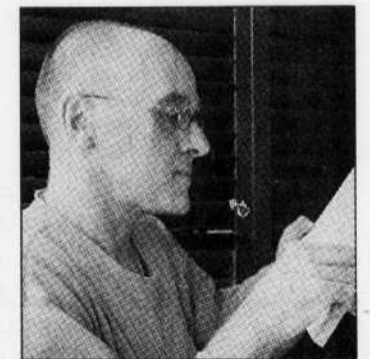
Là, une autre nouvelle nous montre un couple d'architectes séparé par le silence, une certaine incompatibilité sexuelle et des mensonges auxquels chacun veut croire. L'homme s'avoue enfin son homosexualité et n'a plus pour sa femme qu'un seul désir: «Celui de lui faire le moins de

mal possible.» Mais le passage à l'acte s'est fait à haut risque et l'histoire se termine — ou ne se termine pas — sur une finale potentiellement explosive (*À suivre*).

Ailleurs, on retrouve une histoire insolite de rencontre de hasard, de crème glacée et de coup bas campée à New York (*N.Y.*), ou encore le récit aarien d'un petit Vietnamien de sept ans dont la «grand-mère précambrienne en poudre» repose désormais dans un vase orné d'une libellule. *Le deuil*, raconte-t-il, c'est comme quand on attend qu'il fasse beau et qu'il pleut tout le temps ou c'est comme avoir un petit frère fatigué qu'on a même pas demandé d'avoir et qu'on est pris avec et qu'on y peut rien» (*Ly Sanh*).

Plus loin, Gilles Jobidon nous entraîne dans les méandres d'un débat intérieur précédant l'achat d'un chandail en coton hors de prix dans une boutique de Saint-Germain-des-Près, à Paris (*Le Pull*). «La texture du tissu était si fine, écrit-il, qu'il était convaincu que porter ce vêtement amenait celui qui le revêtait à rester très conscient du moment présent.» Plus loin encore, on suit les traces d'une photographe de retour à Montréal après une absence de dix ans, une femme qui «toujours et partout s'était sentie étrangère» (*Elsewhere*).

Un regard fin et sensible, des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gilles Jobidon offre avec *D'ailleurs* sept histoires d'éloignement à l'unité mince qui n'auraient certes pas souffert à s'étoffer et à mûrir davantage.

personnages souvent bien campés, des univers très différents les uns des autres, mais un livre qui, pour toutes sortes de raisons, n'a pas la hauteur qu'on attendait.

Collaborateur du Devoir

D'AILLEURS

Gilles Jobidon
VLB éditeur
Montréal, 2007, 80 pages

Salon du livre 2007

Rencontres

- L'INSTANT MÊME
- ESPACE DIMEDIA
- STAND 532

GUY BOIVIN / HANS-JÜRGEN GREIF
La Bonbonnière
Samedi 14 h à 16 h et 18 h à 20 h
Dimanche 11 h à 12 h et 13 h à 15 h

DANIELLE DUSSAULT
Salamandres
Jeudi 20 h à 21 h
Vendredi 19 h à 21 h

NICOLE FORTIN
La rhétorique mode d'emploi
Samedi 12 h à 14 h
Dimanche 14 h à 16 h et 17 h à 19 h

FRANÇOIS BLAIS
Nous autres ça compte pas
Samedi 12 h à 14 h et 16 h à 18 h

MIRA FALARDEAU / ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ
L'oreille coupée et autres scénarios
Jeudi 20 h à 21 h
Vendredi 20 h à 21 h
Samedi 13 h à 15 h
Dimanche 13 h à 14 h

CLAIRE MARTIN
À tout propos
Samedi 18 h à 19 h
Dimanche 12 h à 13 h et 14 h à 15 h

LYSE CHARUEST
Marcher sur l'eau
Samedi 18 h à 20 h
Dimanche 11 h à 12 h et 13 h à 14 h

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

DU 21 AU 25 NOVEMBRE

CAP AU PIRE

de SAMUEL BECKETT

Traduit de l'anglais par Édith Fournier

une lecture par

SAMI FREY

Une présentation du
13^e Festival international de la littérature fit

en collaboration avec le STUDIO LITTÉRAIRE DE LA PLACE DES ARTS,
en accord avec LES VISITEURS DU SOIR ET LES ÉDITIONS DE MINUIT.

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle

et recevez en prime (valeur 20 \$)
Le reste du temps (nouvelles) de Esther Croft

N° 92 • Thème libre

1 AN / 4 NUMÉROS	
INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 25 \$	Canada 35 \$
Étranger 35 \$	Étranger 40 \$

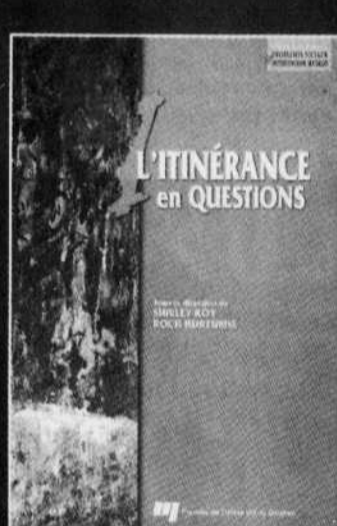
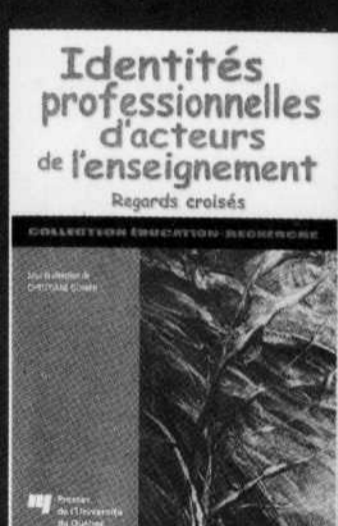
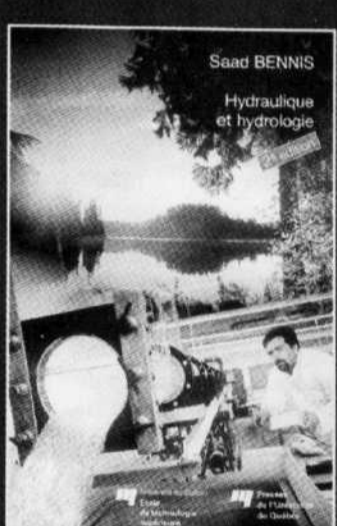
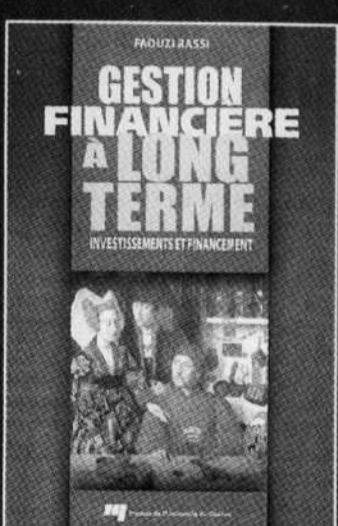
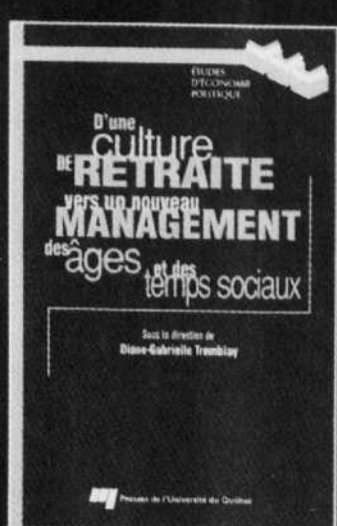
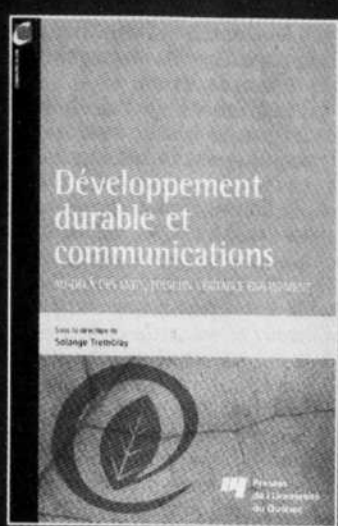
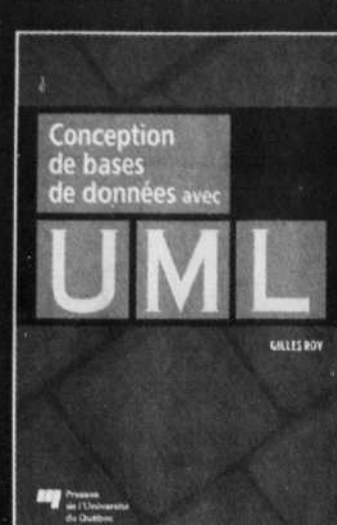
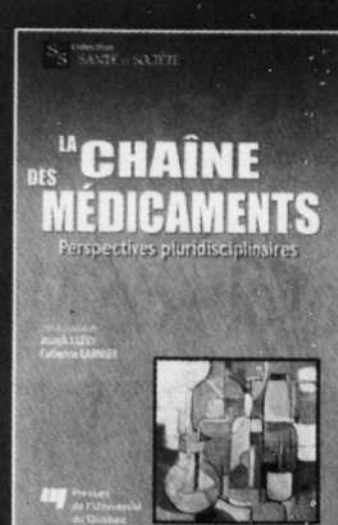
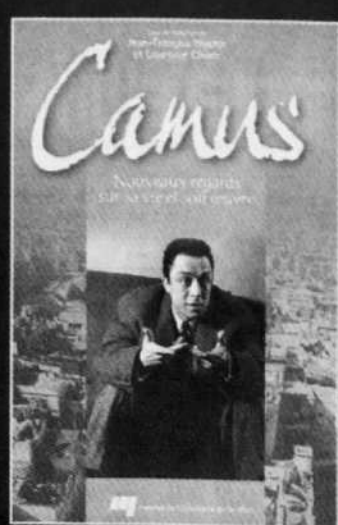
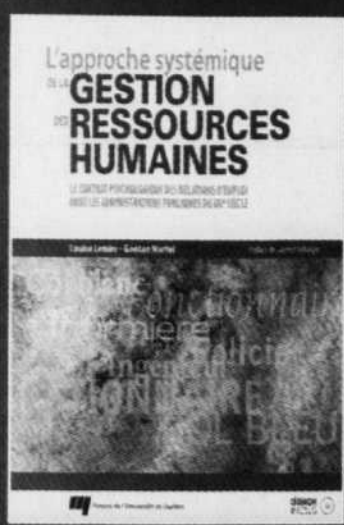
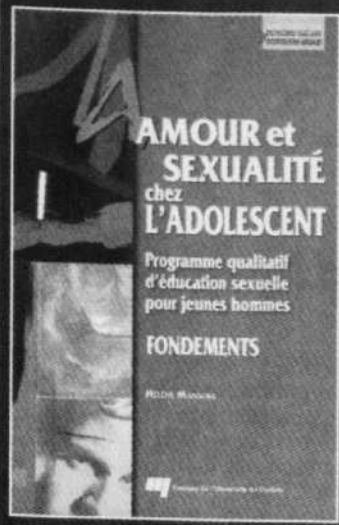
2 ans / 8 numéros	
INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 45 \$	Canada 65 \$
Étranger 65 \$	Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros	
INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 95 \$
Étranger 95 \$	Étranger 110 \$

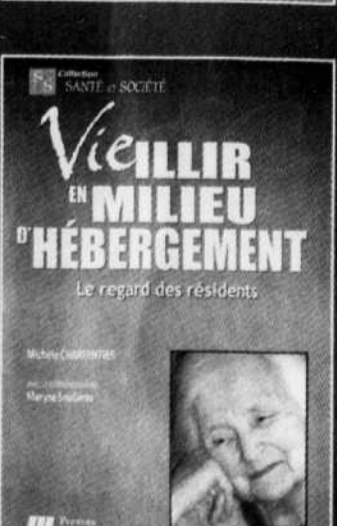
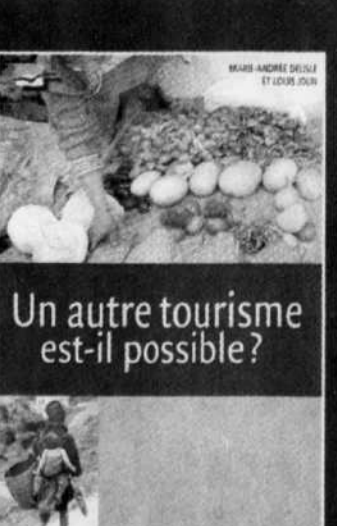
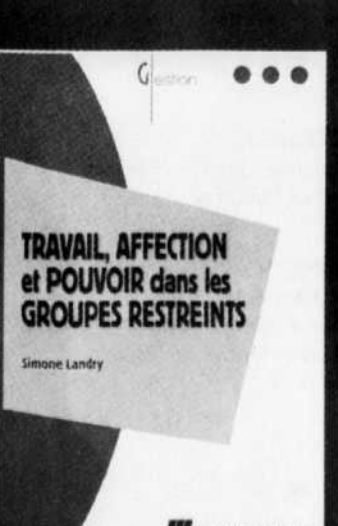
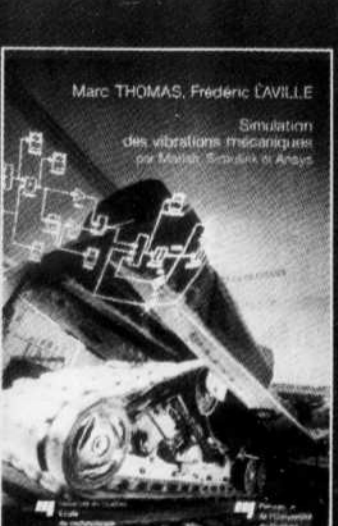
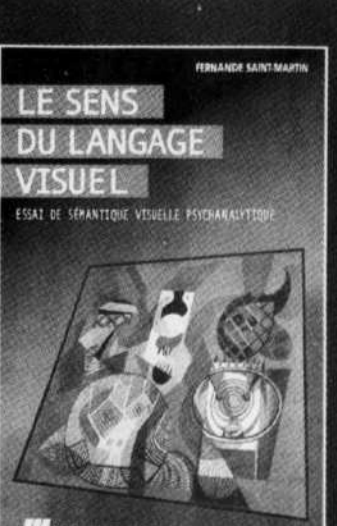
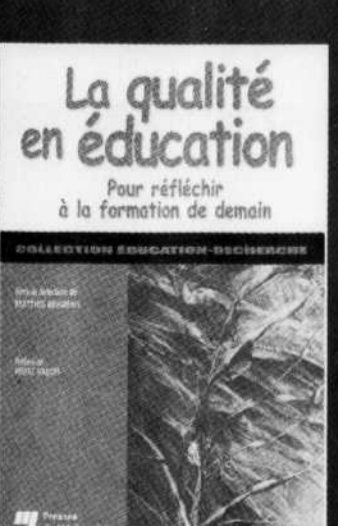
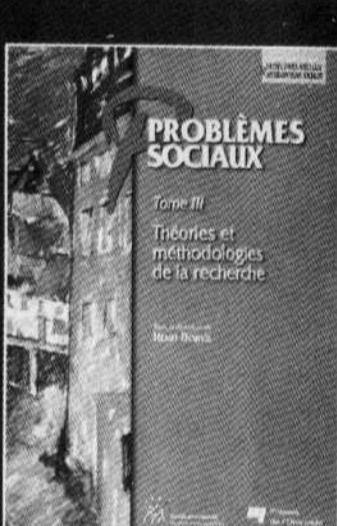
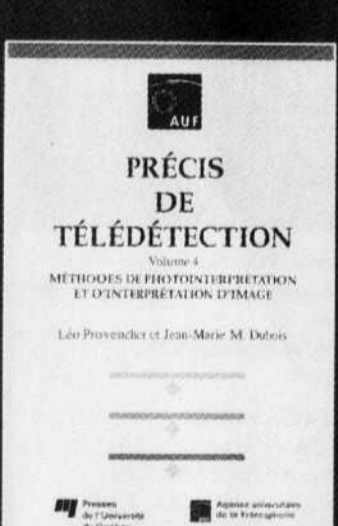
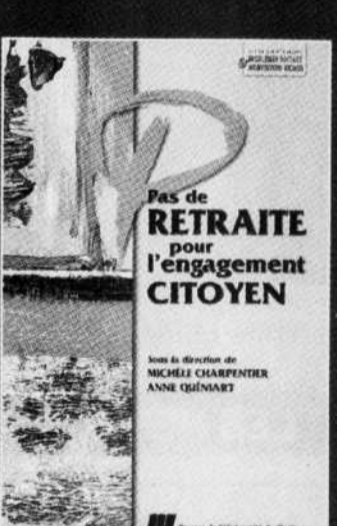
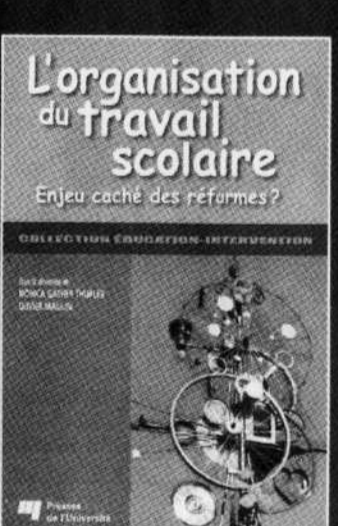
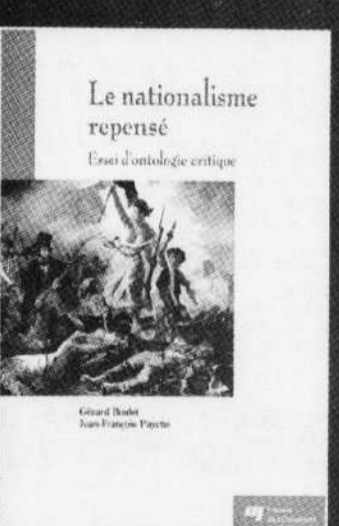
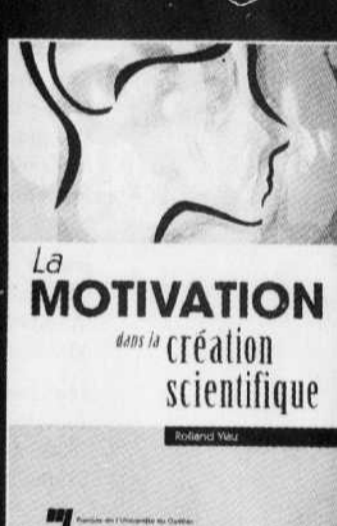
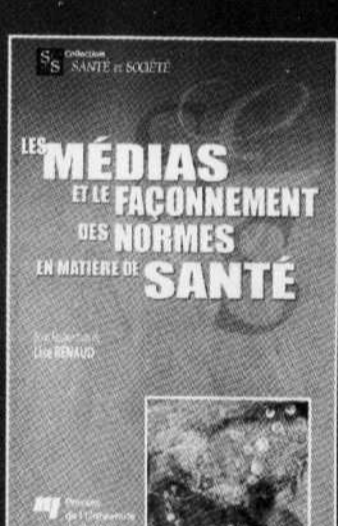
Les prix sont toutes taxes comprises

Visitez notre site Internet:
www.xyzedit.qc.ca

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.2170 • Télécopieur: 514.525.7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca



Au Salon du livre de Montréal (Stand 235) Presses de l'Université du Québec. COOPSCO COOPUOAM.



SALON DU LIVRE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La parole de Miron

LOUIS CORNELIER

De 1970 à 1990, Jean Royer, poète et journaliste culturel, a mené et publié sept entretiens avec Gaston Miron. *Gaston Miron sur parole* les regroupe et les fait précéder d'un beau «portrait du poète en militant».

Miron, écrit Royer, «a été une sorte de Socrate du Québec moderne». Lui-même issu du «noir analphabète» dans lequel baignaient ses ancêtres, il a su «relier la notion d'universel à celle d'identité». En 1978, il a confié à Royer, dans *Le Devoir*, que «la première justice, c'est d'abord d'exister», et il a ajouté, dans une formule qui résume son combat: «Et quand je me bats, c'est pour ma différence, c'est-à-dire ma culture au monde. C'est ma version à moi de vivre l'humanité. Et cette version est une contribution et un enrichissement à la culture universelle.»

Ardent défenseur du Québec français, Miron, contrairement à bien d'autres, n'est jamais tombé dans le piège d'un discours chagrin sur la qualité de la langue. Il avait compris, lui, explique Royer, «que le problème de la langue au Québec ne se situait pas entre les variétés lexicales du français — qu'on dise cheval, jolal ou autre chose — mais entre le fran-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Gaston Miron (1928-1996)

çais et l'anglais». Cette vérité, aujourd'hui encore, n'est malheureusement pas acceptée par tous.

Du poète, Royer dira qu'il «danse dans son œuvre [...], dans les grands rythmes de la langue française, avec des mots surgis du territoire québécois aussi». Militant même dans ses vers, jamais, chez lui, «le langage politique ne tue le poétique». Penseur et poète de la décolonisation, Miron «s'inscrit dans la mouvance du lyrisme révolutionnaire», mais, comme le note André Brochu, «rien chez ce militant n'est militaire».

Miron est assurément l'un des grands contemporains de la littérature québécoise. Avec ce petit re-

cueil d'entretiens, Royer rend accessibles à tous — je pense particulièrement aux étudiants du collégial — la pensée politique et l'esprit poétique de ce héros du génie intellectuel québécois, qui affirmait: «J'aime mieux mourir avec le plus grand nombre que de me sauver avec une petite élite ou des élites qui ne seraient que qualitatifs.»

Collaborateur du Devoir

GASTON MIRON
SUR PAROLE

UN PORTRAIT

ET SEPT ENTRETIENS

Jean Royer
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2007, 128 pages

Vient aussi de paraître:

L'UNIVERSEL MIRON

Sous la direction de Jean-Pierre
Bertrand et François Hébert
Nota bene
Québec, 2007, 240 pages

Une autre histoire d'amour et de neige

DAVID DORAIS

Certains personnages de la littérature québécoise doivent être fatigués de monter sur scène. Cette fois, c'est dans le dernier roman d'Aimée Laberge, *Les Amants de Mort-Bois*, qu'on leur demande de jouer. Le livre est présenté comme se plaçant «dans la tradition des grandes œuvres québécoises habitées de froidure et d'amours impossibles». On pense à *Maria Chapdelaine* ou à *Kamouraska*. Mais ce roman, plutôt que de rendre hommage à quelques œuvres canoniques, suscite une impression de déjà-vu.

Il faut d'abord une toile de fond, toujours la même: une région québécoise reculée où règnent bien entendu (puisqu'on est dans la campagne) l'alcoolisme, la médiocrité et les haines familiales. Dans le cas qui nous occupe, l'action se déroule dans le village fictif de Saint-Alphonse de Mort-Bois, au Témiscouata. Alors peut défilier la galerie de personnages: le père incarnant la figure d'autorité (ici un médecin) et fuyant ses responsabilités, la fille aînée prenant en charge la famille mais rêvant d'émancipation, la fille plus jeune — libre et révoltée — ne vivant que pour la passion amoureuse, le bel étranger (ici un Russe) «survenant» pour apporter un bref vent de fraîcheur, enfin le méchant prêtre tennillé par le désir de la chair. Seul personnage intéressant: la mère folle qui, entre des séjours à l'hôpital psychiatrique, fait d'interminables tours de carrousel à la foire ou s'enfoncé dans le Saint-Laurent avec des cailloux plein les poches. Le récit d'Aimée Laberge commence en été lors du

Festival du bois d'œuvre. C'est dans cette atmosphère de fête, où les manèges et le concours de tir au pigeon d'argile servent de métaphore aux relations tourmentées, que sont mises en place les différentes situations dramatiques. La narration est habile, passant souplement d'un point de vue à l'autre et utilisant de nombreux arrêts sur image pour permettre des retours dans le passé. Les rapports entre les personnages évoluent lentement, au rythme de la vie de village, entre la maison délabrée, l'église et la forêt. Ce n'est que dans la dernière partie du livre que l'histoire bascule, durant une tempête de neige qui, telle la force aveugle du Destin, balaise les personnages. Elle fauche notamment le jeune couple d'amoureux, qui accède ainsi à une grandeur tragique, tout de même peu crédible vu la trivialité des personnages (de simples ados de village saoulés au caribou). Plusieurs intrigues restent en suspens, le dénouement étant loin de résoudre l'histoire bâtie jusque-là.

Aimée Laberge s'est fait remarquer en 2004 avec *Les Femmes du fleuve*, roman historique traduit de l'anglais et portant sur une lignée de femmes. *Les Amants de Mort-Bois* est son premier roman écrit en français.

Collaborateur du Devoir

LES AMANTS DE MORT-BOIS

Aimée Laberge
Québec Amérique, coll. «Littérature d'Amérique»
Montréal, 2007, 182 pages

Parfum de femme signé Luc Désilets

SUZANNE GIGUÈRE

«Le désir c'est une histoire d'amour, une histoire passionnelle qui entre loin dans la vie de l'autre. Le désir ébranle la chair, l'esprit, tout.» Ces propos que tenait l'écrivain Christian Bobin il y a quelques années s'accordent bien avec l'histoire sombre et lumineuse que raconte Luc Désilets dans *Les Quatre Saisons*. Sous-titré *Maëva*, le roman parle de la passion amoureuse, de l'amitié masculine et du besoin de vivre intensément. Il a pour toile de fond la Côte-Nord dans toute sa splendeur.

Antoine, Guillaume, Laurent et Didier, «adultes éternellement adolescents», se réunissent chaque année à Tadoussac pour partager leurs rêves et leurs passions communes: le kayak, le plein air, la bonne chère, le vin, l'aventure et le risque. Entre autres risques, une idée folle qui, une décennie plus tôt, les a soudés autour d'un contrat amoral...

Un jour Antoine est attiré par un parfum féminin: feuilles de citronnier et thé vert. Du coup, sa vie est bouleversée et l'équilibre du groupe, rompu. Elle s'appelle Maëva. Tous les deux partagent une même soif de vivre. Voyage en Californie dans le désert de Mojave, repas gastronomiques à Tadoussac arrosés de vins rares sur des airs de Duke Ellington ou de Lester Young, «la vita e bella».

L'effroyable nouvelle de la maladie incurable de Maëva vient rompre la cascade des jours heureux. Jusqu'à la fin, avec une infinie tendresse, Antoine prend soin d'el-

le. Quelques mois plus tard, endeuillé une seconde fois par la mort de Guillaume, Antoine retrouve ses copains Didier et Laurent. L'amitié du trio est intacte. Image dionysiaque que celle des trois amis rendant hommage à leur copain au cimetière. Devant l'amas de terre légèrement surélevé, Antoine et Didier ouvrent un Saint-Émile Château Trimoulet 1990, offrent leurs coupes au ciel et trinquent à la mémoire du disparu.

«Vivre c'est commencer, toujours, à chaque instant», écrit César Pavese dans *Le Métier de vivre*. À quelques mois de ses trente ans, Antoine s'envole pour les Marquises avec les cendres de Maëva. Dans l'avion, 4 Théses lui apporte une enveloppe contenant une lettre d'amour écrite par Maëva avant sa dispari-

tion et un Pomerol, Petrus 1993 accompagné d'une note: «Parfois la vie est ravageuse, parfois elle est généreuse, mais toujours elle doit être heureuse. Bon voyage. Nous t'aimons. Didier et Laurent.»

On retiendra de cette première œuvre, parfois mièvre et maladroitement, des personnages vrais et un regard sensible sur la vie, l'amitié et l'amour: *Les Quatre Saisons*. *Maëva* de Luc Désilets est le premier roman d'une tétralogie.

Collaboratrice du Devoir

LES QUATRE SAISONS

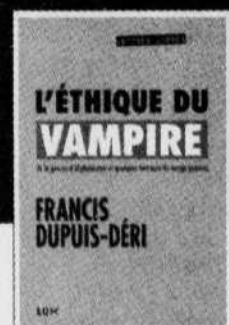
MAËVA
Luc Désilets
Guy Saint-Jean éditeur
Laval, 2007, 168 pagesLUX SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 509

Jean-François Nadeau

BOURGHAULT

618 pages - 31,95 \$

En nomination pour le Prix du public — Salon du livre de Montréal 2007.

Entretien entre Pierre Godin et Jean-François Nadeau
Bourgault et Lévesque: deux visions du Québec s'affrontent
Samedi, 17 novembre à 14h30
(Grande place)Jean-François Nadeau se confie à Gilles Archambault
Dimanche, 18 novembre à 12h30
(Carrefour)Séances de signatures
Samedi, 17 novembre: 15h à 17h et 19h30 à 21h.
Dimanche, 18 novembre: 13h à 15h.

Francis Dupuis-Déri

L'ÉTHIQUE DU VAMPIRE

De la guerre d'Afghanistan et quelques horreurs du temps présent

384 pages - 24,95 \$

Entretien avec Francis Dupuis-Déri, auteur de *Lettre à ma sœur qui part en Afghanistan*
Vendredi, 16 novembre à 19h30
(Carrefour)Séances de signatures
Vendredi, 16 novembre: 20h à 21h.
Samedi, 17 novembre: 12h à 14h.
Dimanche, 18 novembre: 15h à 17h.

Collectif sous la direction de Normand Baillargeon et Jean-Marc Potté

AU BOUT DE L'IMPASSE, À GAUCHE

Recits de vie militante et perspectives d'avenir

216 pages - 23,95 \$

Séances de signatures

Françoise David
Jeudi, 15 novembre: 17h à 19h.Jean-Marc Potté
Jeudi, 15 novembre: 18h30 à 20h30.Normand Baillargeon
Vendredi, 16 novembre: 19h à 21h.

Alexandre Lanoix

HISTORICA & COMPAGNIE

L'enseignement de l'histoire au service de l'unité canadienne, 1867-2007

144 pages - 16,95 \$

Séances de signatures

Samedi, 17 novembre: 17h à 19h30.
Dimanche, 18 novembre: 11h à 13h.BENOIT JUTRAS
L'année de la mule

Une quête turbulente, une transfiguration.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

GRAND PRIX
DU LIVRE
DE MONTRÉAL
2007

Félicitations aux finalistes

Paul CHANEL MALENFANT
Rue Daubenton (poésie et prose)
L'HexagoneEsther CROFT
Le reste du temps (nouvelles)
XYZ éditeurGeorges LEROUX
Partita pour Glenn Gould (essai)
Les Presses de l'Université de MontréalHeather O'NEILL
Lullabies for Little Criminals (roman)
HarperCollins PublishersSherry SIMON
Translating Montreal
Episodes in the Life of a Divided City (essai)
McGill-Queen's University Press

Montréal

MONTREAL
METROPOLITAIN
CULTURELLE

POUR MIEUX CONNAÎTRE NOTRE HISTOIRE	
APERÇU DES MŒURS ET COUTUMES DES AGNIERS AU 17 ^e S.	13 \$
HISTOIRE DU MONTRÉAL DE 1640 À 1672	20 \$
UNE VALLÉE DE LA MORT ATTENDAIT LES FRANÇAIS	13 \$
PRISONNIERS DES AGNIERS	16 \$
NATION IROQUOISE	14 \$
VOYAGE CHEZ LES ONNONTAGUÉS	18 \$

Les Éditions 101, C.P. 591, Succ. Desjardins, Montréal H5B 1B7
au.boisvert@sympatico.ca

Michel DAVID

LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME
(ROMAN DE 1985)

L'ENRACINEMENT
(ROMAN DE 1985)

LE TEMPS DES ÉPREUVES
(ROMAN DE 1985)

LES HÉRITIERS
(ROMAN DE 2000)

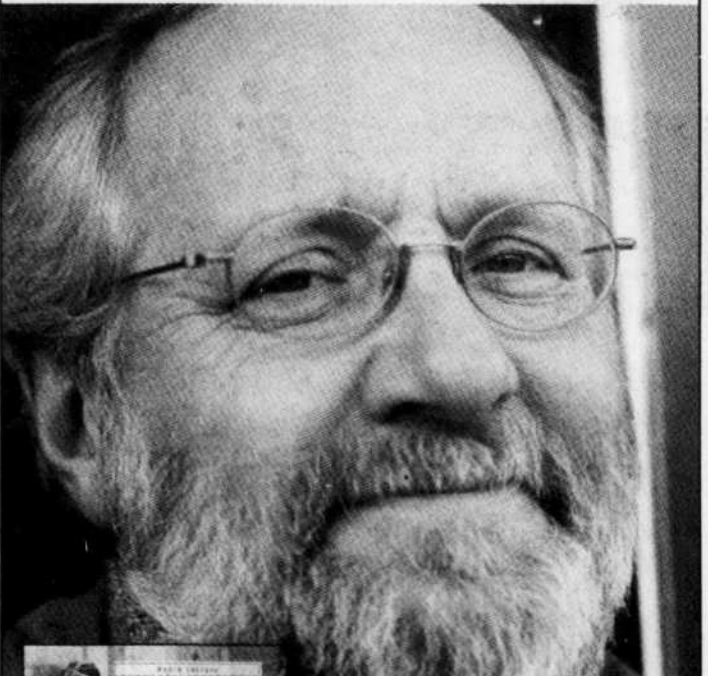
Coliflet de la tétralogie à 75 \$

ISBN 978-2-7601-6930-2

GUÉRIN, éditeur ltée
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications.

Prix TD de littérature canadienne pour l'enfance et la jeunesse 2007
Félicitations
à André Leblanc!



L'envers de la chanson
40 pages, 12,95 \$
Les 400 coups

SALON DU LIVRE

ROMAN ÉTRANGER

Capitaine Liberté

Le romancier cubain Pedro Juan Gutiérrez revient avec un roman d'apprentissage intellectuel, littéraire et sexuel

CHRISTIAN DESMEULES

Avec *Le Nid du serpent*, son quatrième titre traduit en français — et peut-être aussi, disons-le tout de suite, l'un des plus faibles —, Pedro Juan Gutiérrez renoue avec le cynisme rampant et la sexualité exacerbée qui sont rapidement devenus sa marque de commerce depuis la *Trilogie sale de La Havane*, *Animal tropical* et *Le Roi de La Havane*. Mais il le fait cette fois dans un roman largement autobiographique, ancré dans les premières années du régime communiste.

Pedro Juan, le narrateur, nous raconte celui qu'il était au milieu des années soixante, à Matanzas, une petite ville portuaire située tout près de La Havane. Sa découverte de la sexualité, les trois années infernales de service militaire obligatoire, sa venue à l'écriture. L'adolescent gonflé de violence autodestructrice,

d'une rage indistincte et de pulsions de meurtre. «*J'étais cruel, impitoyable, ignorant et heureux.*»

Femmes carnivores

Un garçon de seize ans pour qui le sexe devient un instrument de libération, une manière à la fois de se venger et de canaliser la rage qui l'habite. Une façon aussi de conjurer la pauvreté nouvelle et brutale qui s'abat sur lui et sur toute sa famille, la dépression du père «*enfoncé dans une oisiveté lugubre*» après que l'entreprise familiale de distribution de crème glacée a été saisie par le pouvoir cubain — une version plutôt conforme à ce qu'a lui-même vécu l'écrivain.

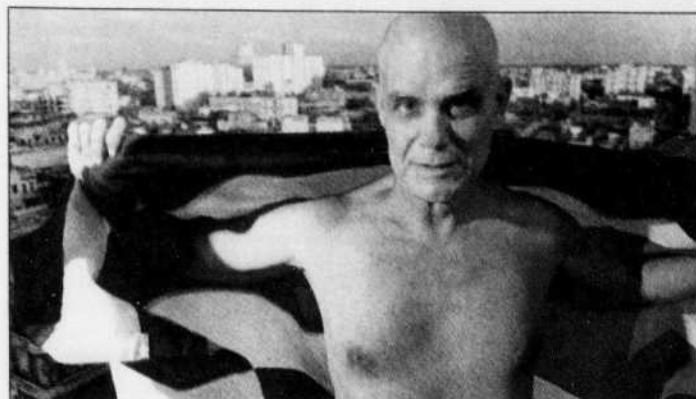
Sous la noirceur, la saleté et la misère, la sexualité omniprésente et débridée, de nombreuses scènes hilarantes, presque burlesques, s'offrent au lecteur, où se profile toute une galerie de personnages à moitié fous — femmes carnivores, «*vieilles*

putes», sorcières, travestis. Occasions multiples de nous faire part, aussi, de sa philosophie de l'existence: «*Ne te fie à aucun type d'organisation, de groupe. Jamais. Même pas la famille. C'est un mensonge, tout ça. Il y a toujours quelqu'un qui tire les ficelles au-dessus, à son avantage.*» «*Celui qui ne se sert pas de ses crocs et de ses griffes, sans pitié, finit en chair à canon, ou à nettoyer les chiottes.*»

Sans oublier ces quelques règles d'écrivain: «*Fais la sourde oreille aux applaudissements et aux huées.*» «*Ce monde est vide. Il n'y a que toi et tes personnages.*» «*N'imite personne. Ne demande pas. Ton chemin, c'est toi qui dois le trouver tout seul.*» Et finalement: «*Tu paieras cher pour l'éloigner des sentiers battus.*»

Un électron libre dans la galaxie

Férocement individualiste, «*électron libre dans la galaxie*», Pedro Juan Gutiérrez distribue les coups



Pedro Juan Gutiérrez, ce «*Bukowski des Caraïbes*», qui vit toujours à Cuba, alimente habilement sa mythologie personnelle à coups de «*Born to be free*».

à gauche autant qu'à droite. Ce «*Bukowski des Caraïbes*» qui vit toujours à Cuba — où ses livres demeurent encore introuvables — alimente surtout habilement sa

mythologie personnelle à coups de «*Born to be free*».

Difficile de passer sous silence, au passage, la discutible traduction offerte par Bernard Cohen,

truffée d'argot français souvent incompréhensible, de verlan, d'aberrations — lorsqu'il se permet, par exemple, de traduire un simple mot comme «*desnuda*» («*nue*», littéralement, dans la version espagnole) par «*à poil*».

Parfois racoleur, paresseux ou pressé d'en finir, au risque parfois de sacrifier à la facilité quelques intuitions romanesques qui auraient mérité mieux, *Le Nid du serpent* demeure le récit efficace d'une rapide gestation — sexuelle, intellectuelle, politique et littéraire. Un roman d'apprentissage de la liberté.

Collaborateur du Devoir

LE NID DU SERPENT

Pedro Juan Gutiérrez traduit de l'espagnol (Cuba) par Bernard Cohen Albin Michel Paris, 2007, 290 pages

Une petite heure par ici, quelques minutes par là

SUZANNE GIGUÈRE

Roman pudique et tendre, drôle et ironique, *C'est quand le bonheur?* creuse l'amitié entre un homme et une femme. C'est aussi un roman sur l'attente en forme d'interrogation suspendue. Dans ce voyage à la fois charnel et cérébral s'ancre l'amour de la musique et des livres: Duras, Calvino, Althusser, Derrida, Barthes. Lettrée, Martine Delvaux l'est à l'évidence, mais son point de départ est l'expérience essentielle, intuitive, de l'amitié. Les souvenirs réels ou imaginaires sont à l'œuvre dans le ravissement et la fraîcheur de ce sentiment.

L'invisible masculin

«*Entre nous, l'amitié n'a jamais été un pis-aller, une sorte d'amour confit. Nous n'avons pas plié nos sentiments en figures d'origami [...]. Au fond, nous nous sommes restés fidèles.*» Vacillant entre portrait et autoportrait, la narratrice raconte l'amitié — réelle ou inventée — qui s'est nouée il y a presque vingt ans entre son compagnon et elle. Faisant l'inventaire des petites phrases prononcées et des grandes, relevant

les empreintes singulières de leur vie commune, elle esquisse petit à petit l'invisible masculin.

Dans un tissage de souvenirs déformés, elle raconte l'enfance blessée («*il n'a pas senti les bras d'une mère qui consolent*»), les mensonges qu'autour de lui on tricoteait, «*un mot à l'endroit, un mot à l'envers*». L'homme aux taquineries douces-amères est secret. Il aime dessiner. «*Après, quand il refait surface, il est joyeux, et épuisé d'y être allé, même si ce n'était qu'un peu.*» Il a un sens de l'humour qui lui permet de «*tirer le verrou sur les difficultés de la vie*». Pour se moquer de Proust, il dit: «*Longtemps, je me suis levé de bonne humeur.*»

Il fait peu de concessions aux conventions sociales, regarde avec ironie ceux engagés confortablement dans la course à l'argent. Certains jours, il a beau chercher un sens à l'existence, il conclut qu'elle «*n'en a vraiment pas*». Ces jours-là, il préfère en rire: «*Tu ne trouves pas que c'est lourd, une tête? On la porte sans cesse, sans jamais pouvoir la mettre de côté.*»

La narratrice évoque leur relation, s'interroge sur l'amour, ce sentiment qui mène le monde et le démente. Après leur séparation, le couple n'échappe pas à

des mois de silence, de colère et de tristesse. Et puis, «*ce soir-là, c'est comme si tout avait recommencé [...]. Nous sommes retombés en amitié.*» La narratrice sait que, même séparés, il sera toujours là. «*Il ne me laisserait jamais tomber, peu importe mes erreurs, ma nonchalance, ma gravité, mon manque de sensibilité, ma susceptibilité.*» Les années passent, leur amitié traverse le temps. La narratrice a une petite fille. Quand les dimanches après-midi prennent la couleur de la mélancolie, il se laisse entraîner par l'enfant dans une frénésie de jeux. Complètement épuisé, il lui dit: «*On peut faire tout ce que tu veux, Beauté!*»

Au fil de cette longue amitié presque secrète, une question demeure, résonne: c'est quand le bonheur? Une petite heure par ici, quelques minutes par là, des moments volés à une réalité qui n'est pas toujours à la hauteur? «*Un jour, il m'a dit: Ce n'est pas parce qu'on vient au monde en enfer qu'il faut y rester!...*»

On tend l'oreille, on ferme les yeux. L'auteure possède ce don tout simple qui consiste à tenir une histoire et à savoir la raconter. Il y a, dans cette déambulation à travers les fils de l'amitié, un goût des mots, une

intelligence du sentiment, un sens du jeu et une liberté de ton. Composé de fragments, le récit à la continuité brisée se déroule dans un style sobre et coquin.

Martine Delvaux est professeure de littérature, romancière et essayiste. Elle s'intéresse aux récits féminins contemporains, à la narration autobiographique, aux fictions du vivre. *C'est quand le bonheur?*, sa troisième œuvre de fiction, est publié aux éditions Hélotrope, fondées dans l'esprit de créer un espace dédié principalement à la littérature contemporaine, aux essais et à la photographie. La maison d'édition ne s'intéresse pas à un genre littéraire particulier mais plutôt à la qualité, tout en cultivant un certain goût pour l'éclectisme, peut-on lire sur son site.

Collaboratrice du Devoir

C'EST QUAND LE BONHEUR?

Martine Delvaux Hélotrope Montréal, 2007, 160 pages

SÉANCES DE SIGNATURE AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Pour la première fois à Montréal
MARY et CAROL HIGGINS CLARK



Samedi 17 novembre 15h00 à 17h00
Dimanche 18 novembre 13h00 à 15h00



BERNARD WERBER

Jeudi 15 novembre 16h00 à 17h00
19h00 à 20h00
Vendredi 16 novembre 16h00 à 17h00
19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 13h00 à 15h00
Dimanche 18 novembre 15h00 à 17h00



DENISE BOMBARDIER

Vendredi 16 novembre 19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 11h00 à 12h00
14h00 à 15h00
Dimanche 18 novembre 11h00 à 12h00

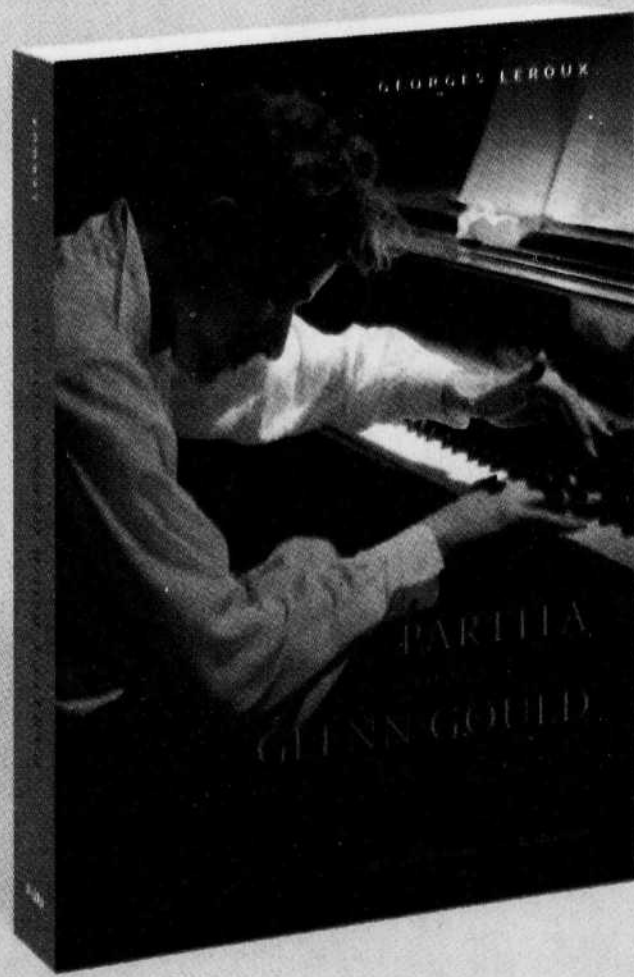


JACQUES SALOMÉ

Jeudi 15 novembre 17h00 à 20h00
Vendredi 16 novembre 14h00 à 16h00
19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 11h00 à 12h00
Dimanche 18 novembre 11h00 à 12h00

Albin Michel

Venez nous rencontrer au
Stand 102



Prix de la revue
Études françaises 2007

GEORGES LEROUX

Partita pour Glenn Gould

Musique et forme de vie

En séance de signature
le samedi 17 novembre, de 18 à 19h
Kiosque 232

SALON DU LIVRE

Drame à hauteur d'homme

Écrit avec la précision d'un balisticien, le second roman de Jean-Pierre Trépanier se distingue par la qualité de son écriture

SUZANNE GIGUÈRE

Nom: Colomia. Prénom: Francis. Spécialité: vols à main armée. Sentence: 10 ans. Signe particulier: rebelle au cœur tendre. Drame à hauteur d'homme, Colomia nous plonge dans l'univers des criminels et du monde carcéral avec sa réalité violente et sordide, ses lois et ses codes d'honneur.

À travers l'histoire d'un criminel tardif, l'auteur nous livre une réflexion philosophique sur le destin qui façonne les hommes malgré eux. Observateur attentif de la réalité à ras le pavé et de la misère humaine, Jean-Pierre Trépanier signe un roman âpre, mi-policier, mi-social, qui nous tient en haleine jusqu'à la fin.

L'enfermement

Francis Colomia commet son premier vol de banque à vingt ans. Il le fait pour une seule raison: se venger de son père. Il n'a jamais été capable d'affronter cet homme brutal qui l'a tant de fois terrorisé, humilié. «Il allait lui infliger une blessure dont il ne se relèverait pas.» Robin des bois moderne, Colomia distribue la moitié des sommes dérobées à des organismes de charité.

Condamné, il découvre un milieu cruel et impitoyable. Fous, révoltés, écorchés vifs, certains bourrés de médicaments, composent un monde fourbe, théâtral, excessif. Toffe, lui, a pris au fil des

ans la couleur des murs. Cadavre, à moitié fou, peint des paysages fiévreux aux ciels tourmentés. «Y avait-il quelque chose de normal chez lui? D'humain? La douleur, peut-être. Le désespoir, sans doute.»

Coincés entre quatre murs, privés de liberté, leur agressivité sans cesse contenue, réprimée, les détenus sont soumis à une pression constante. Le bruit permanent, la longue plainte sinistre des portes de fer, les hurlements, les gardiens sarcastiques, parfois dévoués, toujours débordés. L'enfer tout entier contenu dans un seul mot, prison. Symbole de la douleur et de l'enchaînement des hommes. Pas étonnant que Colomia reste des heures à scruter par l'unique fenêtre munie de barreaux un carré de ciel bleu.

Les visites dans le parloir exigent où il faut parler à voix basse ne laissent pas non plus beaucoup de place pour l'allégresse. Et s'il arrive que la beauté d'une stagiaire en animation pastorale se fonde dans les cris les plus désespérés, il ne reste aux détenus que le rêve d'une vie qui n'est pas la leur avant de retomber dans leur propre abîme. Jour après jour, chacun se fabrique une prison intérieure à laquelle il se sait condamné, «celle

dont on porte la clé en soi et qui ne s'ouvre que de l'intérieur».

Condamné à vivre

Libéré sous condition, Colomia plonge de nouveau, cette fois dans le monde de la drogue. Repris, il écope de dix ans de prison. Quand un inspecteur de la police lui rend visite et lui demande son aide, Colomia accepte, désireux d'en finir avec cette vie qui ne mène nulle part.

Colomia est un roman âpre, mi-policier, mi-social, qui nous tient en haleine jusqu'à la fin

«Cherchait-il à précipiter sa propre fin?» Trahi par le policier, Colomia décide de s'évader et de se venger. Une course contre la mort s'engage. Rebondissements, suspense, touches d'humour noir. L'auteur démontre sa maîtrise du genre policier.

Évadé, Colomia goûte à la liberté, partage la vie de deux itinérants, Louisdor et Faustine, lesquels refont le monde sans ses iniquités. Il rencontre Françoise, junkie et prostituée, tombe amoureux, pense à un avenir meilleur au milieu des étreintes. La jeune femme disparaît sans laisser de traces. Colomia se retrouve dans un double jeu face à face. «Quelle chose en lui n'avait pas grandi. Il lui fallait toujours tout dévorer, tout posséder, tout avoir tout de suite [...] Même en amour sa passion était ardente, dévorante comme le feu. Incapable

de contenir cette fougue, il exigeait le bonheur immédiat, entier, total [...] et surtout il brisait tout ce qu'il touchait.» Toute sa vie Colomia a fui. Désormais, c'est lui-même qu'il doit affronter. «Il était condamné à vivre. Il vivrait jusqu'au bout.»

Écrit avec la précision d'un balisticien, le second roman de Jean-Pierre Trépanier se distingue par la qualité de son écriture, son sens narratif, ses personnages réalistes et crédibles. Le monde criminel et carcéral, décrit de l'intérieur avec un réalisme cru, frôle le documentaire. C'est aussi un constat social que dresse l'auteur en traçant à l'encre noire un monde d'ébranlés réduits à une sorte d'animalisation de la vie avec des barreaux dans leur tête (itinérants) ou réels (criminels).

Si Colomia atteint un tel degré de vérité, c'est sans doute qu'après avoir exercé les métiers de draveur en Haute-Mauricie et de tailleur de pierre en Belgique, Jean-Pierre Trépanier a été bibliothécaire durant près de quinze ans dans un pénitencier. Il y travaille actuellement comme animateur culturel et sportif. Colomia est un roman fort, troublant et sans concession.

Collaboratrice du Devoir

COLOMIA

Jean-Pierre Trépanier
Éditions Sémaphore
Montréal, 2007, 200 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une petite tragédie

CHRISTIAN DESMEULES

Roman Maric, un Roumain au nom étrangement plus serbe, croate ou slovène que roumain, est une sorte de terroriste mercenaire apatride qui a voué son existence au service de la «liberté des peuples». Un spécialiste apatride de la fabrication de bombes artisanales formé dans le pays basque auprès de l'ETA et recruté pour ses talents explosifs par le MASQ (le Mouvement anonyme pour la souveraineté du Québec), un groupuscule terroriste dont les motifs demeurent flous.

Après une série d'attentats meurtriers et abjects visant des écoles primaires dans l'ouest de l'île de Montréal, auxquels il est étroitement mêlé, l'homme quitte la ville et débarque dans un petit village du Québec rural nommé Saint-Alexis — curieux endroit où aller se terrer, avouons-le, pour un étranger avec «un léger accent qui trahissait ses origines roumaines» qui ne cherche qu'à s'effacer.

Le «maquisard» s'installe chez un peintre ivrogne et homosexuel avec qui il noue rapidement amitié, puis trouve aussitôt une place d'homme à tout faire dans la ferme de la veuve Lemoyne. Cultivatrice et mère d'Elsa et Nadja, jolies filles de 19 et 23 ans, «on lui donnait facilement plus de quatre-vingts ans», écrit l'auteur, sans douter un instant de l'invéraisemblance de ce personnage du Sang des colombes. Une histoire conçue, avoue aussi Dany Leclair, pour «tous ceux qui aiment lire de belles histoires tragiques».

Tandis que le temps passe, il noue des liaisons successives avec Elsa et Nadja, accompagne son ami peintre à New York pour une exposition où il a l'occasion d'observer l'animation de la «42th Avenue» (sic et resic), se laisse tenter par une existence plus normale. «Le charme qu'il exerçait sur tout le

monde était captivant, il semblait envoûter tous ceux qui le croisaient. Sa présence dégagait une sorte de magnétisme presque chamanique.» Cette phrase, malheureusement, ressemble à beaucoup d'autres, n'arrive pas à dépasser la fibre du papier sur lequel elle est imprimée: le personnage échappe à son auteur et n'a jamais cette ampleur. Le lecteur comprendra finalement, à l'occasion d'un dénouement précipité et maladroit, que le personnage de Roman tient plus du psychopathe que du héros.

Abus de la métaphore, erreurs de chronologie, invraisemblances, psychologie superficielle des personnages: des défauts et des mal-adresses que l'on doit attribuer autant au manque de maîtrise de l'auteur de 36 ans qu'à un travail d'édition lamentable. Un peu du Survenant, un peu des Colombes, le film de Jean-Claude Lord, un léger badigeon de Camus et de son Étranger, beaucoup de lectures d'adolescence jamais digérées, ce premier roman de Dany Leclair est à sa manière une petite tragédie.

«Le trait le plus tragique des grandes tragédies», écrit Gombrowicz dans l'un de ses premiers romans, «c'est qu'elles suscitent de petites tragédies, et dans notre cas, l'ennui, la monotonie, et quelque chose comme l'exploitation superficielle et monotone des profondeurs.» On ne saurait jamais si bien dire à propos du Sang des colombes de Dany Leclair. Un roman très mal ficelé qui demeure tristement à des années-lumière d'effleurer les terribles questions — la violence et l'amour — qu'il se propose pourtant d'explorer.

Collaborateur du Devoir

LE SANG DES COLOMBES

Dany Leclair
VLB éditeur
Montréal, 2007, 192 pages

LA PLEINE LUNE vous invite cordialement à venir rencontrer au Salon du livre de Montréal sous le chapiteau DIMEDIA « STAND 532 »

SALAH BENLABED

Notes d'une musique ancienne

VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

Ourse bleue

REZEQ FARAJ

Palestine: le refus de disparaître

TREVOR FERGUSON

Train d'enfer

KRISTIAN FRÉDRIC

À feu et à sang ou Le désir brûlant

T. F. RIGELHOF

Dérives du sacré

www.pleinelune.qc.ca

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire

Un espace pour les mots

Dimanche 18 novembre • 15h00
SUPPLÉMENTAIRE

Soirée Sacha Guitry
Avec Françoise Faucher
et Gérard Poirier

Françoise Faucher et Gérard Poirier sont réunis à nouveau pour un coup de chapeau à l'auteur, comédien, metteur en scène, dialoguiste, scénariste et réalisateur, Sacha Guitry.

Au Studio-théâtre de la Place des Arts

Coproducteur

Les Captures
de mots

Place des Arts
Québec

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$*
* Taxes comprises
(514) 842-2112
laplacearts.com

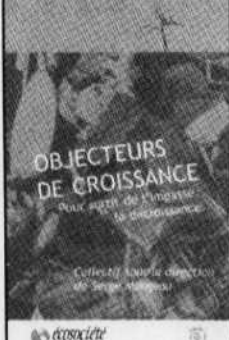
écosociété

Passez nous voir au salon ! Stand 447



RICCARDO PETRELLA

Pour rompre avec la Théologie universelle capitaliste, Riccardo Petrella revendique une nouvelle narration du monde où l'humanité, la solidarité et la protection de notre bien commun — la Terre, doivent devenir des priorités.



Collectif sous la direction de SERGE MONGEAU
Objecteurs de croissance
Pour sortir de l'impasse : la décroissance

Séances de dédicaces de SERGE MONGEAU
vend. : 18h00 - 20h00
sam. : 14h00 - 16h00 ; 18h00 - 20h00
dim. : 14h00 - 18h00



COALITION POUR UN QUÉBEC DES RÉGIONS
Libérer les Québécois
Décentralisation et démocratie

Débat le vendredi 16 à 13h :
La décentralisation ou le rêve inachevé de René Lévesque.
Avec Roméo Bouchard, Gil Courtemanche et André Larocque.



Collectif sous la direction de DENISE PROULX ET LUCIE SAUVÉ
Porcheries!
La porciculture intempesive au Québec

Débat le samedi 17 à 12h15 :
Quelle agriculture voulons-nous pour le Québec ? Avec Hugo Latulippe, Éric Proulx et Denise Proulx.

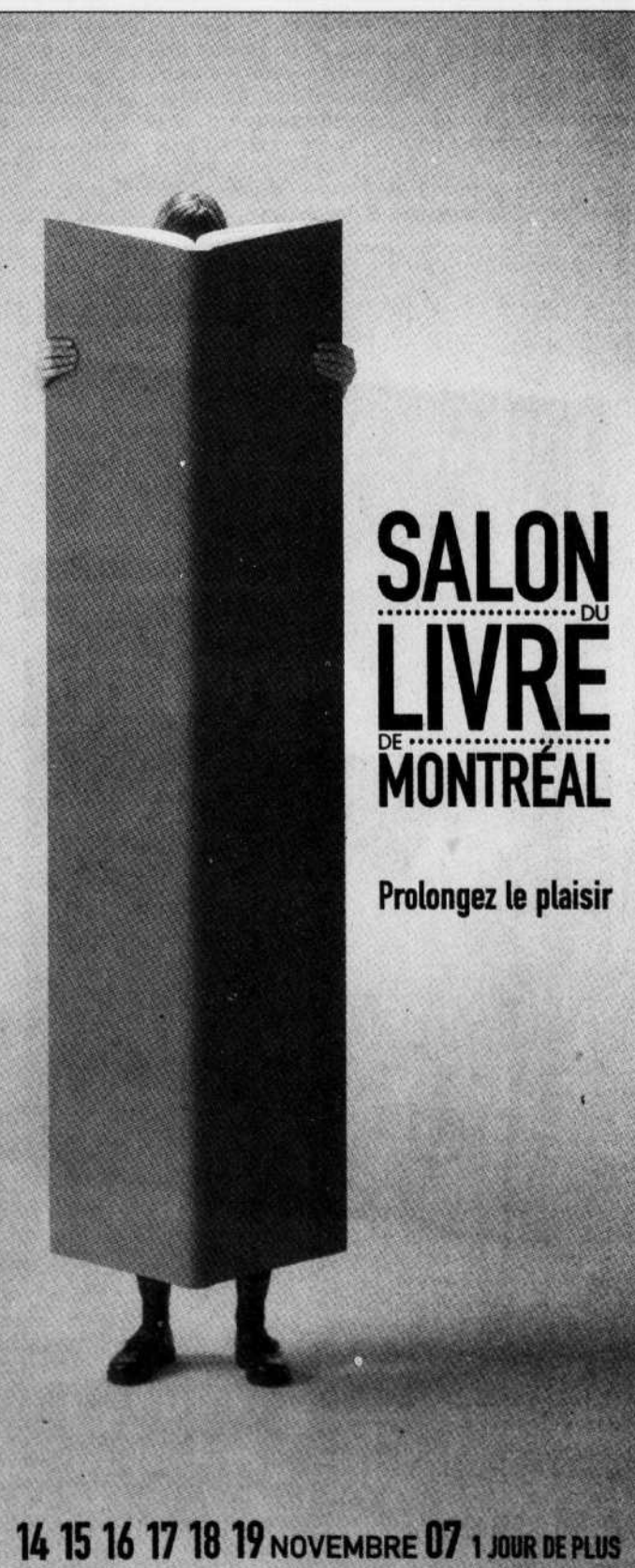


Collectif d'étude sur LES PRATIQUES SOLIDAIRES
La consommation responsable
Entre bonne conscience individuelle et transformations collectives

Débat le vendredi 16 à 19h30 :
Au-delà de la consommation responsable.
Avec Julie Jacques et Laure Waridel.

Séances de dédicaces de JULIE JACQUES et LAURE WARIDEL
vend. : 18h30 - 19h30
20h30 - 21h00

www.ecosociete.org



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Prolongez le plaisir

14 15 16 17 18 19 NOVEMBRE 07 1 JOUR DE PLUS

NOUVEL HORAIRE

Mercredi 9h à 21h
Jeudi 9h à 21h
Vendredi 9h à 21h
Samedi 10h à 21h
Dimanche 10h à 19h
Lundi 9h à 16h

Matinées scolaires
Mercredi, jeudi et lundi 9h à 15h
Sur réservation

Adultes 8 \$ • Aînés 5 \$ • Étudiants 5 \$
Achat de billets via Internet 6 \$
Passport 10 \$

Garderie, Halte poussette et Espace boîte à lunch sur place

Programmation complète sur salondulivredeMontreal.com

PLACE BONAVENTURE
800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Québec

Canada

LA PRESSE

SALON DU LIVRE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Contrebande cubaine

CHRISTIAN
DESMEULES

En 1999, le gouvernement du Québec offrait au peuple cubain la réplique en bronze d'une statue de Pierre Lemoine d'Iberville, tandis que La Havane nous envoyait un buste de José Martí — illustre poète et héros patriotique cubain. La statue du «plus célèbre fils de la Nouvelle-France», mort dans des circonstances encore floues le 9 juillet 1706 sur le navire qu'il commandait, *Le Juste*, en rade près de La Havane, est aujourd'hui installée devant la forteresse de la Punta.

De ce point de départ historique, parfaitement réel, Bernard André a tiré une fantaisie littéraire un peu lourde, ployant sous des dialogues chargés de références, de dates et d'explications historiques. Mais l'auteur de *Fidel, d'Iberville et les autres* s'est visiblement amusé à cet exercice. Professeur au département d'études littéraires de l'UQAM depuis 1975, où il codirige notam-

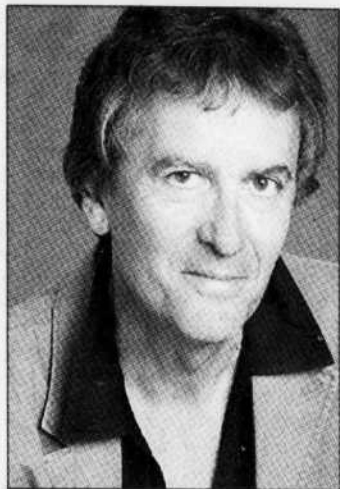
ment le groupe «José Martí» d'études et de recherches sur Cuba, Bernard André a aussi signé quelques œuvres de fiction, dont *L'Enigme Sales Laterrière* (Québec Amérique, 2000).

À l'approche du tricentenaire de la mort de Berbila, dont les restes reposeraient encore quelque part en sol cubain, La Havane est le théâtre de grenouillages diplomatiques intenses. Un diplomate canadien en mission culturelle à La Havane, «ville impossible de beauté périlleuse», apprend que la CIA a remplacé le *l'ider máximo* et son frère Raúl par deux sosies en 1995. Les «vrais» ayant été détenus à Guantanamo puis «exfiltrés» clandestinement au nord du Nord, coulant des jours tranquilles depuis 1998 dans un chalet perdu posé au bord d'un lac près de Sault-au-Mouton, P.Q.

Parallèlement à ce récit délirant de politique fiction, Bernard André prête vie à la statue de d'Iberville, à laquelle il greffe un comédien qui l'imite, un ancien champion d'échecs déchu, les fantômes de José Martí et de Che Guevara. Puis il imagine cette petite bande embarquer dans une hallucinante virée de chasse-galerie, «cortège spectral de compaignons», jusqu'à la cachette des deux dirigeants cubains.

Une bouffonnerie assumée et un clin d'œil rapide à l'œuvre d'Hubert Aquin, ainsi qu'aux fantasmes révolutionnaires québécois des années soixante qui se sont éteints pour plusieurs sous le soleil de La Havane.

Collaborateur du Devoir

FIDEL, D'IBERVILLE
ET LES AUTRESBernard André
Québec Amérique
Montréal, 2007, 216 pages

© MARTINE DOYON

Bernard André

Mon garçon juif

Tassia Trifiatis est une auteure à surveiller

CHRISTIAN
DESMEULES

Observé de l'extérieur, le judaïsme dans sa pratique la plus orthodoxe semble exercer parfois une véritable fascination. Une fascination où se mêlent autant l'incompréhension que le mystère, qui se transforme parfois, pour le romancier, en invitation à pénétrer par l'imagination au-delà des volets clos et des habits noirs. À percer les codes et les rituels de cet «univers parallèle». L'an dernier seulement, Myriam Beaudoin (*Hadassa*) puis Marc-Alain Wolf (*Kippour*) ont cédé à cet appel des mots.

Tassia Trifiatis, auteure de 27 ans née à Montréal d'un père grec et d'une mère québécoise, s'amène avec un premier roman, *Judas*, récit d'une rencontre mouvementée entre une jeune femme grecque et un jeune homme de la communauté hassidique. Un roman empreint de violence rentrée et d'un certain désespoir d'aimer.

Neffeli Lykourgos, la narratrice, est une jeune architecte de Montréal. Ses parents sont retournés vivre en Grèce et son fiancé séjourne en Syrie au chevet de son père gravement malade. «Chez moi, les hommes sont tous loin et se veulent présents. L'un depuis une ville lointaine, l'autre depuis une ville encore plus lointaine. Et le troisième depuis ma fenêtre.» La mère? «Jamais ma mère. Par contre, elle ne me faisait que très peu souffrir, sa présence dans ma vie était donc plutôt fade, voire délavée.»

Dans le plus grand secret, c'est-à-dire à l'insu même de son fiancé, elle vient de subir sans trop réfléchir



© MATHIEU RIVARD

Tassia Trifiatis est née à Montréal d'un père grec et d'une mère québécoise.

un avortement et s'habille de noir. «Je portais mon deuil», affirme la jeune femme qui gronde de colère, de rage et d'une violence intérieure.

C'est dans la salle d'attente d'urgence d'un hôpital où elle se rend, prise de douleurs au ventre, qu'elle fait l'improbable rencontre du jeune homme. «Deux enfants perdus, vêtus de noir, qui se soulageaient.» Yéhou-da (Judas, en hébreu) est divorcé depuis quatre ans d'un bref mariage et ne s'est jamais remarié — un exploit, semble-t-il, dans sa communauté. Il a les dents mal alignées, les joues couvertes d'une barbe faible, il porte des lunettes dont les montures sont trop larges pour son visage. Il habite le quartier de l'enfance perdue de Neffeli, elle ne le trouve

pas séduisant. Et pourtant. Même si c'est lui qui croit venir vers elle, il deviendra vite la proie consentante d'un jeu dangereux.

«Depuis notre première nuit ensemble à l'hôpital, Yéhou-da était devenu la chair de ma chair. J'étais autant faite de lui que lui de moi.» Il devient sa petite chose, son garçon juif. Il deviendra sans le savoir, lui, le rebelle de sa communauté, l'objet d'une relation fantasmée dont la fuyante Neffeli est la seule à connaître les règles: «Mais regarde, esclave, c'est moi la première qui te devine derrière le judas de ta porte.»

Trahison multiple

Les douleurs du corps, le vide, l'absence, un peu de morbidité et

de masochisme, une pincée d'abjection et d'érotisme subversif — tout juste suggéré. Se mêle à tout cela aussi beaucoup de culpabilité, la litanie des plaintes et de la haine de soi qui viennent avec. Sous l'arrogance de Neffeli, il y a, on le sent bien, une soif de divinités intimes et d'abandon. De l'ordre de celui qu'elle devine lorsqu'elle arpente les trottoirs du quartier où vit la communauté hassidique: «Ici, personne ne se laissait. Constance et ordre. Je me jetais dans leurs bras noirs et blancs alors qu'ils les tendaient à d'autres enfants.»

Tassia Trifiatis insère dans le récit de cette trahison multiple, culpabilité à la clé, des lettres à «faire disparaître sans délai», à «adresser sans timbre ni adresse» ou à «effacer avec de l'eau», adressées à un fiancé qui ne les lira jamais. Des lettres avortées qui nous donnent à voir la profondeur du désespoir de la jeune femme.

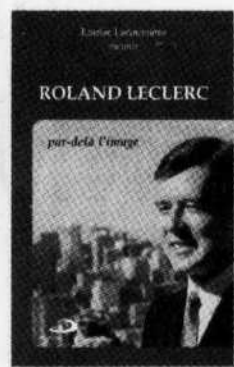
Audacieux, poétique, exigeant, *Judas* nous laisse néanmoins l'impression par moments d'être un exercice un peu tarabiscoté où l'écriture, bien qu'intense et maîtrisée, demeure à dessein dans le vague, accumule en spirales les couches de mystère autour de cette passion froide — comme si son projet lui échappait. Du reste, Tassia Trifiatis est une auteure à surveiller.

Collaborateur du Devoir

JUDAS

Tassia Trifiatis
Leméac
Montréal, 2007, 144 pages

MÉDIASPAUL

MÉDIASPAUL
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ROLAND LECLERC

Par-delà l'image
Louise Lacoursière

Louise Lacoursière raconte l'abbé Roland Leclerc, pasteur d'une grande bonté et communicateur apprécié de centaines de milliers de téléspectateurs. Un portrait vivant et chaleureux.



HAÏTI SOUS LES MANGUES

Poèmes
René Pageau

Un regard d'amour et d'humour sur Haïti. Une poésie qui révèle une spiritualité incarnée dans une dure réalité de laquelle émane pourtant une étonnante joie de vivre.

ÉPIPHANIE DE SALAMINE,
DOCTEUR DE
L'ICONOCLASME?Déconstruction d'un mythe
Stéphane Bigham

La tradition iconographique est-elle un art en toute conformité avec l'Évangile et la foi des apôtres? Quelle était la véritable vision d'Épiphanie de Salamine sur le sujet?

TROUVER DIEU
DANS LA VIE COMMUNE
Itinéraire avec Madeleine Delbrêl
René Pageau

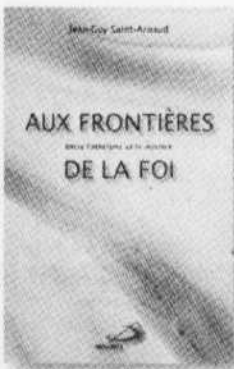
Les Carnets d'Alcide de Madeleine Delbrêl, point de départ d'une réflexion sur la vie communautaire.



CLINS D'ŒIL DE LA VIE

Renée Pelletier

Recueil de photos-nature et de réflexions de Renée Pelletier nous ramenant à l'essentiel. Pour vivre intensément chaque journée.



AUX FRONTIÈRES DE LA FOI

Entre l'athéisme et le mystère
Jean-Guy Saint-Arnaud

Tantôt réflexions, tantôt méditations ou prières, voici des textes qui sauront éclairer notre cheminement de foi, où que nous en soyons.

ACCOMPAGNER
EN FIN DE VIEIntégrer la dimension spirituelle dans le soin
José Pereira

Des outils, des pistes pour engager un accompagnement auprès des personnes confrontées à leur propre mort ou à celle de l'autre. Pour donner sens à cette ultime étape de la vie.



AUJOURD'HUI L'ISLAM

Fracture, intégrisme et modernité
Sami Aoun

Expert de l'islam adopté par les médias, Sami Aoun nous présente les grands débats qui agitent aujourd'hui le monde musulman: démocratie, modernité, violence politique, statut de la femme, etc.



JE T'AIME

Prières d'amour
Jules Beaulac

Prier, c'est entrer en dialogue d'amour avec Dieu. Qui peut résister à ces deux petits mots: JE T'AIME? Dieu lui-même éclate de joie quand il les entend!



AVE VERUM

Vérité et beauté de l'Eucharistie
Mgr Robert Lebel

Commentaire du chant grégorien Ave Verum; véritable catéchèse du mystère de l'Eucharistie et de la prière devant le Saint-Sacrement.

SÉANCES DE SIGNATURE
STAND 559

Vendredi 16 novembre

13h à 15h - Louise Lacoursière

18h à 19h - Stéphane Bigham

Samedi 17 novembre

11h à 12h - René Pageau

12h à 13h30 - Renée Pelletier

13h30 à 15h - Louise Lacoursière

15h à 16h - Jean-Guy Saint-Arnaud

16h à 17h - Renée Pelletier

18h à 19h - José Pereira

Dimanche 18 novembre

11h à 12h - Sami Aoun

12h à 13h - Jules Beaulac

13h à 14h - Louise Lacoursière

14h à 15h - Mgr Robert Lebel

15h à 16h - José Pereira

16h à 17h - Jean-Guy Saint-Arnaud

www.mediaspaul.qc.ca

SALON DU LIVRE

BANDE DESSINÉE

Des hommes et de l'hommerie

FABIEN DEGLISE

Pauvre monsieur Gomez. Placé, par une vieille tante, devant une bien drôle de loterie, le jour de l'héritage, ce père de famille, un brin frustré par la grande ville, va finalement tirer le mauvais numéro. Résultat: au lieu d'un pactole improbable, il met plutôt la main sur une maison de campagne, son terrain, une rivière et l'impression de pouvoir renouer enfin avec son enfance. À tort, bien entendu.

C'est qu'à l'image des récits inventés par le bédéiste espagnol Miguelanxo Prado, *La Demeure des Gomez* (Casterman) n'annonce rien de très joyeux pour ce cher Indalecio, sa femme et ses deux enfants. Pis, la décevante bicoque risque aussi de le plonger dans un monde débordant d'incompréhension et d'injustice, avec en trame de fond des fonctionnaires de l'Union européenne médiocres, le maire d'un petit village obsédé par la modernité et un entrepreneur habile... pour démontrer, avec fi-



CASTERMAN

La décevante bicoque dont ont hérité les Gomez...

nasserie, que le bonheur n'est finalement pas dans le pré. Contrairement à la croyance populaire.

Avec un style mordant, un décou-

page efficace et un sens inné de la critique sociale livrée avec humour et poésie, Prado propose ici, une fois de plus, une balade hallucinante au cœur de la bêtise humaine et de l'hommerie qui l'accompagne. Une balade où forcément les paradoxes de la croissance à tout crin, l'appât du gain — dans sa forme la plus détestable — et l'ineptie des «barons de la ruralité» trouvent facilement leur place.

Véritable chronique de l'absurde et du quotidien (un thème cher à Prado depuis 20 ans), traduite pour le public francophone par Andréa Beyhaut, cette aventure pose aussi les Gomez comme des témoins d'un monde, en pleine révolution, qui ne tourne peut-être pas si rond que ça. Et qui pourrait, au final, les inciter à perdre leur intégrité... ou pas.

LA DEMEURE DES GOMEZ
Miguelanxo Prado
Casterman
Paris, 2007, 47 pages

Le Devoir

LITTÉRATURE JEUNESSE

Tendre bédé

CAROLE TREMBLAY

La bédé pour enfants n'est plus ce qu'elle était. Cette constatation, loin d'être nostalgique, est plutôt réjouissante. Le 9^e art déploie maintenant une palette variée de styles et de tons. Évidemment, les phylactères n'ont pas cessé de faire rigoler les jeunes, mais ils savent aussi raconter, émouvoir, évoquer et proposer de nouvelles avenues littéraires esthétiques.

Le délicieux album *Ma maman est en Amérique, elle a rencontré Buffalo Bill*, de Jean Regnaud et Émile Bravo, en est un bon exemple.

Jean, un petit garçon timide, vit avec son papa, son petit frère et une gouvernante dans une grande maison un peu triste. Un mystère entoure l'absence de leur maman. Des adultes, l'œil humide, font parfois vaguement allusion à un voyage dans un pays lointain, sans jamais le nommer. Jean voudrait bien poser des questions pour raviver le souvenir, de jour en jour plus flou, qui lui

reste d'elle. Mais la mort est un sujet tabou dans la famille.

Quand il entre à l'école, au début de l'histoire, Jean ne sait pas lire. Il ne sait pas non plus quoi répondre à la maîtresse qui veut savoir ce que font ses parents.

Quand son espèce voisine, de deux ans son aînée, annonce à Jean qu'elle reçoit régulièrement des cartes postales de sa mère, il ne demande qu'à la croire. C'est ainsi qu'il apprend à rêver que la disparue parcourt le monde, en pensant à lui, et qu'elle lui envoie des baisers d'Amérique, de Suisse ou d'Espagne.

À l'instar de Michel Rabagliati, avec son maintenant célèbre Paul, Jean Regnaud a puisé dans ses souvenirs de jeunesse pour écrire le scénario de *Maman est en Amérique...*

Cela donne une chronique familiale tendrement amusante, aux accents de vérité touchants, qui parvient à faire vibrer des cordes tragiques sans jamais la jouer mélo. La fin, bien trouvée, est particulièrement émouvante.

Divisé en courts chapitres ponctués par des interludes rafraîchissants, qui allègent l'ambiance parfois un peu sombre du récit, cet ouvrage a, sans contredit, la densité narrative et psychologique d'un roman. Et d'un bon.

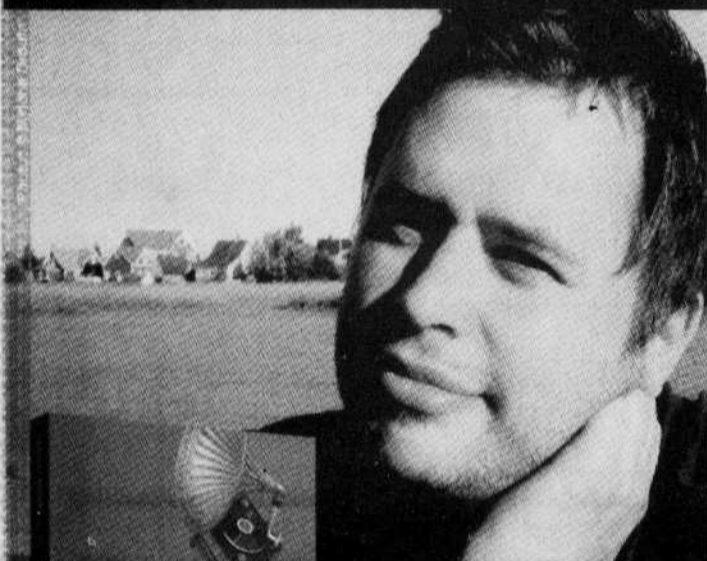
La qualité de l'illustration est à l'avenant. Émile Bravo a su trouver un graphisme, un ton, une palette qui rendent à merveille le mélange de tristesse et de détachement qui caractérise les grands drames vécus dans l'enfance. Bref, voilà une bien jolie réussite.

Collaboratrice du Devoir

MA MAMAN EST EN AMÉRIQUE, ELLE A RENCONTRÉ BUFFALO BILL

Texte de Jean Regnaud
Illustrations d'Émile Bravo
Gallimard jeunesse, coll. «Bayou»
Paris, 2007, 122 pages
(À partir de 7 ans)

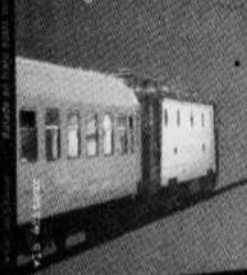
Félicitations au lauréat du prix Robert-Cliche du premier roman 2007



STÉPHANE ACHILLE

vib éditeur

Balade en train assis sur les genoux du dictateur



Procurez-vous ce livre chez votre libraire ou sur notre site Internet: www.edvib.com

Plaisirs d'automne pour enfants sages

ANNE MICHAUD

«Crème glacée, limonade sucrée... Quel est le nom de ton cavalier? A,B,C...» Cette comptine, sur laquelle d'innombrables petites filles ont sauté à la corde, sert de prétexte à un adorable album des Éditions Hurtubise. L'amoureux de Zaza s'appelle Zacharie... Ça en fait des lettres à passer avant d'arriver à la bonne et de pouvoir embrasser son amoureux! Et si elle manque un pas, la pauvre Zaza sera obligée de faire un bisou à Étienne l'enrhumé, à Henri le concierge ou à

Victor, l'amoureux de Mélodie! Allez Zaza, encore un effort! «Crème glacée, limonade sucrée...»

Domage que Zaza ne puisse faire appel à un elfe, une fée ou une sorcière pour lui venir en aide! Et si elle avait eu sous la main l'album *Le Merveilleux de A à Z*, elle aurait même pu connaître toutes les caractéristiques de chacun de ces personnages fantastiques! De A pour «anneau magique» à Z pour «zyrcopond», 26 créatures et accessoires magiques y sont recensés, expliqués et illustrés. Il y a même des devinettes et des suggestions d'activités créatives pour prolonger le plaisir!

Et finalement, quoi de plus merveilleux qu'un casse-noisette qui se transforme en Prince Charmant! L'histoire de *Casse-Noisette*,

ce classique par excellence du temps des Fêtes, revit grâce à la plume et aux pinces agiles de Lucie Papineau et Stéphane Jorisch. Abrégée pour convenir aux tout-petits, on y trouve tout de même la bataille qui oppose les soldats de plomb et les souris, la fête au Royaume des sucreries et l'oncle Drosselmeyer... qui est sans doute un peu magicien!

Collaboratrice du Devoir

CRÈME GLACÉE, LIMONADE SUCRÉE

Texte d'Alain M. Bergeron
Illustrations de Fil et Julie Hurtubise HMH
Montréal, 2007, 40 pages
(4 ans et plus)

LE MERVEILLEUX DE A À Z

Idée originale et conception: Dominique Demers
Éditions Imagine
Montréal, 2007, 62 pages
(6 ans et plus)

CASSE-NOISETTE

Texte de Lucie Papineau
Illustrations de Stéphane Jorisch
Dominique et compagnie
Montréal, 2007, 32 pages
(4 ans et plus)



Sous la direction de Réginald HAMEL

Panorama de la littérature québécoise contemporaine

832 pages • 52,20 \$
ISBN 978-2-7601-4606-8

ANÉ sur la notion de québécoïté.

GUÉRIN, éditeur ltée
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

MARGUERITE ANDERSEN

Doucement le bonheur

JEUDI 15 NOVEMBRE
18 h à 19 h
VENDREDI 16 NOVEMBRE
13 h à 14 h et 17 h à 18 h
SAMEDI 17 NOVEMBRE
12 h à 13 h et 18 h à 19 h
DIMANCHE 18 NOVEMBRE
11 h à 12 h et 16 h à 17 h



HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Béatitudes

DIMANCHE 18 NOVEMBRE
11 h à 12 h et 16 h à 17 h



PIERRE KARCH

Noëlle à Cuba

VENDREDI 16 NOVEMBRE
18 h à 19 h
SAMEDI 17 NOVEMBRE
12 h à 13 h et 18 h à 19 h
DIMANCHE 18 NOVEMBRE
11 h à 12 h et 17 h à 18 h



LAURETTE LÉVY

Debout en clair-obscur

VENDREDI 16 NOVEMBRE
17 h à 18 h
SAMEDI 17 NOVEMBRE
12 h à 13 h et 18 h à 19 h
DIMANCHE 18 NOVEMBRE
11 h à 12 h et 18 h à 19 h
LUNDI 19 NOVEMBRE
11 h à 12 h et 14 h à 15 h

Prise de parole
pdp.ref.ca

Stand 138

Cocktail d'honneur offert par
Prise de parole et L'Interligne
Le samedi 17 novembre, 14 h à 15 h
Renseignements: 705.675.6491
Venez saluer les auteurs!

LES HERBES ROUGES

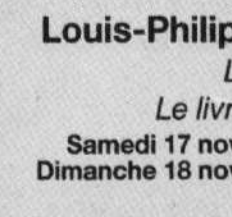
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

STAND 532

RENCONTRES AVEC LES AUTEURS



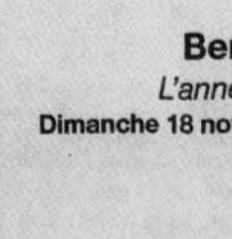
Alain Fisette
Tous mes lecteurs sont morts
Jeudi 15 nov. de 19h à 20h



Louis-Philippe Hébert
La séparation
Le livre des plages
Samedi 17 nov. de 14h à 15h
Dimanche 18 nov. de 14h à 15h



Dany Boudreault
Voilà
Samedi 17 nov. de 15h à 16h



Benoit Jutras
L'année de la mule
Dimanche 18 nov. de 13h à 14h



Louise Bouchard
Entre les mondes
Dimanche 18 nov. de 15h à 16h

MYRIAM BEAUDOIN

FÉLICITATIONS À MYRIAM BEAUDOIN, LAURÉATE DU PRIX LITTÉRAIRE FRANCE-QUÉBEC 2007: PRIX DES LECTEURS

Hadassa

«Retenez bien son nom, vous le reverrez: Myriam Beaudoin. [...] Un premier roman il y a trois ans, fort, surprenant. Un deuxième qui sort à l'instant, où explose le talent.»

— Danielle Laurin, *Le Devoir*

«Dosant avec précision le réel et la fiction, dans une langue poétique, des dialogues vivants, des scènes que l'on dirait croquées sur le vif, Myriam Beaudoin nous fait partager le quotidien de Mademoiselle Alice, qui apprend à connaître ses élèves hassidim, s'attachant à plusieurs d'entre elles, dont la jeune Hadassa.»

— Marie-Claude Fortin, *La Presse*

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

SALON DU LIVRE

LITTÉRATURE JEUNESSE

Vivre de jeunesse

Jean-Philippe Arrou-Vignod lit, anime, écrit, édite, bref, il vit de littérature jeunesse. Petit portrait d'un sympathique passionné.

CAROLE TREMBLAY

Folio Junior a trente ans. Pour l'occasion, la collection s'offre des habits neufs. Une centaine de titres des 450 du catalogue seront «relookés», comme on dit en français de France.

Peu d'auteurs français vivants peuvent se vanter de publier leurs nouveautés dans ce prestigieux catalogue, composé en majorité de rééditions et de traductions. Jean-Philippe Arrou-Vignod est pourtant membre de ce club sélect. Même que le troisième et dernier tome de sa joyeuse série des Jean-Quelque chose, *La Soupe de poissons rouges*, fait partie des trois premiers titres à paraître sous la nouvelle jaquette.

Ce roman hilarant, qui n'est pas sans rappeler les aventures du Petit Nicolas, fait suite à *L'Omelette au sucre* et *Le Camembert volant*, les deux premiers volets de cette série qui raconte les péripéties d'une demi-douzaine de frères dans la France des années 60. Une série complètement autobiographique, raconte l'auteur, rencontré dans les bureaux des éditions Gallimard, à Montréal. Jean-Philippe Arrou-Vignod est le deuxième d'une ribambelle de six frères, tous baptisés «Jean-Quelque chose», comme les personnages de ses livres.

«Tout part d'anecdotes réelles, raconte-t-il, de scènes qu'on a vraiment vécues, mais évidemment, ensuite je transforme un peu pour que ce soit plus drôle.» Et pour être drôle, ce n'est pas le temps de s'ennuyer. Chaque chapitre relate une anecdote cocasse, de la rentrée scolaire en costume commandé par catalogue aux bagarres à la carabine à patate contre les Castors, la bande rivale du terrain vague voisin. Avec six garçons dans le décor, l'action ne manque pas, et les lecteurs, tout comme les parents de cette fratrie, n'ont pas le temps de s'ennuyer.

Jean-Philippe Arrou-Vignod n'est pas venu d'emblée à littérature jeunesse. Il a, comme plusieurs, fait ses armes littéraires en écrivant des romans pour adultes. Il est passé à la jeunesse sur les conseils d'une amie qui trouvait que son écriture recelait une fibre pouvant toucher le jeune public. «Sur le coup, je ne savais pas trop ce que je pouvais raconter à des enfants d'aujourd'hui. Mais après, je me suis dit: "C'est idiot, écris les livres que tu aurais aimé lire lorsque tu avais dix ans". Et, à partir de là, je me suis jeté là-dedans avec un bonheur infini.» L'auteur écrit maintenant en alternance des livres jeunesse et adulte. Il avoue cependant que la littérature jeunesse est en train de gagner, le nombre de ses titres desti-

nés au jeune public ne cessant d'augmenter. Et pour cause.

«Lorsqu'on sort d'un livre jeunesse, on est énergisé, explique-t-il. Les livres pour adultes nous vidant, alors qu'un livre jeunesse permet de se recharger. C'est comme de la supercaféine.»

Ce superstimulant double d'efficacité quand il rencontre ses jeunes lecteurs.

«On a l'impression, quand on rencontre les enfants, que ce qu'on a écrit existe vraiment. Nos personnages sont vivants. Nos histoires sont réelles. C'est formidable.»

Albums illustrés

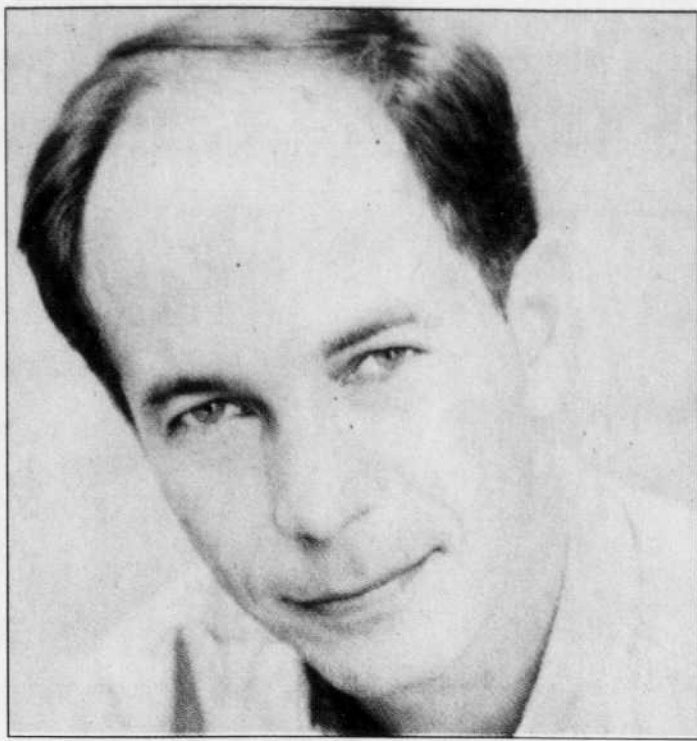
Cet agrégé de lettres qui vient à peine de quitter le monde de l'enseignement s'est plus récemment mis à l'écriture d'albums illustrés. Son tout premier, *Louise-Titi*, est inspiré de sa fille qui était, selon ses propres termes, «extrêmement tonique» quand elle était petite. Il signe maintenant une série mettant en scène les personnages de Rita et de son chien Machin, en collaboration avec l'illustrateur Olivier Tallec. «Ça faisait longtemps qu'Olivier et moi, on voulait faire quelque chose ensemble. Un jour, il m'a emmené ces deux petits personnages. Il m'a dit: "Je ne sais pas comment ils s'appellent, je ne sais pas ce qu'ils peuvent faire ensemble, est-ce que tu aurais envie qu'on essaie de faire des histoires avec eux?"»

L'écrivain a craqué et s'est mis aussitôt à leur inventer un monde.

«Olivier et moi, on travaille dans la complicité. On discute à l'avance des histoires qu'on veut raconter, des thèmes qu'on veut traiter. Moi, je lui écris des morceaux d'histoire. Il m'envoie des dessins. On essaie de créer une relation extrêmement étroite entre le texte et l'image, pour qu'il y ait un jeu entre les deux. L'écriture d'album est très différente de celle des romans. Et très compliquée, finalement. Il faut que ce soit très simple, mais que la langue ne soit pas juste informative. Il faut qu'il y ait du rythme, que ça chante. C'est très, très délicat à manier. On a l'impression de faire de la dentelle.»

Les deux petits personnages, qui connaissent un franc succès autant en France que dans le vaste monde (ils sont traduits en huit langues), viennent tout juste de faire paraître leur huitième aventure, *L'Invité de Rita et Machin*.

En plus de sa quarantaine d'ouvrages publiés, de quelques scénarios de télé et même, à l'occasion, de pièces de théâtre, Jean-Philippe Arrou-Vignod trouve le temps de diriger la collection Hors-piste, chez Gallimard. Cette collection, mise sur pied en 2002, vise le pu-



Jean-Philippe Arrou-Vignod

SOURCE GALLIMARD

blé des 9-13 ans, un peu semblable à celui de Folio Junior. Qu'est-ce qui distingue les deux, alors? «Hors-piste est un espace de création, ouvert à la nouveauté, qui privilégie la publication d'inédits francophones», explique l'enthousiaste directeur de la collection.

Enchantement et passion

Car si le travail d'écriture l'enchantait, celui d'éditeur le passionne. «J'adore toute la partie de réflexion autour du manuscrit. Les discussions avec les auteurs sont toujours passionnantes. Je considère que mon rôle, c'est d'aller vers ce que l'auteur veut faire, non pas de le tirer vers ma propre création. Comme j'ai mes propres livres, je ne me sens pas frustré de ça. Ça crée une vraie confiance.»

La collection Hors-piste publie une dizaine de titres par année. Sur ce lot, il peut se glisser une traduction. Rarement plus. «On a créé cette collection en s'appuyant sur des piliers de la littérature jeunesse française. Mais l'objectif, c'est de l'ouvrir de plus en plus à de nouveaux auteurs.»

Lors de son passage à Montréal, Jean-Philippe Arrou-Vignod en a profité pour se renseigner sur les auteurs d'ici. Il est très bien disposé à recevoir des manuscrits québécois. C'est d'ailleurs dans sa collection que sont parus les deux romans historico-policiers de la québécoise Sylvie Brien, *Mortels Noëls* et *L'Affaire du collège indien*.

Pour l'instant, l'auteur n'a pas prévu de suite pour sa série des Jean. «Les livres se succèdent année après année. Dans le dernier, ils arrivent

au seuil de l'adolescence, et comme c'est vraiment des histoires d'enfants, de jeux d'enfants, ça ne peut pas vraiment continuer.» Mais la porte n'est pas complètement fermée puisqu'il se permet d'ajouter: «A moins que j'aie des envies de revenir à l'intérieur de ces années pour un épisode spécial, Noël ou quelque chose comme ça.»

Quels sont ses projets, alors? L'homme-orchestre de la littérature parle vaguement d'un roman jeunesse qu'il a commencé, puis ses yeux s'allument avant de passer aux aveux: «J'ai fait paraître un premier roman policier pour adultes, l'année dernière (Ferreira revient, chez Fayard). J'ai passé trois ans et demi avec mon personnage et je suis un peu en chagrin d'amour depuis que c'est fini. Alors, j'ai envie de le retrouver dans une autre histoire. Ce n'était pas parti pour être un personnage récurrent, mais j'ai envie de le reprendre.»

Bref, Jean-Philippe Arrou-Vignod n'a pas signé son dernier mot. Il réserve encore des surprises, que ce soit aux petits, aux très petits ou aux plus grands.

Collaboratrice du Devoir

LA SOUPE DE POISSONS ROUGES
Jean-Philippe Arrou-Vignod
Folio junior, 135 pages

L'INVITÉ DE RITA ET MACHIN
Jean-Philippe Arrou-Vignod
Illustrations d'Olivier Tallec
Gallimard jeunesse, 28 pages

Flammarion

Rencontres dédicaces



JOSÉE DI STASIO
PASTA ET CETERA
à la di Stasio
Flammarion Québec

vendredi 16 h à 18 h
samedi 15 h à 17 h
dimanche 15 h à 17 h

SYLVIE DUMONTIER
- SHILVI -

Piano rococo
Tambourin
perlimpinpin
Flammarion Québec

jeudi 12 h 30 à 14 h
samedi 10 h à 12 h
dimanche 10 h à 14 h



MARIE-NOËLLE DOUBLET
Mieux vivre
avec le Yi King
Eyrolles

jeudi 18 h à 20 h
vendredi 17 h à 19 h
samedi 12 h à 14 h
dimanche 12 h à 14 h



BERTRAND GUILLOT
Hors jeu
Le Dilettante

vendredi 19 h à 21 h
samedi 14 h à 16 h
dimanche 14 h à 16 h



ANNE MARIE LECOMTE
Sainte famille
Flammarion Québec

vendredi 19 h à 21 h
samedi 10 h à 12 h
dimanche 12 h à 14 h

MONIC RICHARD
La face cachée
du portrait
Astuces et secrets
Flammarion Québec

vendredi 19 h 30 à 21 h
samedi 12 h à 14 h



JEAN-MICHEL RIOU
La prophétie
de Golgotha
Flammarion

vendredi 19 h à 21 h
samedi 14 h à 16 h
dimanche 14 h à 16 h

ÉDITIONS SAINT-MARTIN
Filiales du réseau Coopsco

Des lectures incontournables

www.editions-saintmartin.com

Dépression et anxiété:
comprendre et surmonter par l'approche cognitive
UN GUIDE PRATIQUE
264 pages • 34,95 \$

Le trouble de stress post-traumatique
312 pages • 34,95 \$

LES LAVIGUEUR
Le livre qui a inspiré la télé-série
232 pages • 19,95 \$

À PARAÎTRE • HIVER 2008

LE GRAND LIVRE DE ACCOUMPLISSEMENT À LA NAISSANCE
Illustré
216 pages
24,95 \$

Être maman
Illustré
216 pages
29,95 \$

Brabant
LA NAISSANCE HEUREUSE
Illustré
442 pages
34,95 \$

Éditions Saint-Martin et Décarie éditeur
7333, place Des Roseraies, bureau 501, Anjou (Québec) H1M 2X6
Tél. 514-529-0920 • Tél. 514-529-8384 • st.martin@qc.aira.com Canada

Stand 502

VENEZ RENCONTRER VOS AUTEURS

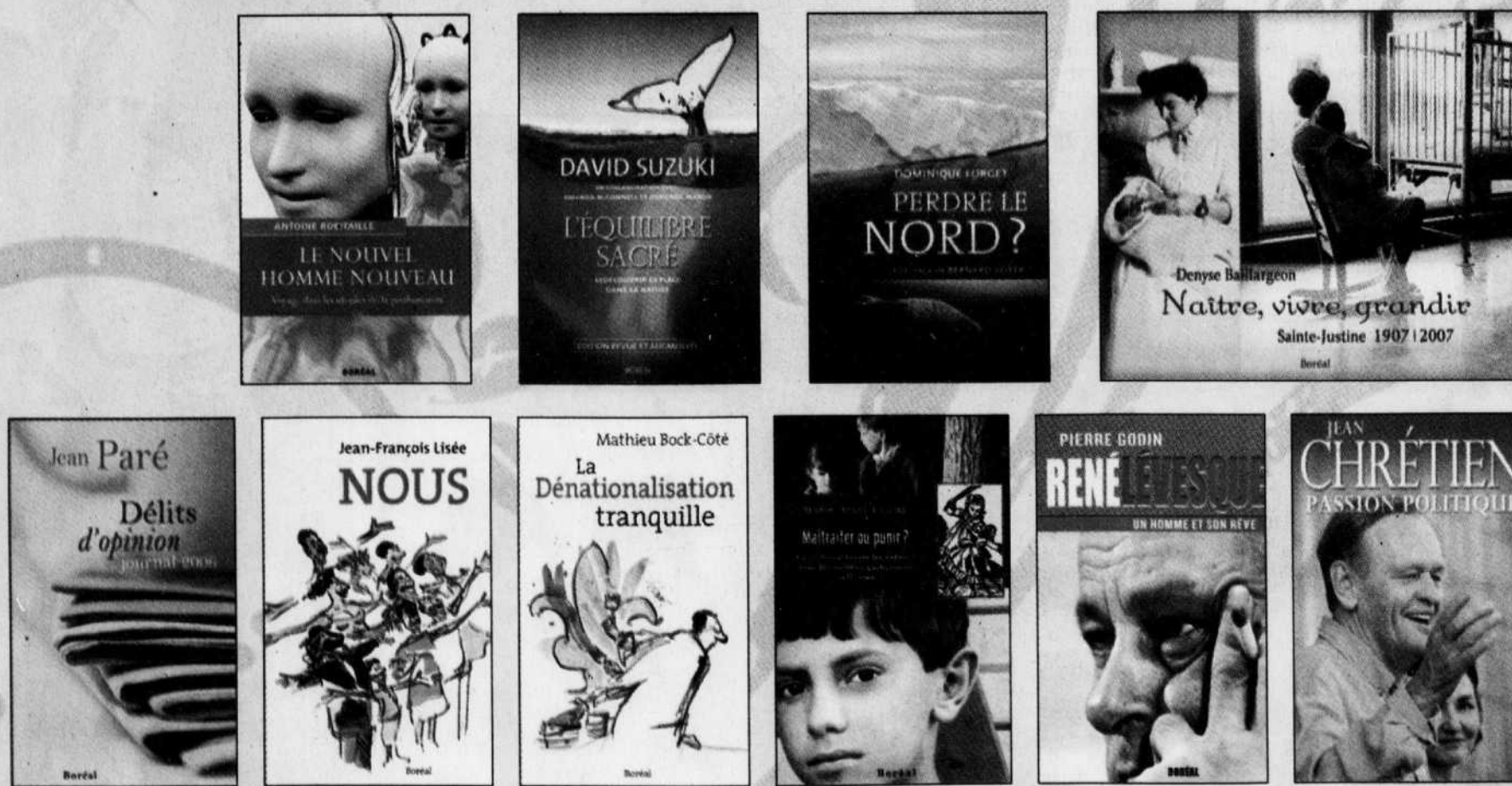
Stand Boréal n° 431

Consultez le www.editionsboreal.qc.ca pour l'horaire complet des signatures

Littérature



Essais



Jeunesse

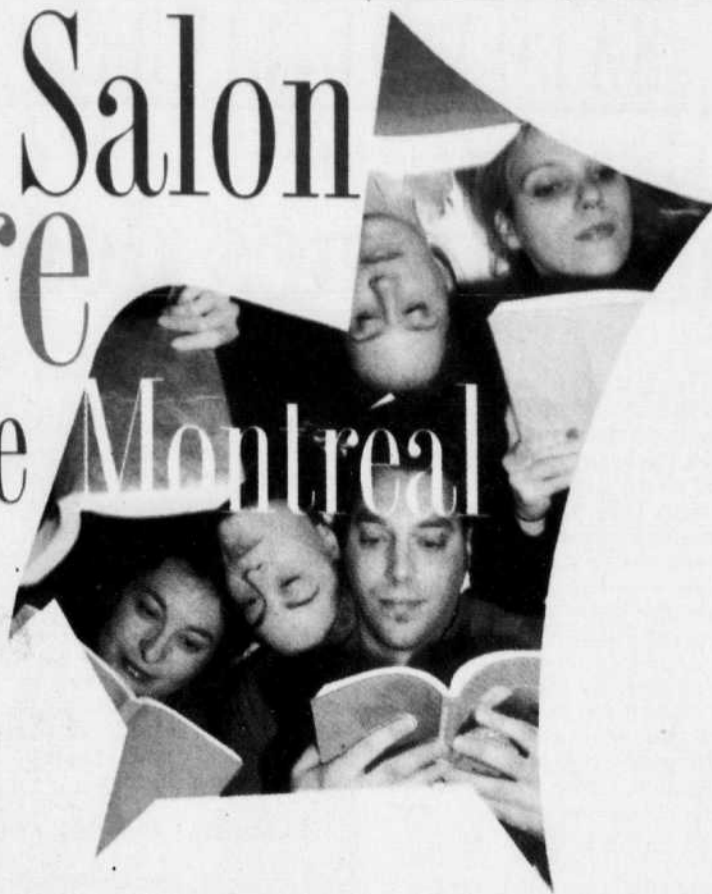


Boréal



www.editionsboreal.qc.ca

Salon du livre de Montréal



EN
2007

F 19



Georges Aubin

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Louis-Joseph Papineau ou le penseur solitaire redécouvert

Depuis des années, l'historien Georges Aubin parcourt le monde à la recherche des documents relatifs à l'histoire des révolutions de 1837-1838. Il a fait paraître jusqu'ici un impressionnant nombre de livres sur ces révolutions manquées. Les plus récents concernent l'exil de Louis-Joseph Papineau à Paris et les déclarations «volontaires» des Patriotes arrêtés. À l'heure où le musée Pointe-à-Callière présente une exposition sur les Patriotes et les loyaux, voici une entrevue avec ce chercheur acharné, Georges Aubin.

MICHEL LAPIERRE

«**M**a lecture des lettres de Louis-Joseph Papineau dans les archives a été une révélation. J'ai découvert un humaniste à l'esprit encyclopédique. Je n'hésite plus à soutenir qu'il est la principale figure du XIX^e siècle québécois», déclare Georges Aubin, qui a, pendant au-delà de vingt-cinq ans, fait des recherches sur les Patriotes. Même lui a longtemps hésité à reconnaître la grandeur du chef intellectuel du mouvement. Né en 1942 dans la région de Joliette, Aubin, qui a œuvré durant une large part de sa vie dans l'enseignement secondaire, ne s'était pas encore, vers 1997, affranchi d'un préjugé tenace: Papineau a fui pour ne pas s'exposer au danger à la bataille de Saint-Denis. Le tribun s'est pourtant éloi-

gné pour obéir à Wolfred Nelson, le chef militaire du soulèvement de 1837, l'homme qui se ralliera plus tard au pouvoir britannique.

À la différence d'une jacquerie, l'insurrection s'appuyait sur les idées de l'avant-garde démocratique occidentale. Comme il ne fallait pas confondre les bras et la tête, le maître à penser des insurgés devait, en se protégeant par l'exil, se distinguer d'un guerrier.

En plus de réduire l'action des Patriotes au simple courage physique propre à impressionner un peuple peu instruit, l'argument invoqué, au XIX^e siècle et même au XX^e, par les détracteurs du mouvement d'émancipation visait à faire de Papineau un piètre chef militaire et un pleutre. Il s'agissait d'éluider la question de son rôle véritable: celui d'un penseur politique.

«Il y a seulement une dizaine d'années,

j'ai pu me débarrasser de la fausse image que, comme tant d'autres, je m'étais faite de Papineau. Il est devenu un compagnon spirituel que j'admire et que j'ai suivi, pour ainsi dire pas à pas, dans son exil aux États-Unis et à Paris. Dans cette ville, j'éprouverais un très vif plaisir à organiser une visite guidée des endroits qu'il a fréquentés», m'avoue Aubin.

Dictionnaire

Ce souhait, il l'a presque réalisé sans que nous eussions à franchir l'Atlantique avec lui. Après avoir publié, depuis 1992, souvent en collaboration avec sa femme Renée Blanchet, une trentaine de livres regroupant d'inédits liés à l'époque des Patriotes, l'inlassable érudit vient d'enrichir ses travaux d'un ouvrage monumental: *Papineau en exil à Paris*.

Le premier volume de la somme renferme un dictionnaire des personnes et des lieux. Le troisième se rapporte aux amitiés féminines. Ils permettent de retracer la vie intellectuelle et sociale du réfugié politique.

Dans le dictionnaire, on trouve des articles sur Louis Blanc, penseur républicain et socialiste qui, dans sa *Revue du progrès*, a fait paraître *l'Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*, de Papineau, sur Lamennais, maître de l'école libérale et grand ami de l'exilé, sur Lamartine, qui politiquement appartenait à la

même famille d'esprits... On suit le tribun canadien jusqu'en Italie.

La notice consacrée à Vigny ressort. Après avoir assisté à Londres aux débats de la Chambre des lords, l'écrivain raconte en 1839: «Il avait été froidement question, devant moi, de la nécessité absolue d'étouffer une nation française de quatre cent cinquante mille âmes.»

Aubin signale: «Il ne faut pas oublier mon article sur Pierre Margry, conservateur des Archives de la Marine. Grâce à son aide, Papineau a transcrit à Paris une foule de documents sur l'histoire de la Nouvelle-France, sujet presque ignoré à l'époque. Ses travaux serviront à François-Xavier Garneau. En plus d'être le père d'un mouvement libérateur, Papineau est, chez nous, un pionnier de la recherche historique.»

«L'indépendance de votre pays»

Il s'agit là d'une démarche logique pour quiconque associe le parcours du réfugié à l'avancement des connaissances et à la liberté de l'esprit, au lieu de lui opposer la rhétorique échevelée de la révolte. À cet égard, le second tome de l'ouvrage d'Aubin, qui rassemble les 165 lettres adressées à Papineau pendant l'exil en Europe (1839-1845), est révélateur.

Étienne Chartier, prêtre patriote au zèle intempêtif, reproche au tribun qui se terre à Paris de sous-estimer l'importance du

soulèvement de 1838. «Qu'aurez-vous donc fait pour l'indépendance de votre pays?», lui lance-t-il. Jamais envoyée, la lettre sera pourtant connue du milieu politique canadien et fera du bruit.

De son côté, André-Augustin Papineau, en exprimant l'opinion de plusieurs, écrit en 1841 à son frère exilé: «Comme un nouveau Guillaume Tell, ta présence et ton nom seul seraient suffisants pour commencer, effectuer et compléter une révolution générale...» Mais Louis-Joseph Papineau sait que le moment est loin d'être propice.

Aux impulsions, il préfère la réflexion politique et historique. Cela ne lui nuira pas. De 1867 à 1871, l'année de sa mort, devant les transfuges, les girouettes et les agités, il sera le seul à condamner systématiquement la Confédération au nom d'une pensée profonde et inébranlable. Oui, le seul!

Collaborateur du Devoir

* Sur le même sujet, par le même auteur, voir *Les Rites initiatiques des Patriotes*, en page F 20

PAPINEAU EN EXIL À PARIS

Georges Aubin
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2007, 3 tomes

SALON DU LIVRE

HISTOIRE

Les rites initiatiques des Patriotes

MICHEL LAPIERRE

Prêter un serment secret à genoux, les yeux bandés. Pour être reconnu par un frère, se gratter la narine gauche et dire: «Voilà un beau temps pour le quantième du mois!» Ne rien révéler de la loge, sous peine d'avoir la gorge tranchée. Écouter le discours que le chef, armé de deux pistolets, prononce à cheval. Attendre des États-Unis du renfort et des armes. Puis, au bord du Saint-Laurent, une république indépendante naîtra!

C'étaient le cérémonial et le programme politique des Frères Chasseurs, une société secrète fondée principalement par les médecins Robert Nelson et Cyrille-Hector-Octave Côté, l'étudiant en droit Édouard-Elisée Malhiot, le notaire Chevalier de Lorimier.

Fer de lance du second soulèvement des Patriotes, celui de 1838, l'organisation hiérarchisée des conspirateurs devient la matière du tome II d'*Insurrection*,

de Georges Aubin et Nicole Martin-Verenka. Le volume reproduit 610 déclarations faites par les suspects pour se soumettre aux exigences des autorités britanniques.

Les deux érudits ont pris soin d'annoter les documents en les situant dans le contexte de l'époque. Malgré son austérité, leur livre nous fait rêver.

Les suspects, analphabètes pour la plupart, s'en tiennent souvent à la dénégation à cause de la menace judiciaire qui pèse sur eux. Mais certains se montrent loquaces. Ils nous dévoilent le caractère initiatique, aventureux, romantique et quasi sacré de la cause révolutionnaire qu'ils défendent plus ou moins consciemment.

Un courant international

Les propos sur le rituel et les buts des conjurés font penser à des pages de Stendhal, écrivain ignoré au Bas-Canada mais qui a évoqué, dès 1829, dans la nouvel-

le intitulée *Vanina Vanini*, les conspirations des Carbonari, société secrète semblable à celle des Frères Chasseurs. Né en Italie pour y lutter notamment contre la domination impériale autrichienne, le carbonarisme a essaimé en France, sous le nom de charbonnerie, pour y combattre la royauté pendant la Restauration (1814-1830).

D'un point de vue symbolique au moins, nos Patriotes s'inscrivent dans un courant international axé sur la pensée libérale, la démocratie et le principe des nationalités. En s'opposant à la couronne britannique, à l'exemple des Américains libérés des Anglais dès 1776, les Frères Chasseurs participent ingénument à la liturgie laïque d'une Europe qui tente encore, après 1830, de s'affranchir des monarchies.

Stendhal (1783-1842), le plus novateur des romanciers français du XIX^e siècle, dont on découvre la modernité subtile seulement après 1880, s'aperçoit que la révolution démocratique,

sous-jacente à *La Chartreuse de Parme* et au reste de son œuvre, dépasse le cadre étroit de la politique. Cette révolution annonce la fin de la sujétion de l'individu à l'ordre social traditionnel, bouleversement si profond qu'il suppose une initiation intérieure à un nouvel art de vivre.

Malgré l'échec de leur conjuration, le caractère épique et mystérieux du rituel initiatique des Frères Chasseurs suggère chez leurs chefs, un peu comme chez les héros stendhaliens, la présence du sentiment confus et désespéré de devancer l'histoire.

Collaborateur du Devoir

* Voir l'entrevue avec l'historien Georges Aubin, à la page F 19

INSURRECTION

Georges Aubin et Nicole Martin-Verenka
Tome II
Lux
Montréal, 2007, 552 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Profil en relief de Louis-Joseph Papineau sur une façade de la rue Saint-Denis, à Montréal

ESSAIS

Laurent Laplante et le pluralisme

LOUIS CORNELLIER

Le plus récent essai du journaliste et écrivain Laurent Laplante donne l'impression de contenir deux livres en un. Le premier, qui correspond au titre de l'ouvrage, *Dieu et ses fils uniques*, se veut une critique de l'exclusivisme religieux. Le second, relié au sous-titre de l'ouvrage, *Essai sur le pluralisme et l'éducation*, constitue un plaidoyer en faveur de l'éducation conçue comme la condition de réussite d'une société pluraliste. Le passage d'une section à l'autre, toutefois, semble forcé et, dans le contexte québécois, le propos de la première section apparaît décalé.

Laplante constate un «gonflement de la dimension religieuse dans le discours politique moderne»

et s'en désole. Il remarque que les adhérents à diverses confessions religieuses se croient les détenteurs d'un «mandat exclusif» sur la base d'une révélation, ce qui les mène à vouloir imposer leur «orthodoxie à l'ensemble des citoyens». Ce refus du pluralisme, selon lui, est antidémocratique et porteur d'un potentiel meurtrier.

Cela, bien sûr, n'est pas faux, mais encore faut-il savoir à quelles situations concrètes s'applique ce discours. En Occident en général, et au Québec en particulier, ce type de fanatisme reste le lot d'une minorité, et le présenter comme l'enjeu du moment relève de l'exagération. Qui, dans nos contrées, sauf exception, se réclame d'une sainte révélation pour imposer ses vues? Le refus de la différence,

quand il s'exprime encore en Occident, a d'autres sources (une xénophobie diffuse, la plupart du temps, rarement nourrie aux marmelles de la religion).

Aussi, en réservant ses principales critiques au christianisme, Laplante, à mon avis, rate la cible. Sa remise en question, inspirée par les thèses de Tom Harpur, du Jésus historique, sa proposition de réduire le contenu évangélique à des mythes et son plaidoyer en faveur du panthéisme (la tradition amérindienne, dont il se réclame à ce sujet, a-t-elle toujours brillé par sa tolérance et son pacifisme?) flirtent plus avec les idées reçues populaires au sujet du christianisme qu'ils ne constituent une critique solide et convaincante.

Une saine éducation

Quant au deuxième volet de cet ouvrage, c'est-à-dire celui qui concerne les bases d'une saine sensibilisation au pluralisme, on en retiendra qu'il est plus senti, mais qu'il pêche par excès de généralités. «Quels fondements, demande Laplante, donner à l'éducation pour qu'elle dote les jeunes d'un esprit critique, d'une autonomie lucide, d'un réel respect de l'Autre?» Les adultes, écrit-il, doivent puiser aux émerveillements de leur propre enfance et s'en inspirer pour susciter des expériences qui dépasseront l'approche fonctionnelle de l'éducation et permettront de véritables «épanouissements personnels».

Laplante, dans la foulée, dit de fort belles choses au sujet des contes et des berceuses: «La voix qui chantait ou racontait le conte s'élevait

d'un coup au-dessus du quotidien. Elle parlait d'amour et le petit humain acquiesçait à jamais la plus essentielle certitude: puisque les mythes de l'humanité lui sont offerts avant que le sommeil l'emporte, il fait partie de l'humanité.» Il formule aussi un bel éloge de «l'esprit du don», inspiré par les thèses de Jacques T. Godbout, comme nécessaire pour une éducation soucieuse des relations humaines.

Son propos, toutefois, va parfois un peu dans tous les sens. Il affirme, par exemple, que la littérature jeunesse met souvent «en garde contre les verdicts précipités», pour ensuite écrire qu'elle verse trop souvent «dans la sociothérapie préventive» en débuisant les abuseurs partout. Il appuie «le problem-solving approach» privilégié par l'Unesco, mais refuse de se

prononcer sur l'actuel renouveau pédagogique qui s'en inspire. Il affirme aussi, au passage, contre l'évidence, que l'essai littéraire doit viser la «neutralité».

S'il atteint parfois une certaine hauteur de vue, cet essai manque toutefois d'unité et de précision, comme si Laplante avait voulu courir trop de lieèvres à la fois.

Collaborateur du Devoir

DIEU ET SES FILS UNIQUES
ESSAI SUR LE PLURALISME ET L'ÉDUCATION
Laurent Laplante
Multimondes
Québec, 2007, 148 pages

— Comment t'appelles-tu?

— Noëlle.

«S'il me demande si je suis en vacances de Noël, c'est bien simple, je le mords!»

Icare avait des distractions et ne montra pas qu'il avait entendu. C'est que le groupe s'éloignait dans la direction de la cathédrale et qu'il fallait suivre, si on ne voulait pas le perdre tout à fait de vue. Mais, avant de rejoindre les autres, il pensa à «vacances de Noël» et eut du mal à comprimer un soudain accès d'hilarité.

— Dis-le! Dis-le, que je te morde!

— Tu veux me mordre?

Icare avait retrouvé son sérieux. Noëlle, qui n'en avait jamais tant dit, rougit, étonnée de son manque de réserve, elle si timide à Montréal, où elle se permettrait à peine de regarder les gars qui lui plaisaient.

— Griffes-tu aussi?



Noëlle à Cuba — Pierre Karch

Roman | 504 pages | 20 \$ | ISBN 978-2-89423-214-9
En vente chez votre libraire



Prise de parole

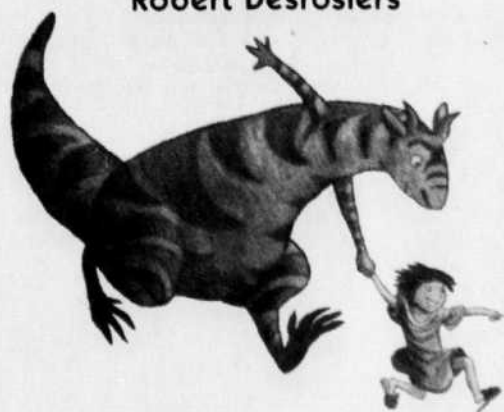
une collection qui rassemble des œuvres marquantes de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest

Des rencontres frappantes!

François Barcelo
Jean-Marie Benoit
Josée Bisaillon
Annik Bouchard
Geneviève Côté
Marie-Danielle Croteau
Jean-Pierre Davidts
Angèle Delaunois
Robert Desrosiers

Virginie Egger
Fil et Julie
Cécile Gagnon
Manon Gauthier
Charlotte Gingras
Sophie Gironnay
François Gravel
Catherine Karnas
Marie Lafrance
Danielle Marcotte
Caroline Merola
Marc Mongeau
Bruce Roberts
Badiâa Sekfali
Danielle Simard

Les 400 coups
Stand 531

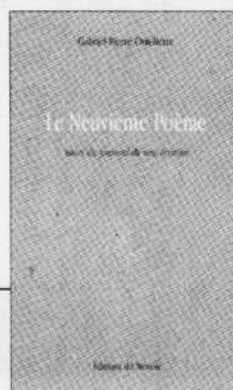


Les Éditions du Noroît Nouveautés 2007



Marie Bélisle
Tout comme

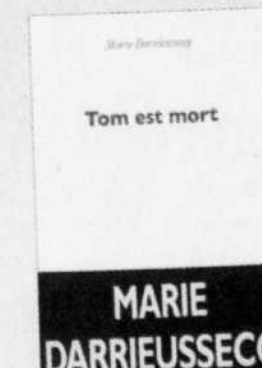
Gabriel-Pierre Ouellette
Le Neuvième Poème



Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand 255

Marie Darrieussecq

SERA AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



MARIE DARRIEUSSECQ

Auteur de *Tom est mort*
éditions P.O.L

Photo: D. Marat

Le vendredi 16 novembre 18 h à 19 h
Le samedi 17 novembre 16 h à 17 h
Le dimanche 19 novembre 12 h 30 à 13 h 30

GALLIMARD

SALON DU LIVRE

RÉFÉRENCE

L'encyclopédie *Musiques*: une conclusion en eau de boudin

CHRISTOPHE HUSS

Avec le cinquième volume, *L'Unité de la musique*, paru il y a quelques jours, *Musiques, une encyclopédie pour le XXI^e siècle*, placé sous la direction de l'éminent musicologue Jean-Jacques Nattiez, s'achève en laissant une impression mi-figue, mi-raisin.

«*Es ist vollbracht*» («Tout est accompli»), chante l'alto dans *La Passion selon saint Jean*, de Bach. Il est sûr que Jean-Jacques Nattiez a accompli ici une œuvre colossale, assisté pendant cinq ans de Jonathan Goldman, occupé à temps plein par l'adaptation française de cet ouvrage.

Le projet éditorial émane en effet de la maison turinoise Einaudi. La parution des volumes français s'est faite avec un décalage de deux ans. Cela a valu à Jean-Jacques Nattiez une période de trois ans pendant laquelle il a bouclé à la fois les derniers volumes de l'édition italienne et les premiers tomes de la traduction française publiée par Actes Sud. Aujourd'hui, l'éditeur français offre à l'acheteur de deux volumes un fac-similé de l'édition originale du *Dictionnaire de musique*, de Jean-Jacques Rousseau, augmenté des planches musicales de *L'Encyclopédie*, de Diderot. Un conseil: choisissez en priorité les deux livres parmi les volumes 1, 3 et 4.

Lacunes monumentales

Dans la préface de ce cinquième volume (et dans ses préfaces en général), Jean-Jacques Nattiez met un grand soin à définir la musique. Il est moins disert sur les implications du terme «encyclopédie». Le verdict critique sur «l'enseignement complet» revendiqué dans l'utilisation même de ce mot ne peut se formuler qu'à la parution du dernier volume. Nous y sommes, et quelques doutes surgissent.

Dans un accès de lucidité et de modestie louable, Jean-Jacques Nattiez écrit d'emblée: «*Ce dernier volume déplaira peut-être à peu près à tout le monde.*» Bien vu! Car, à l'heure des bilans, je suis un peu gêné devant les vingt-cinq pages sur le didjeridu ou les doctes considérations d'un professeur japonais sur «la notation gongchipu pour le genre beiguan», alors que les noms de compositeurs classiques baltes ou nordiques très éminents de notre temps ne sont même pas cités une seule fois en six mille pages!

Un analyste aussi fin que Jean-Jacques Nattiez aurait dû se douter que, justement, on observerait *in fine* avec attention si sa proximité intellectuelle avec Pierre Boulez n'occasionnerait pas quelques courts-circuits au détriment de créateurs qui ne sont pas

dans les petits papiers du gourou de Montbrison et de ses fidèles! Au final, pour une *Encyclopédie pour le XXI^e siècle*, ce ne sont pas des courts-circuits, mais des gouffres, qui couvrent également la période des années 1910-1940 et le thème «musique et cinéma», trop superficiellement traité.

Figures et raisins

Le problème est que les grands atouts de *Musiques*, c'est-à-dire la transversalité synthétique des textes (à travers des thèmes comme «Le son de l'orchestre de Monteverdi à Ravel» ou «Foi et théâtralité dans la musique sacrée du XIX^e siècle») et l'ouverture vers toutes les formes de musique et de culture, se retournent contre le projet lorsqu'on quitte, comme trop souvent ici, le domaine du «*sujet d'intérêt général pour le mélomane cultivé et ouvert*», pour gagner les sphères du gargarisme intello pour clubs d'universitaires. Rares sont, dans le volume 5, les moments aussi éclairants que le texte de Philip Tagg, *Significations musicales dans les musiques classiques et populaires*.

Tout pour déplaire? Oui, et le comité éditorial, qui a manqué de temps et de jugeote pour réfléchir avant l'ultime volume à ce qui avait été éludé dans les quatre autres (le thème «Unité de la musique» aurait permis de réparer astucieusement quelques nids-de-poule intellectuels et esthétiques), a créé une étrange «annexe», très délayée, s'enfermant entre élucubrations pour *happy feus* et trivialités. Une analyse sur le marchandisage de la pop à travers «*Le Cas Céline Dion*» ne consolera aucun «*mélomane cultivé et ouvert*» des informations qui lui manquent.

Sur l'ensemble des cinq volumes, *Musiques* est brillant, souvent lumineux, parfois pédant. C'est surtout un plaidoyer pour, justement, l'ouverture vers une conception de l'unité de la musique à travers les genres et les peuples. Ce plaidoyer est mené avec un certain excès de zèle, largement cristallisé dans l'ultime volume. Une encyclopédie? Pas sûr...

Collaborateur du Devoir

MUSIQUES

UNE ENCYCLOPÉDIE POUR LE XXI^e SIÈCLE

VOLUME 5. L'UNITÉ DE LA MUSIQUE

Sous la direction de Jean-Jacques Nattiez
Actes Sud/Cité de la Musique
Arles, 2007, 1264 pages

René Lévesque et son monument

Vingt ans après la mort de l'ancien premier ministre, son principal biographe, Pierre Godin, publie une synthèse de près de deux décennies de recherches patientes et méticuleuses

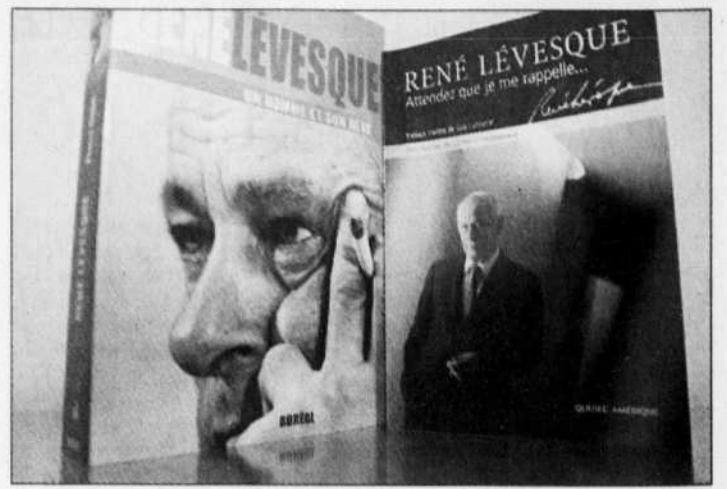
JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Que reste-t-il de René Lévesque? On pourrait dire, en schématisant beaucoup, que son héritage est double. D'une part, il y a ses nombreuses réformes sociales, politiques et économiques, comme on n'a pas manqué de le rappeler partout, depuis quelques jours surtout, à l'occasion de la commémoration de son décès. D'autre part, il y a aussi un héritage structurel: le Parti québécois, un parti politique qu'il a fondé en 1968 à la suite de sa défection du Parti libéral. Depuis près de 40 ans, ce parti demeure au cœur de la vie politique québécoise.

Mais reste aussi l'extraordinaire monument de papier que lui a élevé Pierre Godin: des milliers de pages pour retracer la vie d'un homme complexe et, à maints égards, fascinant. Aucun personnage de l'histoire du Québec contemporain n'a reçu l'hommage d'un tel travail historique. Quatre tomes, plus de 2400 pages! Godin a poussé très loin, dans un style personnel très journalistique, le regard porté sur la vie de ce personnage fondamental pour qui souhaite comprendre l'histoire du Québec au XX^e siècle.

Mais, sous le déluge d'éléments secondaires savamment dépistés par Godin, on perdait parfois un peu la trace de l'essentiel. Le biographe induisait en effet l'idée que, dès lors qu'il s'agit de Lévesque, l'essentiel est partout. Or ce n'est bien entendu pas le cas.

Cédant à la demande d'offrir une synthèse de ses recherches, l'historien-journaliste s'est finalement décidé à offrir un condensé de son travail irremplaçable avec *René Lévesque, un homme et son rêve*. Tout est là, mais évidemment bien des détails ont été coupés au fil de l'exercice. Nous voici donc devant ce qui sera sans doute tenu avec raison comme le livre de référence essentiel et définitif sur René Lévesque.



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

Au même moment où paraît chez Borel cette synthèse signée Pierre Godin, Québec Amérique vient de relancer *Attendez que je me rappelle...*, les mémoires de l'ancien premier ministre.

Pierre Godin n'a pas l'intention, pour le moment, d'écrire encore au sujet de Lévesque. Il passe à autre chose! Extrêmement productif, Godin a déjà rédigé en deux tomes, comme on le sait, une biographie de Daniel Johnson père, reprise sous une autre forme plus tard, sans compter des ouvrages plus militants. S'attaquera-t-il sous peu, comme historien, à une autre figure politique québécoise? Le biographe confie plutôt qu'il souhaite travailler à la rédaction d'un ouvrage de fiction... À surveiller.

Les mémoires de Lévesque

Au même moment où paraît chez Borel cette importante synthèse signée Pierre Godin, un autre éditeur, Québec Amérique, vient de relancer *Attendez que je me rappelle...*, soit les mémoires de l'ancien premier ministre.

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une véritable réédition du livre, mais plutôt d'une simple reproduction mécanique d'une édition antérieure. Disons tout de suite que la qualité de l'impression en souffre beaucoup. On aurait pu raisonnablement espérer, à l'occasion du vingtième anniversaire du décès de l'ancien premier ministre, une nouvelle présentation critique de ce livre qui connut, à sa parution, un formidable succès.

On a plutôt jugé bon de coiffer *Attendez que je me rappelle...* d'une

nouvelle préface très courte, signée par Guy Laliberté, président du Cirque du Soleil. On l'a d'ailleurs malencontreusement insérée entre les remerciements originaux de Lévesque et une présentation de Corinne Côté-Lévesque, comme s'il s'agissait là, en quelque sorte, d'un complément naturel. Ce n'est pourtant pas du tout le cas. Que vient faire Laliberté dans la vie de Lévesque? Le fondateur du célèbre cirque n'offre qu'un témoignage d'intérêt très secondaire au sujet du fondateur du Parti québécois. Lévesque, explique très rondement Laliberté, était intervenu pour permettre au Cirque du Soleil de toucher les subventions nécessaires pour assurer sa deuxième année d'existence, au milieu des années 1980. Mais encore? Une analyse de l'homme, de sa place dans l'histoire, de son héritage? Rien, hélas.

Le Devoir

RENÉ LÉVESQUE,
UN HOMME ET SON RÊVE

Pierre Godin
Borel
Montréal, 2007, 714 pages

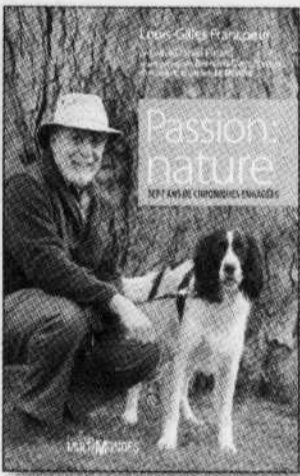
ATTENDEZ QUE
JE ME RAPPELLE...

René Lévesque
Québec Amérique
(1986) 2007, Montréal, 590 pages

Des livres pour l'avenir!

au Salon du livre de Montréal,
sous le chapiteau PROLOGUE, stand 278

Passion : nature



Louis-Gilles Francoeur

Vivre les changements climatiques



Claude Villeneuve



François Richard

Science, on blogue!

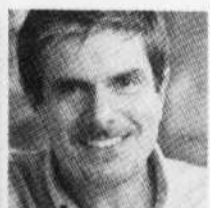
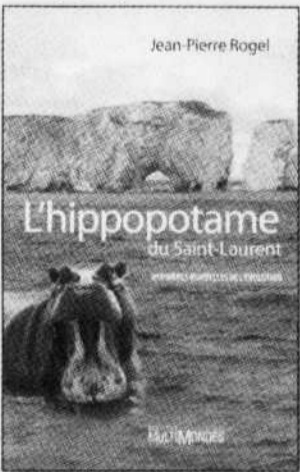


Pascal Lapointe



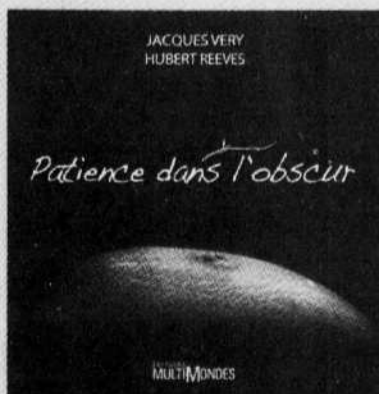
Josée Nadia Drouin

L'hippopotame du Saint-Laurent



Jean-Pierre Rogel

Patience dans l'obscur



Hubert Reeves



Jacques Very

L'évaluation technologique



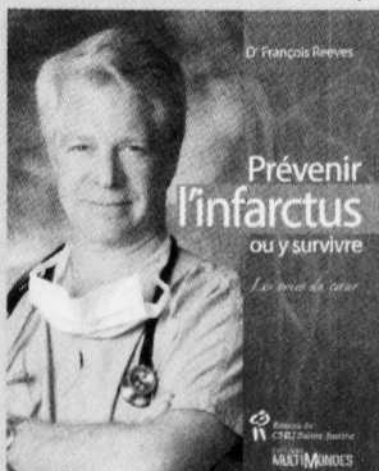
René Crescent

Dieu et ses fils uniques



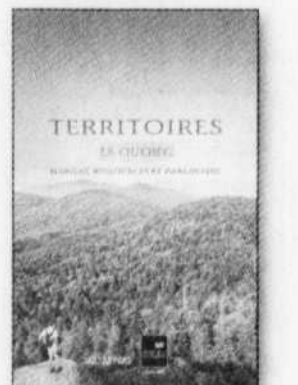
Laurent Laplante

Prévenir l'infarctus ou y survivre

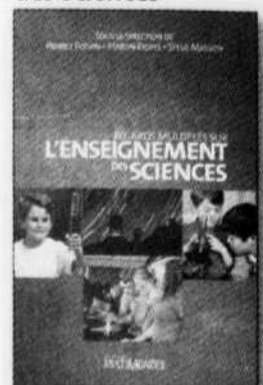


Dr François Reeves

Territoires



Regards multiples sur l'enseignement des sciences



ÉDITIONS MULTIMONDES

www.multim.com

SALON DU LIVRE

ESSAI

Passe-Partout : les dessous de l'enchantement

PAUL CAUCHON

C'est l'émission qui a donné son nom à une génération. Ce qui n'est pas rien. Pour compléter cette vague *Passe-Partout* que le Québec vit depuis un an avec le lancement des DVD, le journaliste Steve Proulx publie donc *L'Opération Passe-Partout*, qui raconte les dessous de la production de la célèbre émission.

Il est assez rare qu'on publie ici des livres sur des émissions de télévision, que ce soit pour en raconter l'histoire ou en faire l'analyse. C'est une pratique qui devrait être encouragée, compte tenu de l'impact de la télévision sur nos vies.

On salue donc l'initiative, mais on ne félicite pas l'éditeur, qui aurait pu proposer un texte mieux illustré, compte tenu du sujet. La mise en pages est plutôt bizarre, avec beaucoup de blancs dans les pages et des paragraphes indiqués par de petites flèches inutiles.

Steve Proulx, lui, a choisi de raconter les dessous de la production de la série, ce qui nous permet d'en apprendre beaucoup plus sur la genèse du projet. Une genèse particulièrement tortueuse.

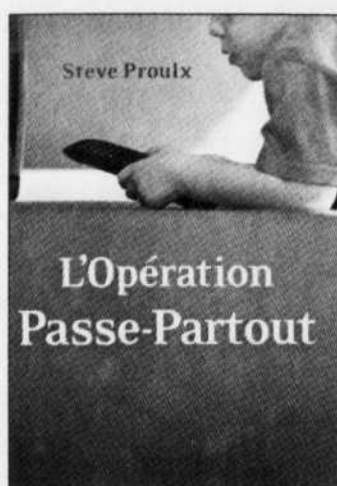
Passe-Partout, c'est d'abord une commande passée en 1971 par le ministère de l'Éducation. Laurent Lachance, un fonctionnaire du Service général des moyens d'enseignement du ministère (SGME), en hérite. Ce sera le père de *Passe-Partout*.

Comme le rappelle Steve Proulx, les années 60 avaient été marquées par une réflexion sur la pla-

ce des enfants pauvres dans le système scolaire. Le gouvernement américain avait lancé en 1965 un énorme programme, Head Start, au coût d'un milliard, qui voulait aider les enfants des milieux défavorisés à rattraper leur retard à l'école. Parmi des centaines de projets retenus, un avait fait sensation: Head Start a été le premier commanditaire en 1969 d'une nouvelle série télévisée, *Sesame Street*, destinée aux enfants d'âge préscolaire issus des milieux défavorisés.

Au Québec, le gouvernement a mis sur pied en 1970 *L'Opération renouveau*, qui voulait permettre aux enfants défavorisés d'avoir accès à des maternelles à mi-temps. Parmi les hypothèses soulevées par cette opération, la moins coûteuse consistait à produire une série télévisée (par rapport à l'instauration de maternelles sur tout le territoire). C'est ce qui sera retenu.

Entre la commande placée en 1971 et la diffusion du premier épisode en novembre 1977, six ans auront passé! Une véritable saga. Le premier concept préparé par Laurent Lachance est démolé par un comité d'experts indépendants mandaté par le ministère. Lachance retravaille avec ses collaboratrices, Louise Poliquin et Carmen Bourassa, et au fil des ans le projet évolue sans cesse. Les tensions sont constantes entre le SGME et Radio-Québec, et finalement le SGME demeure le maître d'œuvre de la série, produite par une filiale de Télé-Métropole. Peu avant sa diffu-



rien. Mais il décrit aussi le succès incroyable de la série. Après la diffusion des 125 premiers épisodes, le projet était officiellement terminé à la fin de 1979. Mais les rediffusions incessantes ont fait augmenter l'auditoire, surtout que les garderies diffusaient l'émission... Invités un peu par hasard dans une école de Hull, les comédiens créent presque une émeute. Ils se rendent alors compte qu'ils sont devenus des idoles, que l'affaire prend une ampleur folle. Ils présentent des spectacles en tournée, et la «marque *Passe-Partout*» décolle, avec de nombreux produits dérivés. Le premier disque de chansons, lancé en décembre 1980, se vendra à 175 000 exemplaires, remportant le trophée Félix du disque le plus vendu, toutes catégories confondues. Lorsque le public se rend compte qu'il n'y aura pas d'autres épisodes que les 125 premiers, les protestations fusent et une pétition de 85 000 noms est déposée à l'Assemblée nationale pour exiger une suite!

Le ministère de l'Éducation accordera des «rallonges» budgétaires tout au long des années 80, et cette étonnante «Opération *Passe-Partout*» se terminera finalement au bout de 289 épisodes. Terminée? Pas vraiment, puisque aujourd'hui la nostalgie joue à plein...

L'Opération Passe-Partout a été assez agitée. Grève des comédiens, départ de Claire Pimparé, tensions dans l'équipe: Steve Proulx ne cache

rien. Mais il décrit aussi le succès incroyable de la série.

Après la diffusion des 125 premiers épisodes, le projet était officiellement terminé à la fin de 1979. Mais les rediffusions incessantes ont fait augmenter l'auditoire, surtout que les garderies diffusaient l'émission... Invités un peu par hasard dans une école de Hull, les comédiens créent presque une émeute. Ils se rendent alors compte qu'ils sont devenus des idoles, que l'affaire prend une ampleur folle. Ils présentent des spectacles en tournée, et la «marque *Passe-Partout*» décolle, avec de nombreux produits dérivés. Le premier disque de chansons, lancé en décembre 1980, se vendra à 175 000 exemplaires, remportant le trophée Félix du disque le plus vendu, toutes catégories confondues. Lorsque le public se rend compte qu'il n'y aura pas d'autres épisodes que les 125 premiers, les protestations fusent et une pétition de 85 000 noms est déposée à l'Assemblée nationale pour exiger une suite!

Le ministère de l'Éducation accordera des «rallonges» budgétaires tout au long des années 80, et cette étonnante «Opération *Passe-Partout*» se terminera finalement au bout de 289 épisodes. Terminée? Pas vraiment, puisque aujourd'hui la nostalgie joue à plein...

Le Devoir

L'OPÉRATION PASSE-PARTOUT

Steve Proulx
Trécarré
144 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Ça va faire « Kaboum! » au Salon

ANNE MICHAUD

«*Kaboum!*», c'est une série d'émissions de télévision, diffusée sur les ondes de Télé-Québec depuis janvier dernier, qui s'adresse aux jeunes de 7 à 12 ans. L'intrigue tourne autour de Paul Bordeleau, un garçon âgé de huit ans qui vit chez sa tante, propriétaire d'une épicerie. Ce commerce, en apparence bien ordinaire, sert en fait de quartier général aux Karmadors, un groupe de superhéros qui se battent contre les diaboliques Krashmâls, qui veulent dominer le monde. Paul et ses amis se joignent aux Karmadors et découvrent avec eux l'importance de l'estime de soi, du jugement moral, de l'ouverture aux autres et d'autres valeurs humaines primordiales.

Grâce aux éditions La Courte Échelle, cette télésérie, très populaire auprès des jeunes téléspectateurs, passe cet automne de l'écran au papier! Sous la plume d'Emmanuel Aquin et avec l'aide des illustrations

de Luc Chamberland, les aventures de Karmadors se poursuivent dans 12 romans, dont les quatre premiers sont publiés juste à temps pour le Salon du livre de Montréal. Qui plus est, deux des personnages de la télésérie, Györg et Titania, seront présents au Salon pour rencontrer les jeunes lecteurs et leur présenter un épisode inédit de la télésérie. Pour une fois que la télé sert à faire aimer la lecture, profitons-en!

Collaboratrice du Devoir

KABOUM

LA MISSION DE MAGMA

LE SECRET DE GAÏA

LE SOUFFLE DE MISTRAL

L'ÉCLAT DE LUMINA

Textes d'Emmanuel Aquin, illustrations de Luc Chamberland

La Courte Echelle

Montréal, 80 pages, 2007

7 ans et plus

Jeunes écologistes avertis!

ANNE MICHAUD

Nous sommes de plus en plus conscients du fait que notre planète est en danger... Nos enfants le sont aussi! À la télé, dans Internet, les journaux et les magazines, on parle partout de changements climatiques, de pollution, de réchauffement de la planète et de disparition d'espèces animales et végétales... Pas très encourageant pour ceux qui vont nous succéder! *50 gestes pour la Terre* propose des actions concrètes, faciles à mettre en pratique au quotidien: enfiler un chandail plutôt que surchauffer la maison, imprimer nos documents recto-verso, utiliser des sacs recy-

clables plutôt que des sacs de plastique, rouler à vélo plutôt qu'en auto, consommer des produits locaux plutôt que des produits importés, etc. Attention: après avoir lu ce livre, vos enfants deviendront des écologistes avertis et s'attendront à ce que vous fassiez de même!

Collaboratrice du Devoir

50 GESTES POUR LA TERRE

Texte d'Anne Jankéliowitch, photos de Philippe Bourseiller

Hurtubise HMH jeunesse, Montréal, 142 pages, 2007

8 ans et plus

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

CRILCQ

Lundi 12 novembre à 19 h 30

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Réservations :
514 739-3639

Bistro :
514 739-3303

Dans le cadre des **Rencontres du CRILCQ**

Causerie avec



France Théorêt
Une belle éducation

Essayiste, poète et romancière, France Théorêt marque le milieu littéraire dès la fin des années 1960 en participant aux activités de *La Barre du jour*. Elle collabore à la rédaction de *La Nef des sorcières* (1976), cofonde le journal féministe *Les Têtes de pioche* et le magazine *Spirale*. Son dernier roman *Une belle éducation* (Boréal) fera l'objet de cette causerie.

ANIMATRICE
Élisabeth Nardout-Lafargue

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

À l'achat de 3 livres, obtenez ...

15% de rabais sur le premier livre *

20% de rabais sur le deuxième livre *

25% de rabais sur le troisième livre *

Pensez cadeaux!

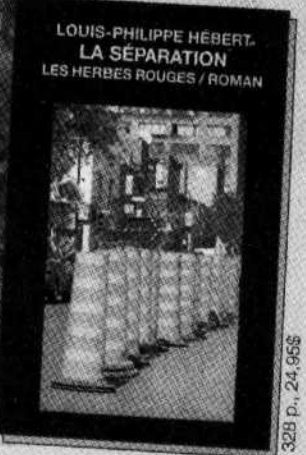
Sur présentation de cette annonce seulement.
Offre en vigueur jusqu'au 2 décembre 2007.

La grande librairie du Quartier Latin

le Parchemin
DEPUIS 1966

Métro Berri-UQÀM, 505 rue Sainte-Catherine Est,
(514) 845-5243 librairie@parchemin.ca www.parchemin.ca

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT
La séparation



Une séparation plus étrange s'était produite. Et un être très dangereux était maintenant en fuite...

LES HERBES ROUGES / ROMAN

les écrits
La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* - connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* - publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 120
AOÛT 2007

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

□ RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
□ INSTITUTIONS	35 \$
□ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$


NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :


les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

Félicitations à nos finalistes des Prix littéraires du Gouverneur général 2007

Les manivelles
Martine Audet

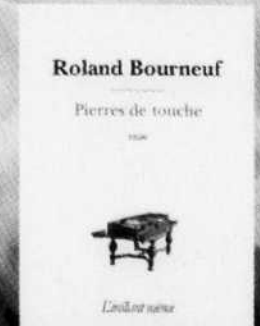


Le souffle du passage
Denise Brassard




vib éditeur
© QUEBECOR MEDIA

Roland Bourneuf
Pierres de touche



Le souffle du passage
POÉSIE ET ESSAI CHEZ FERNAND OUELLETTE



Roland Bourneuf
Finaliste au Prix du Gouverneur général dans la catégorie Études et Essais.

Avec « lire » et « écrire », sous ma plume reviennent magnétiquement les mots « comprendre, connaître, ressentir, apercevoir, accomplir ». Ce sont eux qui, comme un réseau de fils rouges, courent dans ces pages (p. 50).

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

Offrez-vous des heures de plaisir!

Groupe
vml inc.

QUEBECOR MEDIA

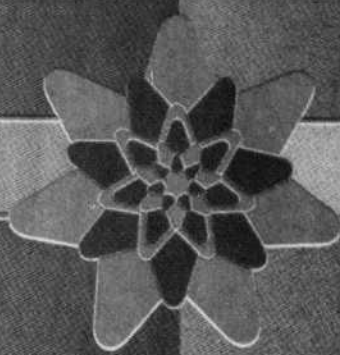
TYPO
www.edtypo.com



Laurent Mailhot
Pierre Nepveu
La poésie québécoise
Anthologie



Lise Gauvin
Lettres d'une autre
Essai



vlb éditeur

www.edvlb.com

POÉSIE
I'HEXAGONE

www.edhexagone.com



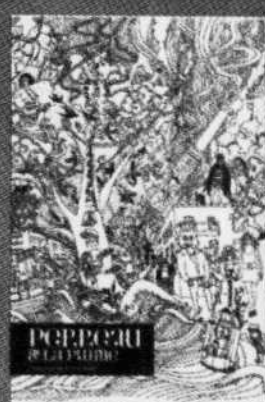
Diâne Lacombe
Nouvelles de Mallaig
Récits illustrés



Anne-Marie Sicotte
Les accoucheuses. T. II
Roman historique



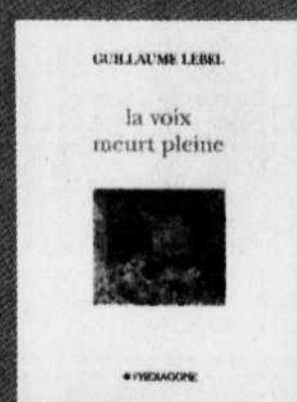
Michel Conte
Évangéline ou l'amour en exil
Chansons et récits



Yann Perreau
Perreau et la plume
Chansons, poésie et textes choisis



Thierry Dimanche
D'où que la parole théâtre



Guillaume Lebel
La voix meurt pleine



Dany Leclair
Le sang des colombes
Roman



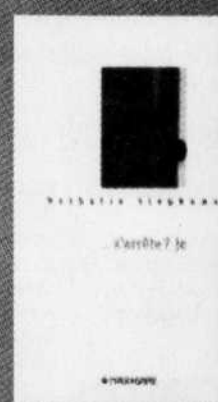
Gilles Jobidon
D'ailleurs
Roman



Stéphane Achille
Balade en train assis sur les genoux du dictateur
Roman



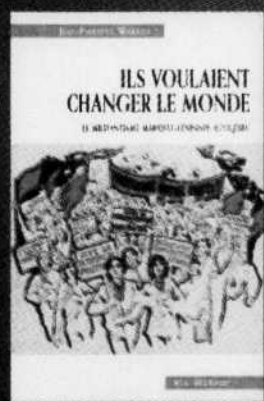
Martin Petit
Quand les cons sont braves
Essai



Nathalie Stephens
s'arrête? Je



Carol LeBel
La nuit est un objet étrange



Jean-Philippe Warren
Ils voulaient changer le monde
Essai



Aimé-Jules Bizimana
De Marcel Ouimet à René Lévesque
Essai



Victor Armony
Le Québec expliqué aux immigrants
Essai



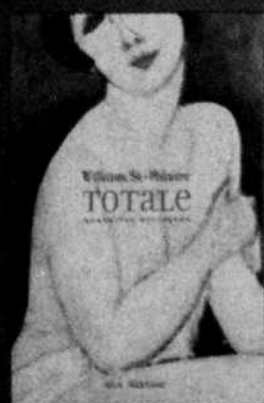
Henri Lamoureux
L'action communautaire
Essai



Pierre Guellet
Voire



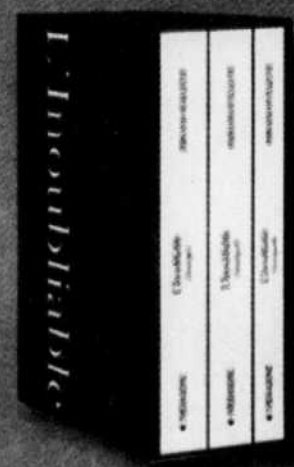
Jean-Philippe Gagnon
Frères d'encre et de sang



William St-Hilaire
Totale
Nouvelles érotiques



Nadine Grelet
La fille du Cardinal
Coffret



Fernand Guellette
L'inoubliable
Coffret

SALON DU LIVRE

BEAUX LIVRES

Des croix au pays des humains

CAROLINE MONTPETIT

La plupart du temps, on passe à côté d'elles sans les voir. Elles ne protestent pas, humblement posées dans le paysage, comme le relent d'une autre époque. Dans un magnifique ouvrage, les Éditions du Passage ont décidé de rendre hommage aux croix de chemin qui se dressent dans le paysage québécois de la frontière américaine jusqu'en Gaspésie.

Les photos, superbes, signées Vanessa Oliver-Lloyd, photographe et paléontologue, sont accompagnées de textes issus de plumes renommées: Serge Bouchard, Raoul Duguay, Hélène Pedneault, par exemple. D'autres textes racontent, quant à eux, la petite histoire de certaines croix de chemin érigées au fil des ans, ici pour remercier le ciel d'un sauvetage au cours d'un naufrage, là pour encourager des villages entiers à la tempérance.

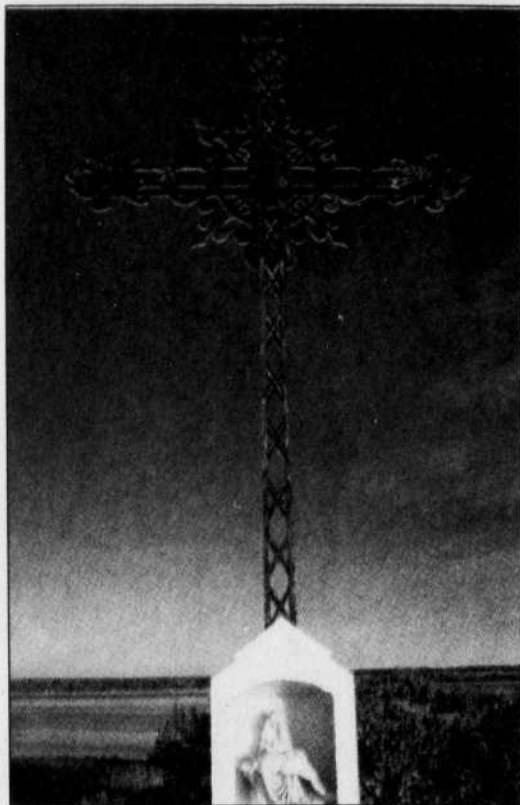
En fait, le phénomène de la croix de chemin prend son origine dans les menhirs bretons. «Les premiers missionnaires chrétiens ne voulurent pas heurter les cultes locaux. Ils repriront ce matériau, le granit, d'abord pour y graver des croix, ensuite comme socle pour les y planter», explique-t-on dans le livre. On peut d'ailleurs y regarder de curieuses photos de menhirs surmontés de croix ou ornés d'images du Christ!

Au Québec, les croix de chemin se divisent en trois types: la croix simple, sans ornement, la croix aux instruments de la passion, dont le marteau, les clous, la couronne, l'éponge ou encore le coq du reniement évoquent la crucifixion du Christ, et le calvaire.

Plus que de simples symboles religieux, les croix ont une fonction sociale. «Tant qu'il y aura une croix en vue, nous sommes au pays des humains», écrit joliment Serge Bouchard à ce sujet. C'est le «titre foncier du paradis sur terre», dit-il encore.

Chaque croix a son allure, chaque croix a son histoire. Celle du mont Royal, par exemple, aurait été érigée par Maisonneuve pour remercier Dieu d'avoir fait cesser une pluie diluvienne, en 1642. Maisonneuve l'aurait d'ailleurs portée lui-même jusqu'au sommet! Elle fut détruite dix ans plus tard, et celle qu'on voit aujourd'hui n'a été reconstruite qu'en 1924, par la Société Saint-Jean-Baptiste, grâce à 85 000 écoliers qui vendirent des timbres pour la financer.

Mais, des 2000 à 3000 croix que l'on trouve au Québec, d'autres ont une histoire plus humble. À Saint-Fabien, dans le comté de Rimouski, par exemple, Louis Gagnon a érigé une croix sur le terrain de son père pour remercier la Providence de l'avoir exempté de la guerre en 1917. À Saint-Antoine-de-Tilly, le rescapé d'un naufrage aurait érigé une croix pour remercier le Seigneur de l'avoir sauvé. Autrefois, on plantait une croix sur un terrain où serait ensuite construite une église, le phénomène donnant d'ailleurs de la valeur au terrain. Et, dans le canton de Warwick, dans les Appalaches, on compte dix croix de chemin répertoriées et bien entretenues, autour desquelles on assiste d'ailleurs encore à certains rassemblements au mois de mai. D'autres croix encore semblent bien intimidées par un environnement qui a changé au fil des



VANESSA OLIVER-LLOYD

Plus que de simples symboles religieux, les croix ont une fonction sociale. «Tant qu'il y aura une croix en vue, nous sommes au pays des humains», écrit joliment Serge Bouchard à ce sujet.

ans, comme cette croix de la rue Jean-Talon, à Montréal, perdue devant un poste d'Hydro-Québec.

«Je n'aime pas ce que les croix ont représenté pour les Québécois, et pour les femmes en particulier», écrit Hélène Pedneault, dans un texte intitulé *La Croix invisible*. Je ne veux pas qu'elles reviennent contrôler nos vies, je ne veux pas non plus qu'on les arrache, elles ne sont pas de la mauvaise herbe, je veux simplement qu'on retrouve la vue et qu'elles cessent d'être invisibles.»

En fait, la croix est un repère, comme le sont les menhirs, les dolmens, les inukshuks, voire les arbres, relève Serge Bouchard. «Il nous faut à tout prix éviter la cécité de l'âme.»

Le Devoir

LES CROIX DE CHEMIN AU TOPHOS DU BON DIEU

Photographies de Vanessa Oliver-Lloyd
Éditions du Passage,
Montréal, 2007, 224 pages

The Police dans l'œil de l'ouragan

SYLVAIN CORMIER

Ça tombe pile poil. Le groupe The Police — ou les Police, comme on dit le plus souvent — est de retour en ville ce lundi au Centre Bell, au cœur de la triomphale tournée-retrouvailles qui a déjà amené le trio au même amphithéâtre en août dernier. Qui plus est, nous voici à la mi-novembre et la saison de la chasse au cadeau est officiellement ouverte: c'est donc maintenant et seulement maintenant que l'éditeur Taschen publie, en livre-objet de prestige, les photos en noir et blanc qu'Andy Summers, le guitariste des Police, croqua du chanteur et bassiste Sting, du batteur Stewart Copeland et de lui-même (vive la commande à distance!) entre 1980 et 1983. Tel le journal de bord de Bill Wyman, le bassiste des Stones, tenu avec une telle célérité qu'il en décanta des livres, les milliers de clichés de l'hobbyiste photographe, saisis entre deux hachures de guitare reggae et mille millions de kilomètres de tournée, ont fini par composer une sorte d'œuvre involontaire, non moins digne d'expositions (huit depuis 1982) que d'impression chic dans un chic bouquin.

Souvenir de luxe? Bien plus. En soi, un musicien qui trimbale un Nikon n'est pas inhabituel. Qu'il ait les copains dans le collimateur, non plus. L'intérêt ici est qu'il s'agit des Police. Mégagagant supertrio de l'ère post-punk. Beatles de leur temps. Le plus anodin clic a donc le valeur historique. Surtout les anodins clics dans les chambres d'hôtel, loges, maisons privées, voire les cabinets d'aisance. Dans l'air raréfié des sommets, les photographes sont exclus, sauf permission spéciale. Arrive un point de saturation où l'accès au saint des saints, à l'inner circle, se referme comme une huitre, question de survie. À ces moments-là de la brève, folle et violente équipée des Police, le plus souvent, il ne reste qu'Andy et son Nikkon. Et son point de vue, plus que privilégié. Ainsi obtient-on les Police, vus de



ANDY SUMMERS

L'éditeur Taschen publie, en livre-objet de prestige, les photos en noir et blanc qu'Andy Summers, le guitariste des Police, croqua du chanteur et bassiste Sting, du batteur Stewart Copeland et de lui-même entre 1980 et 1983.

l'intérieur. Plus à l'intérieur que ça, tu autopsies. On a tout, les regards mauvais de Sting (voyez en page 44, il fait peur), une jambe qui émerge de derrière un bol de toilette, les idoles en caleçon, Sting et Copeland qui se tapent dessus, etc. Mais Andy, de plus en plus fou de photo à mesure que le succès devient dingue — chacun sa soupape —, documente aussi ce qu'il voit de l'intérieur vers l'extérieur: les spectateurs, les groupies, les femmes de chambre, les paysages cadrés par les fenêtres du bus de tournée et les scènes de ville par les fentes des fenêtres de limousine, ainsi que les autres vedettes croisées (dont les Go-Go's, assez déluées, merci). Et quand il a plus de cinq minutes, il sort, mitraille à gauche et à droite, ici une foire en Arizona, là des enfants les babines pleines de crème glacée à Montserrat.

Tout ça ne fait pas d'Andy Summers un grand photographe qui s'ignorait. Oui, il a un certain flair pour la composition, et le sens du détail parlant (voyez ce tapocheur de Copeland qui s'extirpe une écharde, page 230), mais c'est la quantité de photos qui fait l'effet, qui recrée l'ambiance démente, fasci-

nante et souvent déprimante de cette vie anormalement vécue à trois dans l'œil de l'ouragan. Le gars, parce qu'il est amateur de photo, photographie tout le temps, à tout hasard, attendant peu l'instant qui compte. Quand il capte des moments de grâce ou de vérité, on a l'impression que c'est par inadvertance. Arrêts sur image dans le tourbillon. Témoins de proximité inouïe, Summers profite simplement de la situation et braque l'œil de l'objectif dans l'œil de l'ouragan, sans autre intention qu'occupationnelle. C'est seulement maintenant, maintenant, commentées, recadrées, organisées, magnifiquement imprimées, imbues de leur importance historique, que toutes ces photos prises à la sauvette se mettent à exister intensément. Et à ressembler à une œuvre.

Collaborateur du Devoir

ILL BE WATCHING YOU

INSIDE THE POLICE
1980-1983
Andy Summers
Taschen
Köln, 2007, 376 pages



le plus important groupe d'édition, de diffusion et de distribution de langue française au Canada

Un pôle de développement solide pour l'industrie du livre au Québec

DES MAISONS D'ÉDITION AUX CRÉNEAUX DISTINCTIFS QUI FONT LEUR SUCCÈS...
La variété des maisons d'édition de Quebecor permet d'offrir un éventail complet de livres québécois ou tous les genres sont à l'honneur: poésie, essais, biographies, livres pratiques et beaux livres. Les Messageries ADP, qui font partie du groupe, distribuent en exclusivité plus de 170 éditeurs québécois et européens francophones.

L'UN DES PLUS IMPORTANTS RÉSEAUX DE LIBRAIRIES AU QUÉBEC...
Au service des Québécois depuis 111 ans et libraire depuis 1989, Archambault est aujourd'hui le plus important disquaire au Québec et l'un des plus grands réseaux de librairies au Québec avec ses 15 magasins. Archambault est aussi l'un des principaux acteurs dans la vente de DVD, de journaux, de magazines, d'instruments de musique, de partitions et d'idées-cadeaux et le site transactionnel www.archambault.ca constitue le magasin virtuel francophone le plus important en Amérique du Nord pour l'achat de produits culturels.

DES RECONNAISSANCES POUR SOULIGNER LE TALENT DE NOS AUTEURS...
Archambault appuie les auteurs francophones d'ici: le Grand Prix de la relève littéraire Archambault et le Grand Prix littéraire Archambault en témoignent.

UN ENGAGEMENT À SOUTENIR LA PROMOTION DE LA LECTURE...
À titre d'éditeur, de distributeur et d'imprimeur de livres, Quebecor est heureuse d'appuyer deux événements destinés à promouvoir la lecture:
• Présentateur officiel, Festival International de la Poésie de Trois-Rivières
• Commanditaire principal, Les Correspondances d'Eastman.

DES INITIATIVES CONCRÈTES POUR L'ENVIRONNEMENT...
Tous les livres en noir et blanc publiés par Groupe Livre Quebecor Media sont à présent imprimés sur du papier recyclé contenant 100 % de fibres postconsommation. Ce papier, fabriqué spécialement à la demande de Quebecor par Cascades, porte le nom de « Quebecor Enviro Book 100 », et permet d'épargner 34 000 arbres par année.

L'UN DES PREMIERS IMPRIMEURS COMMERCIAUX AU MONDE...
En plus d'être un éditeur et distributeur de livres, Quebecor, par sa filiale Quebecor World, se classe parmi les premiers imprimeurs commerciaux à l'échelle mondiale, et imprime chaque année approximativement un milliard de livres à travers le monde.

...ET SURTOUT, UN AMOUR INCONDITIONNEL DU LIVRE!

Passez nous voir au
Salon du livre de Montréal,
du 14 au 19 novembre 2007
à la Place Bonaventure afin
de connaître nos nouveautés
et de rencontrer nos auteurs!

Pour connaître l'horaire
des séances de signature:

www.salondulivredemontreal.com

LE GROUPE LIBREX

Libre Expression Les Éditions LOGIQUES TRÉCARRÉ

Stanké LES ÉDITIONS PUBLISTAR Quebecor

LE GROUPE HOMME

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Le jour UTILIS

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRATURE

vib éditeur TYPO

● L'HEXAGONE

LE GROUPE CEC

CEC

UN CHOIX INTELLIGENT

Éditeurs présents à notre pavillon

Les Éditions Libre Expression
Les Éditions Trécaré,
Les Éditions Internationales Alain Stanké,
Les Éditions Logiques,
Les Éditions Publistar
Les Éditions Quebecor,
Les Éditions de l'Homme,
Le Jour,
Utilis,
Les Presses Libres,
L'Hexagone,
VLB éditeur,
Typo
CEC

AUTRES ÉDITEURS DIFFUSÉS:
10/18
Acanthe
Acropole
Adcan

Albin Michel
Albin Michel Jeunesse
Alire
Alphares
Alteredit
Assouline
Asuka - Manga
Atlantica
ATMA
Bartillat
Bec en l'air
Belfond
Berlitz
Blanche
Bordas
Bouquins
Café Crème
Canal +
Cherche-Midi (le)
Chifflet & cie
Clé International
Décision Média
Découverte (La)

Edimag
Eldregie
Équateurs (des)
Ergédition
ETC
Étudiant (l')
Express (l')
Favre
Fleuve Noir
Fondation Marie-Eve Saulnier
France Empire
Gault & Millau
Goëlette
Héloïse d'Ormesson
Hemma
Hors Collection
Hugo
Humanitas
Jacques Marseille
JCL
Jeux Ludex
Jobboom
Julliard

Ki-oon - Manga
Kooki
Kubik
Kurokawa - Manga
Langue au chat
Langues pour Tous
Le temps apprivoisé
Lipokili
Lonely Planet
Mango
Max Milo
Maxima
Medeis
Michel Lafon
Michel Quintin
Michel Quintin Jeunesse
Music Book
Nathan
Nil
Nouvel angle
Oh! Éditions
Oliviers (des)
Omnibus

Option Santé
Page à Page
Panama (du)
Panini - BD
Parkstone
PerrinPhaneuf
Plon
Pocket
Pocket Jeunesse
Poètes de Brousse
Pour tous
Pré aux clercs
Presse (la)
Presses de la Cité
Presses de la Renaissance
Privé
Qualiperformance
Retz
Réunion des musées nationaux
Revue du vin de France
Robert (le)
Robert Laffont
Robert/Nathan

Rouge & or
Scali
Scolartek
Seghers
Sélection du Reader's Digest
Solar
Syros
Tana
Trapèze
Trésor caché
Trois-Pistoles
Un Monde Différent
Usborne
Vélo Québec
Voix Parallèles
Wilson & Lafleur
XO

SALON DU LIVRE

Le clair-obscur d'Olivar Asselin

MICHEL LAPIERRE

En 1960, Claude-Henri Grignon, créateur de Séraphin, rencontre Jean Lesage, chef du Parti libéral du Québec, et s'efforce de colère. Il reproche au parti de compter parmi ses candidats aux élections l'abominable socialiste qui symbolisera, mieux que tous les autres, ce qu'on appellera la Révolution tranquille: René Lévesque.

Admirateur de Maurras, maître de l'extrême droite française dont le portrait tr nait au-dessus du bureau où il écrivait le téléroman *Les Belles Histoires des pays d'en haut*, Grignon était-il l'homme idéal pour être l'auteur d'*Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*, livre qu'il a terminé en 1965? Son petit-neveu, Pierre Grignon, qui vient de préparer l'édition de cet inédit, et Victor-Lévy Beaulieu, qui en signe la préface, en sont convaincus.

Certes, Claude-Henri Grignon (1894-1976) reconnaît en Asselin «un homme de droite». Les deux amis — l'ouvrage inclut les lettres qu'ils ont échangées — ne partagent-ils pas une vénération pour Léon Bloy, le polémiste catholique qui traitait Rousseau de «cuisinier» et Proudhon de «Platon de la canaille révolutionnaire»?

Mais Olivar Asselin (1874-1937), l'un des meilleurs journalistes de combat de l'histoire du Québec, était beaucoup plus nuancé que son cadet, le romancier qui a cru l'imiter, dans les années 1930, en fondant la revue *Les Pamphlets de Valdombre*, après la publication du célèbre *Un homme et son péché*.

Très subjectif

Grignon dédie son essai très subjectif sur Asselin aux défenseurs de «deux idées, l' glise et la Paysannerie». Il oublie que son héros a été, chez nous, le premier catholique à critiquer, de manière perspicace, les  clésiastiques au nom même de sa foi.

Pour Asselin, l'essor de la langue française au Québec souffre de «la plus grande maladresse» que l'on puisse imaginer d'un point de vue à la fois religieux et culturel. En 1935, le journaliste souligne que le clergé s'oppose au rapprochement avec la France



ARCHIVES LE DEVOIR

Olivar Asselin a été l'un des meilleurs journalistes de combat de l'histoire du Québec.

contemporaine en contrecarrant toute action en faveur du français «qu'il ne dirige pas et qui ne s'efforce pas d'abord comme un mouvement catholique».

Qu'Asselin cr t «en l'avenir industriel du Canada français, dans la nationalisation de l'électricité, l'instruction gratuite et obligatoire», cela, Grignon l'admet, sans doute à contrecœur, même si son idole n'a jamais abordé les deux derniers sujets avec l'ardeur et la clarté que l'on aurait souhaitées. Mais, dans le style naïf et grandiloquent qui le caractérise, le romancier magnifie un aspect secondaire de la personnalité du journaliste.

«Il était d'abord un paysan, dans toute la noblesse et la force de ce vocable sacré. Tout comme moi, il mettait sa confiance, sa dernière espérance, dans le salut par la terre», affirme Grignon. Pourtant, on aurait peine à trouver chez Asselin une religion passéiste et chauvine de l'agriculture égale à celle du romancier.

En 1936, Grignon écrit à son ami, qui a eu la générosité de l'aider lorsqu'il crouppait dans la misère: «Les politiciens sauront-ils reconnaître que vous êtes Olivar Asselin et que vous avez droit à une place avant les importés quels qu'ils soient, anglais, youpins, voire français?» Ce ton s'éloigne de celui d'Asselin qui déclarait en 1920: «Le meilleur antidote du provincialisme est l'humanisme...»

Au sujet des Juifs, que Grignon

se plaît à désigner sous le terme injurieux de «youpins», le journaliste signalait en 1932 qu'«il y a quelque chose d'admirable dans les sacrifices» que se sont imposés ces immigrants, souvent pauvres, pour organiser un secours mutuel.

L'œuvre de l'abbé Groulx, conférence prononcée par Asselin en 1923 et rééditée avec une présentation d'Hélène Pelletier-Baillargeon, justifie un peu, hélas, le culte que Grignon voue à son ami! Ce dernier reproche à Lionel Groulx, dont il célèbre toutefois la résistance à la domination britannique, d'avoir négligé la psychologie dans le roman *L'Appel de la race*.

Selon Asselin, le personnage de Lantagnac, ce Canadien français, devrait inviter Maud, sa femme anglo-saxonne qui ne veut pas que leurs enfants fassent des études en français, à lire Corneille pour apprendre le vrai sens du devoir. S'improvisant romancier, le conférencier lui fait dire: «Cette lecture fatiguerait peut-être ton cerveau; au moins, ma petite Maud, dis-moi que tu n'entends pas être une chipie.»

La misogynie et l'autoritarisme font partie des ombres qui atténuent les lumières de la pensée d'Asselin. Ils la rattachent à celle de Grignon qui, comme son ami, glorifiait la «sainte Donalda», femme soumise de Séraphin et incarnation d'un  ternel Québec paysan.

Les deux polémistes jetaient sur le visage de toute Québécoise un voile invisible, combien plus déraisonnable, dans notre imaginaire collectif, que celui qui, de nos jours, agace certaines personnes: le voile islamique.

Collaborateur du Devoir

OLIVAR ASSELIN, LE PAMPHLÉTAIRE MAUDIT

Claude-Henri Grignon
Editions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2007,
342 pages

L'ŒUVRE DE L'ABBÉ GROULX

Olivar Asselin
Fides
Montréal, 2007, 114 pages

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LES ÉDITIONS DE L'IQRC



Présence d'auteurs au
Salon du livre de Montréal

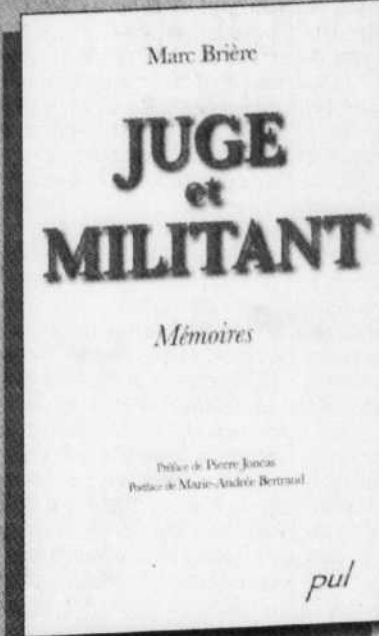
DANIÈLE OUAN S

MÉDITATIONS ET LARMES D'AMBRE

 ditions de l'Harmattan

Mercredi 14 novembre
de 20 h 00   21 h 00

Vendredi 16 novembre
de 19 h 00   21 h 00

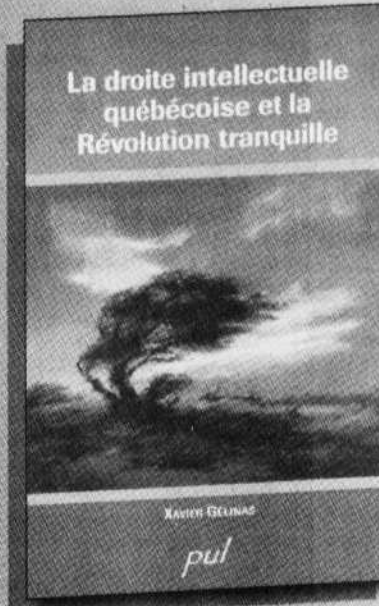


MARC BRIÈRE

Samedi 17 novembre
de 13 h 00   14 h 00

Dimanche 18 novembre
de 13 h 00   14 h 00

Lancement
10 novembre à 16 h 30
Bistro Sanguinet
320, Sainte-Catherine Est
UQAM, Montréal



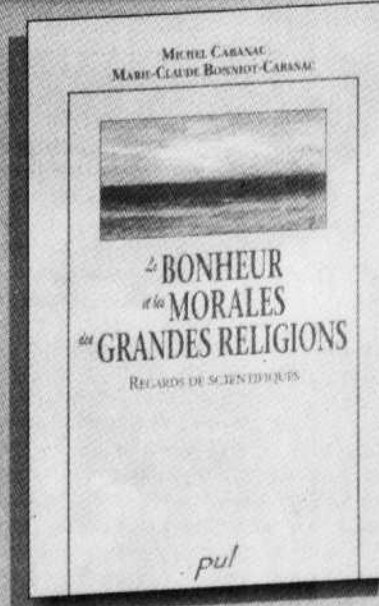
XAVIER GÉLINAS

Samedi 17 novembre
de 14 h 00   15 h 00



FERNAND TURCOTTE

Samedi 17 novembre
de 15 h 00   16 h 00



MICHEL CABANAC MARIE-CLAUDE BONNIOT

Dimanche 18 novembre
de 14 h 00   16 h 00



Textes colligés par ANDRÉ BARIL

Lancement
Samedi 17 novembre à 14 h 00
Salon du Livre de Montréal
1, Place Bonaventure
Salle 6, niveau 500
Montréal (Québec) H5A 1E4

Prix littéraire des collégiens

Gagne un séjour critique en France

Un prix littéraire décerné par les collégiens et récompensant une **ŒUVRE ORIGINALE DE FICTION QUÉBÉCOISE**

Le dévoilement des titres des œuvres en lice pour l'obtention du Prix littéraire des collégiens 2008 aura lieu à la **Grande Place du SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL**, à la Place Bonaventure

le VENDREDI
16 NOVEMBRE 2007,
  11H00 AM

www.prixlitterairedescollégiens.ca

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LES ÉDITIONS DE L'IQRC

Présence d'auteurs au
Salon du livre de Montréal

MARC BRIÈRE

Samedi 17 novembre
de 13 h 00   14 h 00

Dimanche 18 novembre
de 13 h 00   14 h 00

Lancement
10 novembre à 16 h 30
Bistro Sanguinet
320, Sainte-Catherine Est
UQAM, Montréal

XAVIER GÉLINAS

Samedi 17 novembre
de 14 h 00   15 h 00

FERNAND TURCOTTE

Samedi 17 novembre
de 15 h 00   16 h 00

MICHEL CABANAC MARIE-CLAUDE BONNIOT

Dimanche 18 novembre
de 14 h 00   16 h 00

Textes colligés par ANDRÉ BARIL

Lancement
Samedi 17 novembre à 14 h 00
Salon du Livre de Montréal
1, Place Bonaventure
Salle 6, niveau 500
Montréal (Québec) H5A 1E4

www.pulaval.com

DIFFUSION PROLOGUE

SALON DU LIVRE

ESSAI

Plaidoyer contre la maltraitance

ISABELLE PARÉ

La maltraitance, ce fléau qui affecte des milliers d'enfants au Québec et fait l'objet de plus de 60 000 plaintes à la Direction de la protection de la jeunesse chaque année, a 1000 visages. Négligence, violence, silence: autant de réalités que décrit chacune à sa façon une trentaine de personnalités, dans le recueil de textes *La maltraitance: une réalité qui bouleverse*, publié aux Éditions du CHU Sainte-Justine.

Ce recueil de témoignages, qui rallie autant les voix de cliniciens que celles de penseurs, de poètes et d'écrivains, aborde d'un point de vue tantôt scientifique, tantôt strictement émotif et personnel, cette violence tue dont ils ont été témoins ou victimes.

L'ouvrage, illustré de magnifiques photos d'enfants du monde entier par la photographe Nancy Lessard, s'ouvre par une mise en perspective du phénomène de la maltraitance des enfants au Québec par le D^r Gilles Julien, neurologue pédiatre au CHU Sainte-Justine et ardent défenseur de la cause des enfants.

Les chiffres, encore une fois, bouleversent. Environ 22 enfants sur 1000 sont victimes de sévices physiques, psychologiques ou sexuels, ou encore de négligence. Pourquoi? C'est la question à laquelle tous les collaborateurs tentent de répondre, chacun à sa manière.

«La maltraitance a toujours fait partie de l'humanité des humains», souligne Jean-Marc Potvin, directeur de la Protection de la jeunesse et directeur de l'Institut universitaire du Centre jeunesse de Montréal. «Maltraiter, c'est parfois trop couvrir, étouffer, écraser», souligne Marie-Claude Béliveau, orthopédoque et psycho-éducatrice à Sainte-Justine. Mais trop souvent, la maltraitance découle d'une indicible indifférence, comme le souligne si bien Germain Ducloux, orthopédoque et auteur. Trop de parents crient tout simplement absents, parce que trop occupés par leur carrière. «Négliger, c'est aussi ne pas donner. C'est aussi s'éloigner, être seul et donner naissance à une nouvelle solitude», souligne-t-il.

Certains voix se font plus personnelles, comme ce témoignage de Josée Blanchette sur la douleur causée par ceux-là mêmes qui nous aiment. «On ne peut pas empêcher un petit cœur d'aimer, même son geôlier», écrit-elle. Au fil des pages s'enfilent des témoignages émouvants, comme celui de Joe Bocan, à qui les confidences reçues d'une fillette de quatre ans a inspiré une chanson, et une lettre de Marie Laberge, dédiée à celui qui s'est tu, ou un poème de Gilles Vigneault.

Bref, un ouvrage qui illustre de façon sentie l'emprise de la violence faite aux enfants dans notre société ainsi que son incidence sur la vie de plusieurs grands enfants qui en portent encore les marques.

Le Devoir

LA MALTRAITANCE, UNE RÉALITÉ QUI BOULEVERSE DES PERSONNALITÉS ET DES CLINIENS PRENNENT LA PAROLE
Éditions du CHU Sainte-Justine
Montréal, 2007, 113 pages

Eddie Goldenberg et les ficelles du pouvoir

MANON CORNELIER

Passer sa vie dans les coulisses du pouvoir, dont dix années à titre de conseiller principal d'un premier ministre, voilà un poste d'observation privilégié pour qui-conque aime la politique. Eddie Goldenberg fait partie de ces éminences grises qui connaissent mieux que personne les rouages du pouvoir. Durant plus de 30 ans, il a secondé Jean Chrétien, d'abord dans ses différentes fonctions de ministre, puis de chef de l'opposition et finalement de premier ministre du Canada.

Les ficelles du pouvoir, il connaît et il en offre une description détaillée dans son ouvrage *Comment ça marche à Ottawa*, qui vient de paraître aux Éditions Fides après avoir été publié en anglais l'an dernier.

On n'y trouve pas de révélations fracassantes, surtout si on a déjà lu la dernière autobiographie de Jean Chrétien, mais on comprend mieux le rôle des différents acteurs qui entourent un premier ministre, ainsi que leurs liens avec le reste de l'appareil gouvernemental, les députés, les médias et ainsi de suite.

«Le contexte entourant les grandes prises de décisions est souvent plus complexe et intéressant qu'il n'y paraît en surface», écrit-il, et c'est ce que l'auteur veut partager. Mais il prévient ceux qui croient aux grandes conspirations qu'ils «ne tiennent pas compte du fait que la majorité des décisions n'ont ni le talent, ni l'imagination, ni le temps nécessaire pour en ourdir».

Personnalité

Évidemment, la personnalité des conseillers et de leur patron joue pour beaucoup dans la dynamique qui anime une équipe. Comme Jean Chrétien est un homme qui ne craint pas de déléguer, Goldenberg se retrouve avec un mandat très large qui lui permet



JIM YOUNG REUTERS

Eddie Goldenberg, alors conseiller principal du premier ministre Jean Chrétien, en compagnie du vice-premier ministre John Manley, en février 2002.

d'être témoin des réunions du conseil des ministres, de comités interministériels, de conférences des premiers ministres, de tête-à-tête avec d'autres chefs de gouvernement, et j'en passe.

Homme de confiance par excellence (il est un des rares à tutoyer Jean Chrétien en privé), il touche à tout, y compris à la rédaction des discours les plus importants de son chef, comme ceux de la campagne référendaire de 1995, ceux sur la guerre en Irak ou celui annonçant son retrait de la vie politique.

Goldenberg a aussi le mandat de faire le pont entre Jean Chrétien et Paul Martin, dont le père était un ami du sien. Il participe à l'élaboration du budget, des politiques, de la stratégie, du programme. Il a aussi pour rôle de traduire les idées de son patron en propositions concrètes et de lui suggérer des projets novateurs, comme il le fera dans le cas des Bourses du millénaire.

L'auteur est capable, mieux que Jean Chrétien lui-même, d'expliquer le style de leadership de son patron et de cerner les leçons que ce dernier a tirées de sa longue ex-

périence politique. Selon Goldenberg, à peu près toutes les facettes du travail de l'ancien premier ministre en ont été influencées: la prise de décisions, le choix de son personnel, la composition du conseil des ministres, l'organisation du travail au sein de son personnel, les relations avec le caucus, la conduite des relations fédérales-provinciales, et ainsi de suite.

Il explique aussi que les visites officielles à l'étranger et les rencontres bilatérales tenues en marge des grands sommets internationaux ont peu de retombées concrètes à court terme. Elles restent néanmoins utiles car elles servent à briser la glace entre leaders et à établir des liens personnels qui seront mis à profit au moment d'une crise, par exemple.

Il s'attaque aussi au «mythe» d'une centralisation «dictatoriale» du pouvoir au sein du cabinet de Jean Chrétien. Selon lui, il s'agit davantage d'une coordination du processus de décisions, devenue nécessaire dans des États modernes très complexes où le chef de gouvernement reste le dernier arbitre et responsable des décisions.

De grands pans de cet ouvrage sont très descriptifs et, pour qui a lu le dernier livre de Jean Chrétien, peuvent à certains moments sembler redondants. En fait, on a parfois l'impression de lire les mêmes passages. Cela est peut-être attribuable au fait que Chrétien a lu le livre de son conseiller avant d'écrire le sien.

Malgré tout, ce livre nous en apprend davantage que celui de Chrétien sur le pouvoir et sa pratique. Il a par contre le défaut d'être assez terne. Il se lit aisément car l'écriture est limpide et sans fioritures, mais elle est aussi dépourvue de tout relief.

Plus de recul que Chrétien

L'auteur est un fin observateur et a le mérite de souvent laisser de côté la partisanerie. Ayant plus de recul que Chrétien, il souligne les succès, bien sûr, et défend plusieurs décisions controversées, mais il sait aussi reconnaître ses erreurs et celles de son chef. Il cite par exemple le fait que Jean Chrétien a donné l'impression qu'il abolirait la TPS, ce que le premier intéressé nie encore.

Maintenant avocat dans un grand bureau de la capitale fédérale, l'ancien conseiller offre aussi sa propre réflexion sur l'exercice du pouvoir et tente d'en démystifier certains aspects. Il montre combien la très grande majorité des ré-

Collaboratrice du Devoir

COMMENT ÇA MARCHE À OTTAWA

Eddie Goldenberg (traduit de l'anglais par Pierre Corbeil et Jean Prévost)
Éditions Fides
Montréal, 2007, 395 pages

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Pierre Bertrand et Martin Thibault

Paroles de l'intériorité
Dialogue autour de la poésie

LIBER
138 pages, 18 dollars

Dans le cadre des 150 ans de Saint-Lambert, la Société d'histoire Mouillepiep a publié «Saint-Lambert au fil des ans 1857-2007», traitant divers aspects de l'histoire lambertoise.

264 pages — 275 illustrations — 39,95\$

LIBRAIRIE LE FURETEUR
t. 450.465.5597
f. 450.465.8144
fureteur@librairiefureteur.qc.ca

Alire vous invite
Le 11 novembre 2007 à 15h
au Théâtre de la Ville, salle Jean-Louis Millet
150, rue de Gentilly Est, Longueuil

Au concert
LA FONTAINE EN MUSIQUE
par l'Orchestre Symphonique de Longueuil

Jean-Pierre Harel incarne Jean de La Fontaine qui se remémore sa vie tout en interprétant quelques fables à travers des pièces tirées du répertoire de son époque.

Une causerie pré-concert est offerte à 14h 15
présentation de diverses éditions courantes de Jean de La Fontaine à la librairie Alire

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil • 825, St-Laurent O
450-679-8211 • info@librairie-alire.com

Devons-nous en finir avec l'indépendance?

ARGUMENT
Politique, société, histoire

VOL. 10 N° 1 14 \$
AUTOMNE 2007-HIVER 2008

ISSN 1481-3971 • 192 pages
www.revueargument.ca

La culture québécoise est-elle en crise? Réponses d'Évelyne de la Chenelière et d'Olivier Kemeid; L'hypothèse d'Éric Bédard sur La Truandisation des esprits; La République du Québec esquissée par Marc Chevrier; Un texte inédit de Fernand Dumont présenté par Serge Cantin; La réussite crépusculaire de Cloran, une figure de pensée présentée par Sylvain David.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL www.pulaval.com

Triptyque
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

MÆBIUS
À TABLE!

La revue MÆBIUS au stand 532

Remise du prix de la bande à Mæbius et présentation du n° 115

Le vendredi 16 novembre à 18 h 30
au Salon du livre de Montréal - carrefour Desjardins

Composé de Louise Dubuc, Stanley Péan et Claire Varin, le jury a retenu les finalistes suivants:

François Charron, *Que la force se dresse*, n° 112
Michaël La Chance, *Le forgeron au sommet et De l'érudition en poésie*, n° 111
Marie Hélène Poitras, *La trentaine*, n° 113

Le lauréat ou la lauréate lira son texte lors de la remise du prix.

ACCENTS
DU CANADA FRANÇAIS

Le Regroupement des éditeurs canadiens-français vous invite à participer à plusieurs tables-rondes dans le cadre du SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA NOUVELLE D'AUJOURD'HUI. LES DIX ANS DE LA REVUE VIRAGES
Trois romanciers discutent de la nouvelle aujourd'hui
Avec Samia Khalifé, Suzanne Myre et Marguerite Andersen, directrice de la revue Virages
JEUDI 15 NOVEMBRE À 17 H | CARREFOUR DESJARDINS

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE DANS LA FICTION ET DANS LA RÉALITÉ
À partir de lettres de soldats, un romancier et un historien discutent de la vie dans les tranchées
Avec Claude de Moissac et Jean-Louis Grosmaire
Animation: Pierre Vennat
VENDREDI 16 NOVEMBRE À 15 H | CARREFOUR DESJARDINS

DES ROMANS QUI NOUS CONFRONTENT AU SUD
Trois romanciers évoquent les relations Nord-Sud
Avec Didier Leclair, Pierre Karch et Héloïse Koscielniak
Animation: Stanley Péan
DIMANCHE 18 NOVEMBRE À 16 H | CARREFOUR DESJARDINS

RÉCF stand 138 | www.recf.ca

SALON DU LIVRE

Retour sur le Front de libération des femmes

FRANCIS DUPUIS-DÉRI

lectivement des outils d'analyse, d'organisation et d'action.

En prison pour la cause des femmes présente à la fois des analyses générales du mouvement féministe, plusieurs actions directes (contre le Salon de la femme, pour l'occupation des tavernes, etc.) et l'œuvre des diverses cellules du FLF (cellule Garderie, cellule Avortement, cellule Journal, etc.), des portraits de militantes qui expliquent les voies de leur engagement, le tout appuyé par des photos et des documents en annexe.

L'entreprise de Péroquin, clairement sympathique aux féministes avec qui elle a milité, n'évite pas le retour critique, détaillant les débats et les clivages qui ont traversé le FLF. Elle entend également contester certaines rumeurs qui circulent aujourd'hui au sujet de cette organisation légendaire. Non, le FLF n'était pas d'abord marxiste-léniniste; il considérait la lutte antipatriarcale comme prioritaire et fonctionnait sur un mode décentralisé et non hiérarchique.

Non, le FLF ne prônait pas un nationalisme étroit; il se revendiquait du tiers-mondisme et du droit de tous les peuples à l'autodétermination. Un livre essentiel pour celles et ceux qui s'intéressent à l'histoire du Québec et du féminisme, ainsi qu'aux dynamiques des mouvements sociaux, à leurs stratégies et leurs tactiques, surtout en cette époque caractérisée par une montée de la droite et un fort ressac antiféministe.

Collaboration spéciale

EN PRISON POUR LA CAUSE DES FEMMES: LA CONQUÊTE DU BANC DES JURÉS

Marjolaine Péroquin
Remue-Ménage
Montréal, 2007, 307 pages

Lors du procès de Paul Rose, membre du FLQ, Lise Balcer est accusée d'outrage au tribunal pour avoir refusé d'y témoigner. En 1971, les femmes n'ont pas le droit d'être membres de jury: Lise Balcer considère donc que les femmes ne devraient pas collaborer à ce système judiciaire sexiste. Lors de sa comparution, des militantes féministes sautent dans le box du jury en criant «Discrimination!» et «La justice, c'est d'la mardo!».

Cette action directe est le point de départ du premier ouvrage consacré à l'histoire du Front de libération des femmes (FLF), signé par Marjolaine Péroquin, une des membres de sa cellule Action-choc. Répondant à un «devoir de mémoire», Péroquin a replongé dans ses souvenirs, réuni d'anciennes membres du FLF pour des discussions collectives et relu le journal *Québécoises debout!*, ainsi que des quotidiens de l'époque. Forte de ces diverses sources d'inspiration et d'information, elle présente une histoire détaillée du FLF, une organisation née à la suite de l'arrestation de 200 femmes qui manifestaient à Montréal, en novembre 1969, contre le nouveau règlement municipal interdisant les manifestations. Le FLF s'est dissous quelques années plus tard, après la mort d'une militante dans une manifestation syndicale violemment réprimée par les policiers. Des militantes ont continué leur lutte sur divers fronts, dont celui du droit à l'avortement.

Entre cette naissance et cette mort, le FLF a été un lieu d'apprentissage politique de nombreuses femmes, qui y ont développé col-

Jean-Pierre Charbonneau, du journalisme à la politique

Impétueux personnage de la scène politique québécoise pendant 25 ans, Jean-Pierre Charbonneau a d'abord fait sa marque comme journaliste. «Six ans de dénonciations, d'émotions très fortes et de succès retentissants» au *Devoir* l'auront propulsé en politique sous la bannière du Parti québécois.

KATHLEEN LÉVESQUE

Jean-Pierre Charbonneau n'a que 21 ans lorsqu'il frappe à la porte du directeur du *Devoir*, Claude Ryan. Embauché comme réviseur d'épreuves, où il n'excellait pas, Charbonneau se démarquera rapidement comme reporter. Il frappe son «premier coup de circuit» dans un dossier de népotisme et de favoritisme à Saint-Léonard. La piqûre pour le journalisme d'action et d'engagement, comme il le décrit lui-même, frappe immédiatement le jeune Charbonneau.

Cette fougue sera un peu sa marque de commerce comme journaliste, puis comme politicien. On le retrouve intacte dans l'autobiographie intitulée *À découvert* que M. Charbonneau lancera la semaine prochaine lors du Salon du livre.

«Je me voyais comme un "journaliste de combat", un incorruptible menant une croisade contre les barons de la pègre et ne pactisant jamais avec l'ennemi», écrit-il. Le récit de quelques reportages qui ont égratigné la mafia révèle le journaliste rebelle qui s'excite pour débusquer les complots. Le journaliste à les coudees franches pour enquêter. On ne lui dit pas quoi faire. Il s'agit là d'ailleurs d'une culture qui perdure au *Devoir*.

Il reconnaît qu'il était un journaliste «bouillant», à l'épiderme sensible lorsque ses patrons voulaient modifier ses textes pour éviter les poursuites. Imperturbable, Claude Ryan l'obligeait à reformuler certains passages mais le soutenait. «Le cheval fringant devait être dompté!», reconnaît-il en entrevue.

Le journalisme a été en quelque sorte un tremplin pour Jean-Pierre Charbonneau. Par accident, précise-t-il. Sa couverture du monde interlope lui a permis de mettre au jour de nombreux scandales. «C'était involontaire. Je n'ai jamais

fait le métier avec des arrière-pensées. Mais le journalisme prépare sûrement à la politique parce que c'est un univers où l'on apprivoise les rouages de la politique. Il y a eu René Lévesque, mon patron, Claude Ryan, et aujourd'hui Bernard Drainville et Christine St-Pierre», croit-il.

La vie politique

Mais, en 1976, après avoir publié un livre sur la mafia, *La Filière canadienne*, collaboré avec la Commission d'enquête sur le crime organisé (CECO) et été victime d'un attentat dans la salle de rédaction du *Devoir*, Charbonneau ne voit guère de défi à l'horizon; l'actualité criminelle est au ralenti et son passage à *La Presse* ne le stimule pas comme il le souhaitait. Puis le premier ministre Robert Bourassa déclenche les élections, et tout se précipite pour lui.

«Je veux offrir mes services de justicier et mettre la main à la pâte», écrit Charbonneau, qui devra toutefois forcer le destin. Le PQ ne l'a



Assis devant son bureau du *Devoir*, bouteille de Pepsi-Cola à portée de la main, le journaliste Jean-Pierre Charbonneau se remet en 1974 d'un attentat.

pas sollicité. Le député Robert Burns facilite son atterrissage dans la circonscription de Verchères, sur la rive sud.

Ce livre n'en est pas un de révélations croustillantes ou de libération de la parole. C'est la chronique du cheminement d'un homme passionné qui a connu des succès mais également des déceptions. Élu député pour la première fois en novembre 1976, Jean-Pierre Charbonneau devra ramer fort pour faire sa place au sein du parti. «Je ne m'attendais pas à 27 ans à être nommé ministre. Mais je pensais que j'aurais joué un rôle plus important. Je pensais que l'on m'aurait fait confiance davantage. J'ai trouvé ça difficile. C'est comme si je n'existais pas», laisse-t-il tomber.

Mais cela n'a pas stoppé l'élan de Charbonneau. Sous la gouverne de Lucien Bouchard, il est nommé à la présidence de l'Assemblée nationale. Sur le coup, il encaisse une autre déception politique, mais rapidement il se plaie dans cette fonction qui lui «évite d'être contraint par la discipline de parti». Et quiconque a suivi un tant soit peu les hauts et les bas du Parti québécois sait à quel point Jean-Pierre Charbonneau était perçu comme un électron libre, parfois imprévisible, souvent dérangeant. Il commentait allégrement les chicanes internes du PQ avec son franc-parler, pour le plus grand plaisir des journalistes, ce qui provoquait des vagues dans les rangs péquistes.

Il ne s'en cache pas. Au *Devoir*,

il a mis en colère les bandits, et au PQ, il a provoqué — bien involontairement, assure-t-il — la colère de ses collègues et souvent du chef.

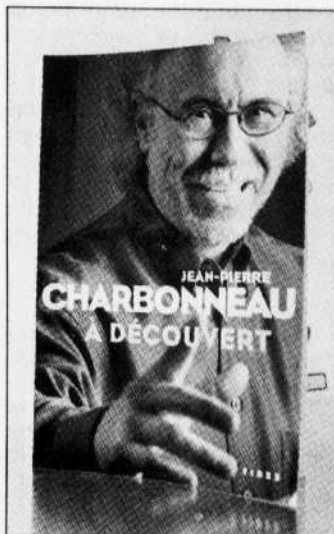
«Mon tempérament a fait le journaliste et le politicien combatif que j'ai été. Mais ça m'a parfois desservi. J'ai dû gérer plus d'une fois des lendemains de déclarations qui créaient du remous dans le caucus et auprès du chef. Je n'ai pas toujours mesuré l'impact. Pour un guerrier, je n'étais pas très stratégique», dit-il.

Vingt-cinq ans de vie politique laissent des écorchures, ajoute Jean-Pierre Charbonneau, qui reconnaît avoir été blessé plus d'une fois dans cet univers de pouvoir où s'entrechoquent complicité et rivalité.

Il a pris sa retraite il y a maintenant un an, presque jour pour jour, mais il demeure ancré dans l'actualité. Il participe à une émission sur les ondes de RDI comme analyste de la politique, prononce des conférences et se plonge dans sa passion des arts martiaux.

Après avoir tant rû dans les brancards, Jean-Pierre Charbonneau essaie d'apprendre à être patient. L'écriture de son autobiographie s'inscrit un peu dans cette veine. «J'ai écrit ça pour donner un sens et laisser des traces de toutes les batailles que j'ai menées, entre autres sur l'indépendance et la démocratie», soutient Jean-Pierre Charbonneau.

Le *Devoir*



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU STAND 532

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL, DU MERCREDI 14 AU LUNDI 19 NOVEMBRE 2007

REFLET D'UNE SOCIÉTÉ, D'UN PEUPLE ET DE SON ÉVOLUTION

<p>LA MESURE d'un CONTINENT Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1994 Jean-François Palomino Jeudi 15: 17h à 19h Samedi 17: 20h à 21h Dimanche 18: 16h à 17h</p>	<p>LA SAGA de la navigation de la navigation Marjolaine Saint-Pierre Joseph-Elzéar Bernier Samedi 17: 11h à 13h Dimanche 18: 13h à 15h et 17h à 19h</p>	<p>LE VIEUX-MONTRÉAL Roger Chartrand Vendredi 16: 18h à 20h Samedi 17: 15h à 17h</p>	<p>HISTOIRE D'UN RÊVE BRISÉ? Yves Roby Vendredi 16: 17h à 18h et 20h à 21h</p>	<p>UNE HISTOIRE DU CANADA CONTEMPORAIN Jean-Pierre Charland Samedi 17: 16h à 17h Dimanche 18: 16h à 17h</p>	<p>LE FÉDÉRALISME D'OUVERTURE Éric Montpetit Samedi 17: 14h à 15h et 17h à 18h Dimanche 18: 18h à 19h</p>	<p>LE FORT DE CHAMBLÉ Réal Fortin Jeudi 15: 17h à 18h Samedi 17: 11h à 12h</p>
<p>LE RÊVE DU PETIT-CHAMPLAIN Jacques de Blois Samedi 17: 13h à 14h Dimanche 18: 14h à 15h et 17h à 18h</p>	<p>ANTOINE COUREUR DES BOIS Adrienne Leduc Samedi 17: 13h à 14h et 18h à 19h Dimanche 18: 13h à 14h</p>	<p>IMAGO Louis Laliberté Vendredi 16: 15h à 16h et 19h à 20h Samedi 17: 19h à 20h</p>	<p>COMPRENDS-TU ÇA LAURETTE? Cécile Hélie-Hamel Jeudi 15: 17h à 18h Vendredi 16: 17h à 18h</p>			
<p>EX MACHINA Patrick Caux Samedi 17: 18h à 19h Dimanche 18: 15h à 16h</p>	<p>DOIGTS DE LUMIÈRE Jean Proulx Jeudi 15: 15h à 16h et 19h à 21h</p>	<p>L'ESSENCE de la vie Andréa Richard Samedi 17: 11h à 12h Dimanche 18: 12h à 13h</p>	<p>QUAND LA MÉMOIRE S'EN MÊLE Monique Boucher-Matte Samedi 17: 16h à 17h Dimanche 18: 12h à 13h</p>	<p>LES CHRONIQUES d'une mère indigne Caroline Allard Mercredi 14: 15h à 17h</p>	<p>LUCIE le chien Sophie Bienvenu Samedi 17: 19h à 20h Dimanche 18: 15h à 16h</p>	<p>UN TAXI LA NUIT Pierre-Léon Lalonde Jeudi 15: 19h à 21h Samedi 17: 19h à 20h</p>

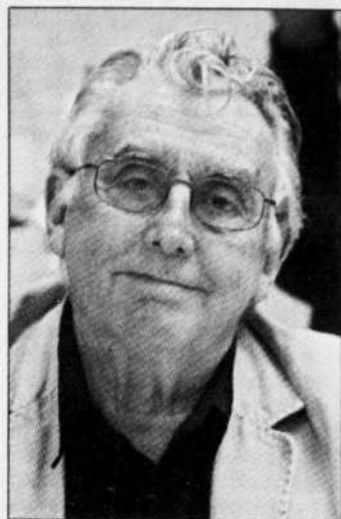
SALON DU LIVRE

LITTÉRATURE DE VOYAGE

Voyageur de papier

CHRISTIAN DESMEULES

Gilles Lapouge se réclame résolument de l'école de Karl Kraus: «On ne voyage pas pour voyager, mais pour avoir voyagé.» C'est ainsi que, pour cet écrivain et journaliste français né en 1923, un voyage n'existe qu'à l'instant où on le convertit en encre. «Je voyage pour raconter mes voyages», écrit-il sans en éprouver la moindre honte. Lapouge voyage pour en faire des noms, des verbes, des virgules et des participes passés.



JEAN-PIERRE MULLER AFP

Pour Gilles Lapouge, un voyage n'existe qu'à l'instant où on le convertit en encre.

tières (Albin Michel, 2002) connaît si bien. Morceaux parmi d'autres qu'il consacre aussi à la mythique collection «Terre Humaine», créée chez Plon par Jean Malaurie en 1955, et à la géographie chez Julien Gracq. Un bémol, peut-être: emporté par ses enthousiasmes d'encre et de papier, Lapouge s'y fait trop avare de rencontres, humaines celles-là, qui demeureront longtemps encore, il faut le souhaiter, le véritable sel du voyage.

Collaborateur du Devoir

L'ENCRE DU VOYAGEUR

Gilles Lapouge

Albin Michel

Paris, 2007, 272 pages



Jan J. Dominique a publié les romans *La Célestine* et *Mémoire d'une amnésique* aux éditions du Remue-ménage et le recueil de nouvelles *Évasion* aux éditions CIDHCA.

L'ÉCRIVAIN ET JOURNALISTE D'ORIGINE HAÏTIENNE
JAN J. DOMINIQUE
EN RÉSIDENCE À QUÉBEC

DU 5 NOVEMBRE 2007 AU 31 JANVIER 2008

ACTIVITÉS À QUÉBEC

Rencontres d'auteur

Jeu 15 novembre à 8 h 30 | Local 3116 du pavillon de Koninck de l'Université Laval

Dimanche 25 novembre à 14 h | Bibliothèque Vieux-Québec, 37, rue Sainte-Angèle

Lundi 28 janvier à 19 h | Bibliothèque Chrystine-Brouillet, 264, rue Racine

Mardi 29 janvier à 19 h | Bibliothèque Jean-Baptiste-Dubé, 2475, boul. Central

Mercredi 30 janvier à 19 h | Bibliothèque Gabrielle-Roy, salle Gérard-Martin, 350, rue Saint-Joseph Est

Précédée à 17 h 30 de la projection du documentaire *L'agronome* de Jonathan Demme sur la vie de l'activiste haïtien Jean L. Dominique, père de Jan. Une autre projection est prévue le jeudi 31 janvier à 14 h.

Consultation individuelle

Conseils aux jeunes écrivains et journalistes qui soumettent un court texte ou un extrait par courriel à residence@icqbdq.qc.ca

Des rencontres individuelles sont possibles sur rendez-vous.

Jan J. Dominique est accueillie en résidence d'écriture dans le cadre du réseau d'accueil d'écrivains en exil au Canada mis en place par PEN Canada et le Centre québécois du P.E.N. International.

www.maisondelalitterature.qc.ca

PEN CANADA
CENTRE QUÉBÉCOIS DU P.E.N. INTERNATIONAL

L'Institut Canadien
de Québec

MAISON DE
QUÉBEC

Centre québécois
de Québec

Tocqueville et les religions

GEORGES LEROUX

Célébré en 2005, le bicentenaire de la naissance d'Alexis de Tocqueville fut salué par de nombreuses publications. Parmi celles-ci, une biographie importante nous permettait de prendre toute la mesure du personnage: après André Jardin, son premier biographe, Jean-Louis Benoit,

Tocqueville pratiquait déjà une sorte de sociologie de la religion

éditeur de la correspondance familiale, a pris le relais dans un portrait soucieux de mettre en relief les paradoxes d'un intellectuel qui fut à la fois un grand théoricien et un militant plongé dans les combats politiques de son temps (*Tocqueville. Un destin paradoxal*, Bayard). Déchiré entre ses origines aristocratiques et une conviction démocratique profonde, Tocqueville apparaît surtout comme un homme intègre, rigoureux et supérieurement intelligent.

L'intérêt de rassembler ses écrits sur les religions est d'autant plus grand que Tocqueville semble avoir eu à l'égard de la religion la même attitude que celle de Max Weber: lui-même, chrétien «spiritualiste», avait pris ses distances à l'égard du catholicisme doctrinal, mais il avait développé, dans les deux volets de *La Démocratie en Amérique*, une doctrine de la religion comme ferment social qui l'avait conduit ensuite à considérer les autres religions dans la même perspective. Jean-Louis Benoit connaît de l'intérieur cet ensemble de textes dispersés dans l'œuvre et il les présente aujourd'hui dans un ensemble très utile.

Religion et démocratie

Tocqueville pratiquait déjà une sorte de sociologie de la religion et, autant sur l'islam que sur l'hin-

douisme, il se montre à la fois sévère et très tolérant. Cette anthologie en donne la preuve. Protecteur des musulmans d'Algérie, il apporta son soutien à leurs écoles et aux mosquées. Sa lecture du Coran, minutieuse et détaillée, l'amène pourtant à formuler un jugement très critique. Même s'il pensait que toutes les religions sont vraies et utiles, parce qu'elles entretiennent au sein de la société la perspective d'un bien transcendant à rechercher au-delà des satisfactions matérielles, il ne doutait pas que certaines fussent inférieures à d'autres. À l'égard de l'islam, il exprimera surtout une réelle déception devant les appels répétés à la violence dans le Coran et le peu de place laissée à la liberté

de son correspondant, Arthur de Gobineau, le trouve cependant injuste sur ces deux points et on trouve dans leur échange l'écho de l'ambivalence qui pénétrait alors l'orientalisme français, écho qui se perpétuera par exemple chez Louis Massignon.

Admiratif devant l'habileté politique de Mahomet, Tocqueville reconnaît que le Coran constitue un progrès immense sur le polythéisme antérieur, mais il s'inquiète au spectacle de la passion qui lui semble constitutive de la religion musulmane. L'étude de ses notes sur le texte montre un intérêt pour la théologie de la grandeur divine et pour le souci compassionnel de la justice, mais une réelle réticence devant les propos conquérants. Plusieurs analyses conservent aujourd'hui une certaine pertinence, notamment quand Tocqueville attribue la faiblesse des nations musulmanes à leur théologie politique. Il ne peut cependant qu'observer la profondeur du sentiment religieux et les liens authentiques avec une doctrine



MYCHELE DANIAU AFP

Tocqueville avait pris ses distances à l'égard du catholicisme doctrinal, mais il avait développé, dans les deux volets de *La Démocratie en Amérique*, une doctrine de la religion comme ferment social qui l'avait conduit ensuite à considérer les autres religions dans la même perspective.

de la justice communautaire.

Un des morceaux les plus passionnants de ce livre est la partie consacrée à Abd el-Kader, qui s'était vu reconnaître la souveraineté sur une partie importante de l'Algérie par le Traité de la Tafna en 1837. Tocqueville raconte cet épisode et compare l'émir à Cromwell; il montre aussi tout ce que son pouvoir doit à la religion. Ces textes se trouvent au cœur du débat très vif en France sur la position de Tocqueville concernant la colonisation: très critique, comme Jean-Louis Benoit le fait observer, il ne la justifia jamais par l'argument colonial de la mission civilisatrice, ni par la supériorité du christianisme. Tocqueville demandait pour l'Algérie justice et rigueur, mais il savait que la colonisation se faisait toujours aux dépens des colonisés. Comme Massignon plus tard, il réclamait le respect de la culture, mais il trouva bien peu d'écoute. Quand il intervint en 1847 contre la spoliation des biens des fondations musulmanes, il plaide pour une aide matérielle à l'Algérie. Il ne cesse de répéter que la colonisation «déconstruit» la France et que la destruction des monuments et des temples justifie le mépris des colonisés pour les colons.

Cette anthologie offre également des sections sur l'hindouisme et le christianisme, catholique et protes-

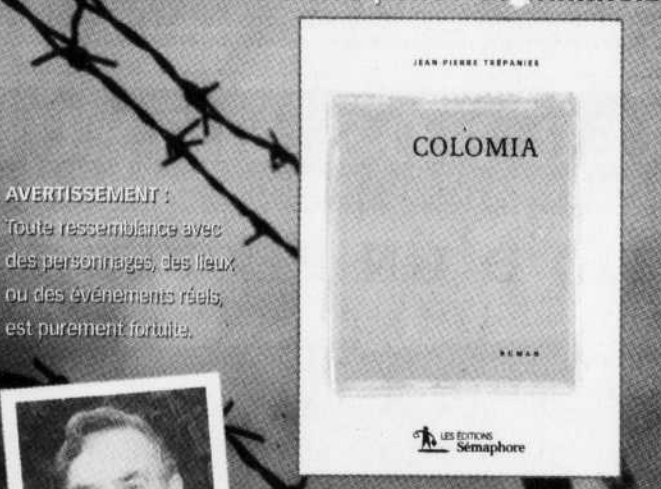
tant: pour la religion de l'Inde, Tocqueville blâme fortement le soutien au système des castes, alors que, pour le christianisme, son jugement annonce les théoriciens de la sécularisation. Il croit en effet que la modernité constitue une reprise des valeurs chrétiennes d'universalité et d'humanité et que le christianisme se trouve dès lors au fondement de la morale moderne. La correspondance avec Gobineau propose plusieurs comparaisons avec l'islam et se conclut sur une interprétation du christianisme comme religion quasi naturelle des temps démocratiques. Des notes très riches sur la séparation de l'Église et de l'État complètent ce dossier, de même qu'un appareil bibliographique renvoyant à plusieurs sites Internet où le lecteur trouvera les textes de Tocqueville en accès libre et plusieurs ressources pour les étudier.

Collaborateur du Devoir

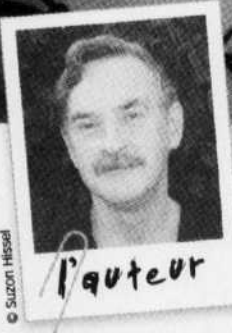
NOTES SUR LE CORAN ET AUTRES TEXTES SUR LES RELIGIONS

Alexis de Tocqueville
Présentation et notes de Jean-Louis Benoit
Éditions Bayard
Paris, 2007, 175 pages

Un truand coincé entre police et criminels



AVERTISSEMENT: Toute ressemblance avec des personnages, des lieux ou des événements réels, est purement fortuite.



COLOMIA
DE JEAN-PIERRE TRÉPANIÉ

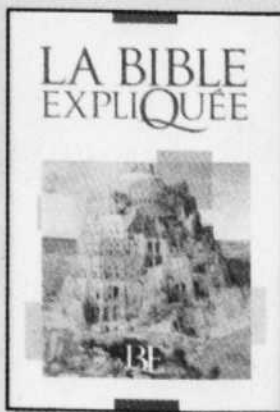
LES ÉDITIONS Sémaphore
www.editionssemaphore.qc.ca

SOCIÉTÉ BIBLIQUE CANADIENNE

Un livre essentiel pour découvrir le sens de la vie

LA BIBLE EXPLIQUÉE

Version « Français courant »



- 7 ans de travaux
- 80 rédacteurs (canadiens et européens)
- 4 000 notices explicatives
- une collaboration interconfessionnelle
- le texte intégral de la Bible en français courant

Édition catholique 29,95 \$
(avec les livres deutérocanoniques)
ISBN : 0-88834-216-7
Édition protestante 29,95 \$
(sans les livres deutérocanoniques)
ISBN : 0-88834-216-0

Imprimatur: Bureau de direction de la Conférence des évêques catholiques du Canada, mai 1996 (textes bibliques) et juin 2004 (notes explicatives)

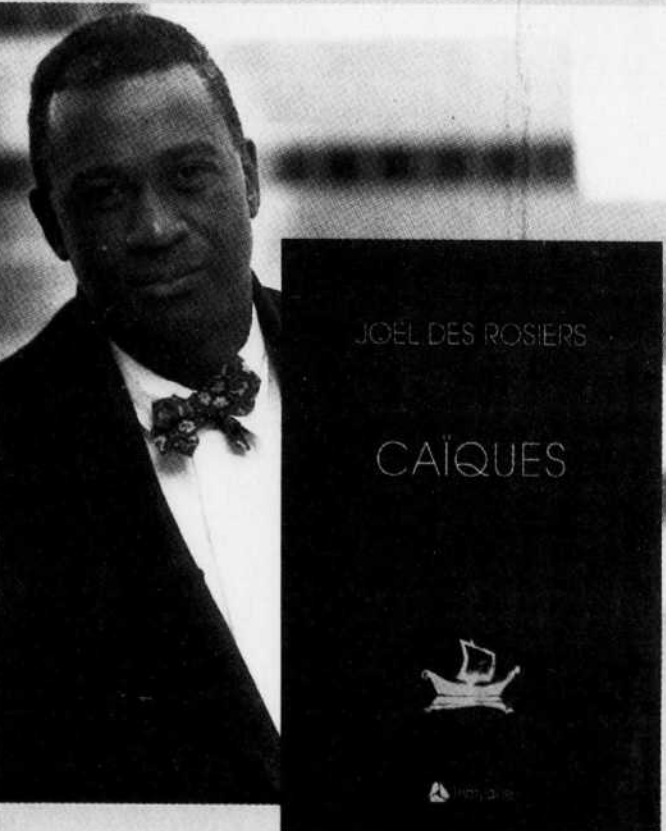
Ses explications originales respectent l'esprit des auteurs de la Bible

- Elles replacent les textes dans leur perspective historique et religieuse
- Elles invitent à une réflexion sur l'actualité de ces écrits
- Elles en soulignent la profondeur spirituelle.

www.biblescanada.com

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



JOËL DES ROSIERS

CAÏQUES

Joël Des Rosiers

CAÏQUES

poésie, 128 p., 22 \$

Salon du livre de Montréal – Stand 532



MARCHAND DE FEUILLES

rencontrez nos auteurs

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

STAND 356 MARCHAND DE FEUILLES

SALON DU LIVRE

ÉCOLOGIE

Pour en finir avec l'automobile

FABIEN DEGLISE

«La voiture, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est condamnée à devenir un accident de l'histoire.»

La thèse est bien sûr discutable. Et c'est sans doute pour cela qu'elle est longuement discutée par Martin Blanchard, du Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, et le philosophe Christian Nadeau, dans *Cul-de-sac, l'impasse de la voiture en milieu urbain*, que la jeune maison d'édition Hélotrope vient de faire paraître.

Petit mais costaud, ce bouquin se veut finalement une réflexion à voix haute et en 126 pages sur notre époque, à travers l'un de ses symboles les plus encombrants: la bagnole.

Omniprésente, adulée, dictoriale parfois, l'automobile, dans les villes à tout le moins, serait en effet loin d'être seulement ce moyen de transport pratique qui permet aux superficiels d'afficher des signes extérieurs de richesse et aux banlieusards d'écouter la radio bloqués sur un pont. Que nenni!

L'auto est aussi cruelle. De 1965 à 2005, au Québec, elle a fait

2,25 millions de blessés. Elle tue aussi, bon an mal an, près de 700 personnes.

Pis, avec ses émissions de gaz polluants, l'idée du Belge Étienne Lenoir — l'inventeur en 1859 du moteur à gaz et air dilaté — vient régulièrement alimenter le smog sur les villes et accroître l'incidence des maladies respiratoires qui, au Canada, induisent chaque année près de 5000 décès prématurés. Et, comme si ce n'était pas assez, cet objet maléfique stresse ceux qui le font bouger et ceux qui doivent composer avec lui dans des milieux urbains enlaidis par ce «tout à l'auto».

De ce point de vue, «dans un monde parfait, il n'y aurait [donc] plus de voitures», écrivent les auteurs qui, après avoir passé en revue les nombreux «dommages moraux» personnels et collectifs causés par la chose, en viennent pourtant à croire que cette disparition totale n'est finalement qu'une utopie.

Mais le combat n'est pas perdu pour autant. Et la réduction de «moitié des kilomètres actuels parcourus en voiture privée», un objectif exigeant mais réaliste, pour-

rait être un bon début, selon eux. Cette quête d'équilibre devrait également s'accompagner de véritables programmes pour encourager le développement de modes de transport alternatifs, indiquent les auteurs. Le transport en commun en fait partie et mérite d'être pris désormais plus au sérieux. «Attendre un métro ou un autobus plus de 10 minutes, voire 20 minutes, encourage l'utilisation de la voiture», peut-on lire. Ce qui n'est pas faux.

Au final, ce procès de l'auto en ville devrait être facile à comprendre par les philosophes en herbe qui se questionnent déjà sur le sujet. Quant aux autres, la probabilité qu'ils changent d'avis sur l'importance de leur volant reste toutefois très mince.

Le Devoir

CUL-DE-SAC, L'IMPASSE DE LA VOITURE EN MILIEU URBAIN

Martin Blanchard et Christian Nadeau
Hélotrope,
Montréal, 2007, 126 pages



SOURCE MERCEDES

Verra-t-on au cours des prochaines années se multiplier les mini-voitures peu énergivores telles que la Smart?

ESSAI

Ovni soit qui mal y pense...

Pour en finir avec la théorie du complot

STÉPHANE BAILLARGEON

Où sont passées les soucoupes volantes? Les observations diminuent, non? En tout cas, l'âge d'or de l'ufologie semble remis dans le placard de l'histoire avec la guerre froide, les Nordiques, la coupe Longueuil et d'autres repères essentiels de notre modernité avancée.

En fait, les soucoupes sont toujours là, pour qui veut bien les voir. Dans Internet, par exemple, la grande toile alimentant encore et toujours le pire et le meilleur.

Mais est-ce la bonne question? L'univers porte en lui une indéfinissable espérance de vie. En douze ans, plus de 200 planètes ont été découvertes en dehors de notre système solaire. Il en reste des milliards à observer. Le bon sens statistique donne de sérieux espoirs aux exobiologistes de tomber un jour sur une espèce plus évoluée dont la vie n'oscillerait pas de l'insignifiance à l'ennui, entre une émission du *Banquier* et une virée de shopping à Burlington.

Bref, la question la plus intéressante consiste plutôt à se demander où sont ces autres êtres vivants. Le physicien Enrico Fermi résumait ainsi le paradoxe: si des extraterrestres existent, où sont-ils donc?

Beaucoup d'ufologues ont tranché cette bizarrerie en évoquant une large et pernicieuse théorie du complot. En gros, leur idée noire veut que les extraterrestres existent, qu'ils se manifestent à nous à travers les ovnis, mais surtout, surtout, que les autorités scientifiques, militaires et gouvernementales nous cachent cette vérité.

Le sociologue Pierre Lagrange, professeur à l'École des mines et spécialiste des marges parascientifiques (ufologie, parapsychologie, cryptozoologie), utilise cette riche et délirante matière à la *X-Files* pour tracer le portrait des jeux complexes opposant les méchants experts au bon peuple, la culture savante à la culture populaire, la raison à l'irrationnel, les experts aux ignorants. En utilisant la riche matière soucoupiste, son livre sérieux et critique (malgré sa couverture et son titre racoleurs) présente en somme un portrait atypique de notre temps avec petits hommes verts.

Les trois premiers chapitres décrivent le développement des théories du complot, depuis les premières observations dans le désert américain après la Deuxième Guerre



DAVID AKE REUTERS

Des passants s'esclaffent devant des extraterrestres en styromousse exposés par un commerçant de Roswell, au Nouveau-Mexique, à l'occasion du congrès international d'ufologues qui s'y est tenu en juillet 1997.

mondiale jusqu'aux rapports d'ingénieurs ou de militaires longtemps gardés secrets. Des questions ont effectivement été cachées, explique Lagrange. Seulement, «ce que les militaires US ont surtout caché, écrit-il, c'est leur incapacité à traiter un tel problème et leur ignorance».

La dernière partie plonge au cœur des catégories en jeu. Pierre Lagrange rappelle que les théories du complot sont légion et que chacun peut y succomber en écoutant le téléjournal. Tout en restant sceptique par rapport aux positions ufologiques, il demande donc de ne plus s'appuyer sur des termes de «Grand Partage» (moderne/primitif, civilisé/sauvage, scientifique/magique) pour opposer les aberrations ufologiques à une rhétorique scientifique. Cette position lui semble d'autant plus absurde que les savants eux-mêmes reprennent la même démarche manichéenne en jugeant le public trop immature pour être associé au débat et connaître la vérité sur les phénomènes observés.

«Ce qu'il y a à cacher est bien plus lourd de conséquences puisqu'il s'agit du mythe fondateur du monde moderne, écrit-il, l'existence d'une différence fondamentale entre la pensée scientifique occidentale et les autres formes de pensée, les autres cultures. Or la force de ce mythe est d'être défendu par ceux qui en sont les principales victimes.»

Cette très postmoderne logique débouche sur l'idée que les soucoupes constituent le problème

scientifique et philosophique «le plus important du XX^e siècle». Le lecteur n'est vraiment pas obligé de suivre le savant Lagrange sur ce terrain. De toute manière, son livre se défend très bien sans cette position et présente d'autant plus d'intérêt qu'il reproduit près de 150 pages de divers documents officiels, européens et américains, sur les ovnis.

Le Devoir

OVNIS: CE QU'ILS NE VEULENT PAS QUE VOUS SACHIEZ

Pierre Lagrange
Presses du Châtelet, 369 pages

Pierre Lagrange

OVNIS : ce qu'ILS ne veulent pas que vous sachiez



ILS SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Sylvie Brien
auteure de la série *Les Enquêtes de Viperine Maltais*

le lundi 19 novembre de 10 h à 11 h

GALLIMARD JEUNESSE

Stéphane Poulin
illustrateur de *La vie en bled*

le samedi 17 novembre de 11 h à 12 h

PASTEL

Stephanie Blake
auteure de *Je veux pas aller à l'école*

le jeudi 15 novembre de 11 h à 12 h
le vendredi 16 novembre de 13 h à 14 h
le samedi 17 novembre de 11 h à 12 h
le dimanche 18 novembre de 11 h à 12 h
le lundi 19 novembre de 11 h à 12 h

l'école des loisirs

Éditions Anne Sigier NOUVEAUTÉS

<p>Jean Casanave</p> <p>Éclats de vie</p> <p>Réflexions éclairantes d'un curé de la campagne.</p> <p>154 p. 18,95 \$</p>	<p>Bernard de Castéra</p> <p>La foi est un enfantement</p> <p>Un pèlerinage intérieur à la rencontre de Dieu.</p> <p>244 p. 24,95 \$</p>	<p>Jean Lavoué</p> <p>Le Christ aux silences</p> <p>Une méditation favorisant l'accueil du Mystère.</p> <p>216 p. 22,95 \$</p>	<p>Jean Tremblay</p> <p>Mémoire sur les accommodements raisonnables</p> <p>Une contribution solide et articulée au débat actuel.</p> <p>120 p. 9,95 \$</p>
---	---	---	---

978-2-89129-537-6 978-2-89129-533-8 978-2-89129-536-9 978-2-89129-540-6

Chez votre libraire.

SALON DU LIVRE

ESSAI

L'action est dans la chanson

SYLVAIN CORMIER

Rebuté, d'emblée. Renvoyé à mon inculture, d'entrée de jeu. On dirait qu'ils le font exprès, chez Triptyque: à chaque nouvel essai sur la chanson, je me retrouve dans le coin, avec le bonnet d'âne. Moi, rien comprendre. Et c'est ma faute, forcément. Trop de romans policiers, trop de bédés, pas assez d'études de niveau universitaire sur ma table de chevet. Cet essai de Jacques Julien me tombe des mains. J'ai bien dû relire douze fois le premier paragraphe du chapitre 1 («Le reproductible selon Walter Benjamin») et je déclare forfait. Je soupçonne qu'on y cause des rapports entre le produit et la création, je peux me tromper. Peut-être s'agit-il plutôt des rapports entre la création et le produit.

Essayons tout de même. De ce que j'en déchiffre, le propos de Jacques Julien, lequel sait, assurément, de quoi il parle, se tiendrait à peu près dans ces parages: la création n'est pas pure quand on la sait destinée à un CD ou un DVD, le contenu n'est jamais détaché de son contenant, et même l'écriture des chansons d'un Richard Desjardins est affaire de stratégie. Ainsi, le spectacle *Kanasuta*, accolé en DVD au documentaire *L'Erreur boréale*, de Desjardins et Monderie, n'est plus un spectacle en soi, mais la partie d'une proposition qui contient aussi *L'Erreur boréale*. Destin «inséparable», écrit Julien. L'un ne va plus sans l'autre. La chanson fait partie du combat. La chanson est combat. L'action est dans la chanson. Ou quelque chose d'approchant.

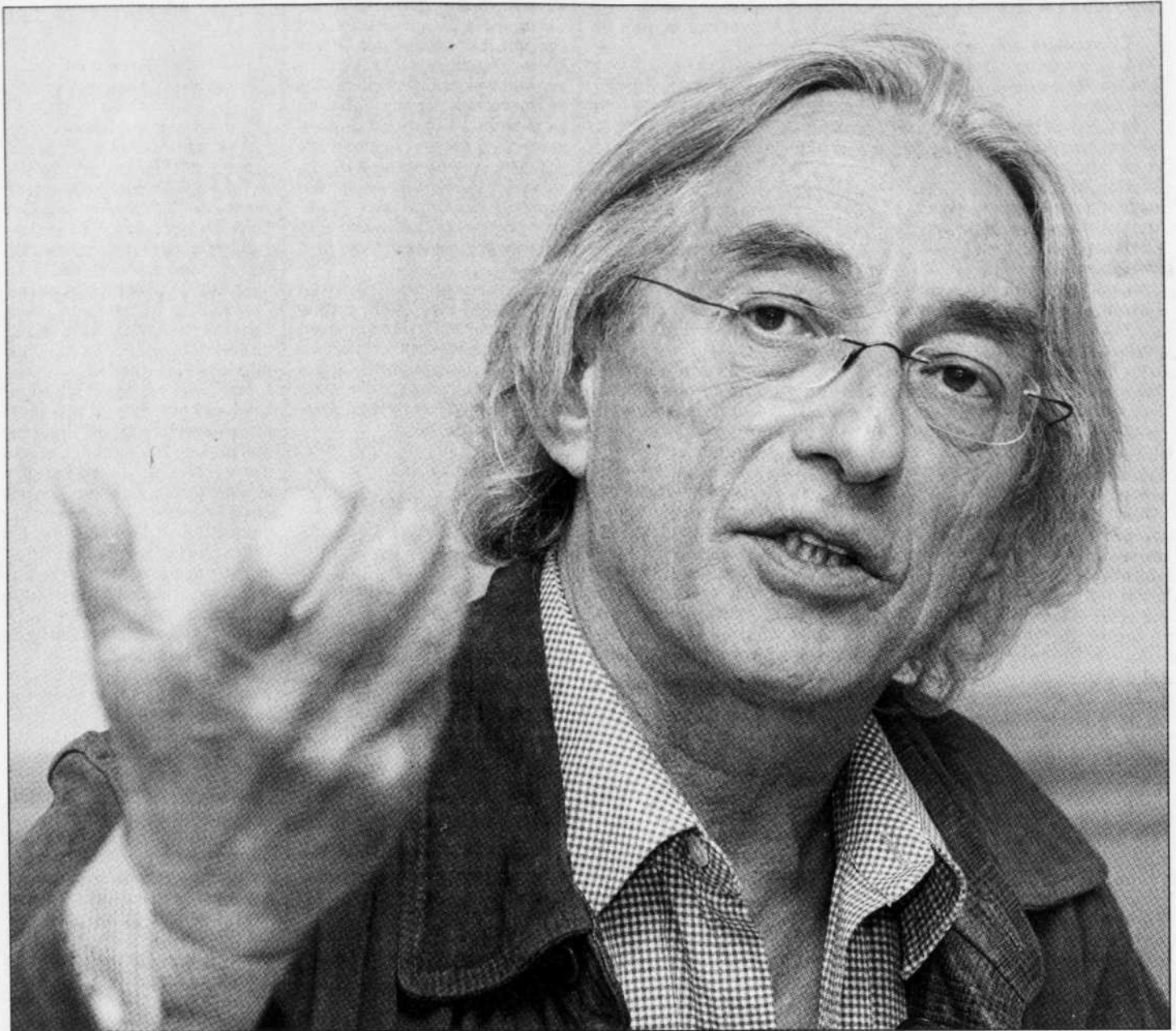
«Depuis le film *L'Erreur boréale* (1999), en effet, on ne peut pas séparer les productions artistiques du chanteur de son intervention citoyenne ni opposer l'artiste à l'acti-

viste.» Désormais, crois-je comprendre, rien n'est gratuit. Si Desjardins réenregistre *Les Yankees* avec le groupe de guitaristes Forestare, c'est d'abord question de sensibilité forestière. «*Forestare est en quelque sorte la réalisation pratique de cette consigne écologiste inventée par Desjardins: "L'arbre le plus payant est celui dans lequel tu fais des violons."*»

Suivent des analyses approfondies de chansons, tout un topo sur «*l'aura de Villon*» dans l'œuvre de Desjardins, etc. C'est du plus vif intérêt, je le sens bien. Seulement voilà, ce n'est pas à moi qu'on s'adresse ici (même si j'y suis cité). On se parle entre chercheurs: Julien cite à satiété une autre étude sur Desjardins, par Carole Couture, également publiée chez Triptyque (*Richard Desjardins: la parole est mine d'or*, 1998). Nul doute que ces deux-là trouvent chez Desjardins la matière de discussions de haut vol. Est-ce moi qui ne fais pas l'effort soutenu que suppose un véritable travail de lecture? C'est possible. Il est aussi possible que, chez Triptyque, on ne se soucie pas beaucoup du destinataire. Comprenez qui peut, tant pis pour les autres. Quelques passerelles, me semble-t-il, pourraient être tendues entre chercheurs passionnés de chansons et grand public amateur de chansons. L'essai aussi est un produit de consommation. Qu'il soit comestible n'entacherait en rien son goût relevé.

Collaborateur du Devoir

RICHARD DESJARDINS
L'ACTIVISTE ENCHANTEUR
Jacques Julien
Triptyque
Montréal, 2007, 168 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans l'essai de Jacques Julien sur Richard Desjardins, on se parle entre chercheurs. Comprenez qui peut, tant pis pour les autres.

Crier contre les puissants

MICHEL LAPIERRE

Ne pas être marxiste, mais redécouvrir dans le meilleur de l'œuvre de Marx l'idée suivante: le fétichisme des biens matériels qu'entraîne la mystique de l'argent conduit à la déshumanisation. Ce défi, John Holloway le relève en contredisant le principe léniniste de la nécessité de conquérir l'État pour faire la révolution. Il n'oppose

au pouvoir que «le cri le plus strident possible», cri intérieur, pacifique, inédit.

La nouveauté de son essai intitulé *Changer le monde sans prendre le pouvoir* découle d'événements survenus à la fin du XX^e siècle, comme la chute du mur de Berlin (1989), symbole de la mort du marxisme, et la révolte zapatiste dans le sud-est du Mexique (1994), mouvement indigène plus

avide de dignité que de puissance. Ces faits incitent le politologue, né en Irlande mais plongé dans la vie universitaire mexicaine de Puebla, à relire Marx en s'appuyant sur les commentaires de György Lukács (1885-1971).

Fétichisme de la marchandise

Dans *Histoire et conscience de classe* (1923), Lukács, philosophe

et critique littéraire hongrois qui a écrit surtout en allemand, révèle que le fétichisme de la marchandise, ce concept subtil exposé dans *Le Capital*, est le centre de la pensée de Marx. L'étrange mystique laïque du capitalisme entraîne, selon l'audacieux commentateur, un «processus de réification» qui asservit l'ensemble de la société.

«Le prolétariat partage donc avec la bourgeoisie la réification de toutes

les manifestations de la vie», affirme Lukács. Ce constat détruit les principes de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat sur lesquels se fondait la nécessité d'un parti léniniste. Holloway reproche d'ailleurs à Lukács d'avoir été un penseur inconscient parce qu'il n'a pas rompu avec le communisme orthodoxe.

Le politologue d'origine irlandaise soutient que l'État, dont une grande partie de la gauche du monde entier convoite toujours le contrôle, déshumanise la société. Comme le capitalisme, le pouvoir politique chosifié, d'après lui, la vie collective. «*L'État fragmente, classifie, définit, fétichise*», écrit Holloway, qui évite le piège des doctrines pour s'en tenir au simple hurlement de protestation contre le capitalisme, cri interminable mais très cohérent.

Il n'est pas dupe de la théorie postmarxiste qui associe le nouvel ordre mondial, cher aux néolibéraux, à la genèse d'une révolution planétaire inattendue. Même s'il trouve séduisantes les notions d'«*Empire*» et de «*Multitude*» formulées par Michael Hardt et Antonio Negri, il finit par les repousser.

«*Bien que Hardt et Negri insistent sur le fait que nous devons comprendre l'ordre comme une réponse au désordre, il leur est difficile d'éviter la prédominance de l'ordre comme conséquence de leur approche paradigmatique*», juge Hol-

loway. Il préfère l'utopie d'Ernst Bloch (1885-1977), philosophe allemand d'origine juive qui, sans jamais renier la pensée de Marx, l'a fait éclater.

C'est *Le Principe espérance*, vaste essai de Bloch, qui donne un sens au cri de révolte de Holloway. Dommage que le politologue ne fasse que suggérer le lien intellectuel qui l'unit au philosophe, au lieu de le décortiquer!

Certes, l'œuvre de Bloch est ardue. Mais, en retrouvant l'essence judaïque de la réflexion révolutionnaire très complexe et souvent contradictoire de Marx, le penseur a eu le courage de concilier des thèmes divergents — le prophétisme biblique et l'agnosticisme — pour obtenir une synthèse féconde.

Dans l'ombre de Marx, Bloch a fait de Moïse, de Jésus et de Faust les figures d'un syncrétisme d'inspiration juive, chrétienne et néopagane, mélange assez riche pour confirmer la souplesse et l'universalité du cri d'espérance que Holloway oppose à toutes les orthodoxies.

Collaborateur du Devoir

CHANGER LE MONDE SANS PRENDRE LE POUVOIR
John Holloway
Lux
Montréal, 2007, 320 pages

Au kiosque 42, plusieurs activités vous attendent : mini-ateliers, création collective, prix de présence. Obtenez en primeur notre programmation d'hiver 2008.

Venez nous voir au salon...



Participez à notre marathon d'écriture, vendredi le 16 novembre, 18 h. Salle 6, niveau 500, Mezzanine Sud

www.litteraire.ca Info@litteraire.ca
(514) 252-3033 1 (866) 533-3755

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie derrière soi
Les livres qui ne circulent pas meurent



L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL, 514-523-6389

GLOBE
REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES

Lancement du numéro «*Étranger et territorialité*»
Offre spéciale à l'occasion du 10^e anniversaire de la revue *Globe*

Pour le dixième anniversaire de sa fondation, *Globe. Revue internationale d'études québécoises* offre un rabais de 50% sur tout abonnement à la revue. Vient de paraître le numéro «*Étranger et territorialité au Québec*» (dir. C. M. Barreiro), qui inaugure la chronique d'actualité «*Perspective*» par une lecture du débat sur les accommodements raisonnables (M. Labelle et J.-C. Lécart).

Vous pouvez bénéficier du rabais en vous abonnant via le site Internet de *Globe* : <http://www.revueglobe.uqam.ca/>

20^e anniversaire
lire
PASSION, CONSEILS ET DÉCOUVERTES

Meurtre au Salon du livre
Un roman de David Brodeur
illustré par Jimmy Beaulieu

Soulières éditeur
112 pages • 9,95 \$
pour les 10 ans et plus

Edmond s'amusait beaucoup au Salon du livre... Jusqu'à ce qu'il surprenne une conversation terrifiante.

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil • 825, St-Laurent O.
450-674-8211 • info@librairie-lire.com

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

VOUS ATTEND AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

STAND 239

Imaginez la Grande Bibliothèque avec son million de romans, de biographies, de livres de recettes, de bandes dessinées, de guides de voyage, de périodiques et de journaux du monde entier. Imaginez ses disques compacts de tous horizons musicaux, ses documentaires rares et ses innombrables films.

Imaginez cet espace culturel proposant des expositions, des causeries, des soirées de découvertes musicales, des ateliers de création et des histoires à dormir debout racontées aux petits.

Pour vous aider à imaginer le reste, faites une pause au stand de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ). Notre équipe vous présentera l'ensemble des collections et des services que BANQ offre à tous les Québécois dans ses édifices et sur son portail.

Grande Bibliothèque
de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
Berri-UQAM

514 873-1100 ou
1 800 363-9028
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales
Québec



SALON DU LIVRE

Quand la nation fait l'histoire



Louis Cornélius

A quoi sert l'histoire? Si on répond qu'elle sert à bien connaître le passé pour mieux évaluer le présent et préparer l'avenir, on n'a pas tort, mais il faut savoir que le débat ne fait que commencer. De quel passé, en effet, parle-t-on? Qui le raconte et à partir de quelles sources? Comment le raconte-t-il? Au Canada et au Québec, ces questions, et les débats qui s'ensuivent, animent la communauté historique depuis une centaine d'années.

Dans *Historica et compagnie. L'enseignement de l'histoire au service de l'unité canadienne 1867-2007*, l'historien Alexandre Lanoix revient sur cette question en analysant le séculaire projet d'un manuel d'histoire unique pour tout le Canada.

Sans intention polémique, il montre que cette entreprise, vouée à l'échec, repose sur une conception de l'histoire traditionnelle et rétrograde qu'il importe de refuser. «L'enseignement de l'histoire, écrit-il, ne devrait pas viser la formation de porteurs de drapeau, mais celle de citoyens éclairés. Ces citoyens auront, c'est inévitable, un attachement à leur peuple, leur nation (quelle qu'elle soit), mais ce devrait être un attachement réfléchi.»

Sur cette base, on comprendra que Lanoix n'a pas accueilli avec enthousiasme le récent *Parlons de souveraineté à l'école*, lancé par le Conseil de la souveraineté. Selon lui, en effet, un tel projet ne vaut guère mieux que ses

équivalents profédéralistes qui ont émergé au Canada depuis cent ans et dont il fait l'histoire dans cet ouvrage.

Une histoire politique et traditionnelle

Chaque fois, explique-t-il, que l'unité canadienne fut menacée, et cela s'est produit à de multiples reprises depuis 1867, de petits groupes disposant de moyens considérables ont résolu de mettre l'histoire et son enseignement au service de la sauvegarde du pays. Ils ont opté, dans cette mission plus politique que pédagogique, pour une histoire «narrative et mémorielle, proche de ce que nous avons décrit comme l'histoire traditionnelle». Il s'agissait moins, précise Lanoix, de favoriser «la compréhension de l'histoire chez l'élève» que de «créer un sentiment d'attachement à la nation».

Pour Lanoix, le projet d'un manuel d'histoire unique pour tout le Canada repose sur une conception de l'histoire traditionnelle et rétrograde qu'il importe de refuser

Ainsi, dès 1897 paraît un manuel signé W. H. P. Clement et intitulé *The History of the Dominion of Canada*, qui présente la Conquête «comme un événement fondateur du Canada» et qui insiste sur la collaboration «entre les Canadiens et les dirigeants britanniques» qui aurait marqué les années subséquentes. L'historien Arthur Maheux, en 1943, ira dans le même sens en souhaitant «que l'école soit mise au service de la bonne entente entre francophones et anglophones». Lionel Groulx, au nom de la vérité, ac-

cueillera cette proposition avec une volée de bois vert.

En 1944, le sénateur Athanase David relancera le débat en se prononçant en faveur d'un enseignement de l'histoire pancanadien à même de créer une «belle fraternité», sans volonté d'uniformisation. La mode, à l'époque, est à la «compréhension nationale» plutôt qu'à la rigide «unité nationale». L'idée d'un manuel unique, toutefois, continuera d'être rejetée, tant par les historiens québécois que par plusieurs de leurs collègues canadiens-anglais, qui en contestent la faisabilité et la pertinence. Publié en 1967-68, le manuel *Canada. Unité et diversité*, des historiens Cornélius, Hamelin, Ouellet et Trudel, obtiendra une certaine reconnaissance, mais qui sera éphémère.

Une constante, au Canada et au Québec, s'impose tout au long de la période étudiée. Il s'agit du discours selon lequel l'enseignement de l'histoire est mauvais, «ennuyeux et terne», selon Bruchési, et ne parvient pas, ajoutent les nationalistes de part et d'autre, à susciter un solide sentiment national. Rien de nouveau sous le soleil, donc. Au Canada anglais, dans les années 1990, les historiens Bliss et Granatstein défendent ce point de vue et proposent une histoire vraiment nationale, politique et à savoir héroïque. Des organismes comme Canada's National History Society et Dominion Institute, financés par de riches entreprises privées, tenteront d'appliquer ce programme.

Pour Lanoix, les grands projets comme les *Minutes du patrimoine*, financées par la Fondation Historica, qui est elle-même financée par la Fondation Charles-Bronfman, et *Le Canada, une histoire populaire*, de la Société Radio-Canada, s'inscrivent dans la tradition d'une histoire à visée politique qui passe par un manuel unique. Le support, maintenant audiovisuel, a changé, mais l'objectif — la formation d'une identité nationale canadienne grâce à l'enseignement de l'histoire — reste le même et demeure toujours aussi critiquable. Dans un contexte où l'histoire à caractère nationaliste est abondamment diffusée dans la so-



ciété par les musées, les films, la télévision et les romans, «un retour à l'enseignement traditionnel d'une histoire à caractère nationalo-patrimonial apparaît comme un recul définitif pour le projet de développer un esprit critique par l'enseignement de l'histoire».

Un débat complexe

Cette conclusion, qui peut sembler inattaquable, soulève néanmoins quelques questions. Un des défis du professeur d'histoire, en effet, est de susciter l'intérêt de ses élèves. Or un des moyens éprouvés d'atteindre ce but — tout praticien de l'enseignement le sait — est justement la mise en narration, souvent traditionnelle, des faits historiques (ou autres). Veiller à ce que cette mise en narration soit ouverte, et non dogmatique, est certainement nécessaire, mais rejeter cette approche au profit du développement d'une pensée historique centrée sur les méthodes n'est pas nécessairement souhaitable. Il faut, me semble-t-il, d'abord donner le goût de l'histoire aux élèves, avant de leur apprendre à analyser ses méthodes, et cela ne saurait se faire sans passer par un ré-

cit à teneur au moins partiellement identitaire.

Ce débat est très complexe. La récente controverse au sujet de la réforme du programme d'histoire nationale du secondaire au Québec le montre encore une fois. En 2006, le programme a été critiqué par plusieurs qui l'accusaient d'évacuer la référence nationale québécoise au profit de la seule référence démocratique et d'abandonner les connaissances au profit des compétences.

Dans un texte polémique publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (printemps 2007) et intitulé «Le naufrage du projet de programme d'histoire "nationale"», Michèle Dagenais et Christian Laville accusent les détracteurs du nouveau programme (particulièrement Robert Comeau et Josiane Lavallée) de vouloir mobiliser les consciences en faveur du nationalisme et de prôner un retour à l'approche narrative à fondement identitaire, au détriment du développement des «savoir-faire nécessaires pour participer à la vie collective». Là où Lanoix, dont le livre est publié dans une collection dirigée par Comeau, critique une histoire fédéraliste, ils critiquent, au nom des mêmes principes, une histoire nationaliste québécoise. Quoique Lanoix semble avoir louvoyé dans ce dossier, puisque Dagenais et Laville le rangent dans le camp des opposants au nouveau programme, il faut conclure que l'histoire, pour ces trois intervenants, doit être citoyenne. On veut bien, mais un citoyen privé du récit de son identité et de sa nation peut-il encore avoir une histoire?

louisco@sympatico.ca

HISTORICA & COMPAGNIE
L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU SERVICE DE L'UNITÉ CANADIENNE
1867-2007
Alexandre Lanoix
Lux
Montréal, 2007, 144 pages

L'expérience humaine de l'adoption internationale

Mère de deux enfants adoptés en Haïti, Laetitia Toanen nous offre plus qu'un guide pratique sur les diverses démarches à effectuer lorsqu'on entrevoit d'adopter un enfant d'ailleurs. Étayé de multiples témoignages de parents adoptants et d'enfants adoptés, le bouquin passe en revue toutes les étapes et les écueils que l'on peut rencontrer avant le moment de la

rencontre avec l'enfant et durant les deux années d'appropriation et d'attachement qui lui succèdent. Le mode narratif, qu'a privilégié l'auteur en racontant en filigrane son expérience personnelle avec son petit prince du Soleil et en relatant les multiples questionnements qui sont venus la hanter tout au cours de la réalisation de cet extraordinaire projet de vie, humanise énormément le processus d'adoption. Malgré certaines répétitions et l'absence de l'avis d'experts sur certains sujets sensibles, tels que la manière et le moment opportun de raconter son histoire à l'enfant, on apprécie les conseils et les pistes qui sont proposés humblement tout en spécifiant que chaque enfant, chaque famille vivra sa dynamique propre, qu'il est important de respecter.



Le Devoir

L'ADOPTION INTERNATIONALE
GUIDE À L'INTENTION DES FUTURS PARENTS
Guy Saint-Jean éditeur
Montréal, 2007, 323 pages

HURTUBISE HMH

Venez rencontrer nos auteurs au stand 373.

Un audacieux roman urbain.



«De vraies perles à lire et à raconter.»
Journal de Montréal

Madeleine Monette



Les Rouleurs

L'arbre



Moi, j'avais pas l'habitude de naître

«Dans le plaisir, ce livre se lit en un instant.»
La Tribune

América



Le récit poignant d'une mère endeuillée.

«Un chouette livre, une auteure à découvrir.»
Retour sur le monde, Radio-Canada



Une œuvre poétique, fraîche et originale.

Essais



Un ouvrage d'une envergure inégalée.



Le portrait de l'intellectuel québécois, signé par l'Académie des lettres du Québec.



Découvrez une face cachée rafraîchissante de l'humanité.

Hors collection

Texture



De l'humour, de l'action et des personnages attachants.



Une intrigue bien ficelée, racontée de manière unique!

www.hurtubisehnh.com

SALON DU LIVRE

HISTOIRE

Journalisme en temps de guerre

PAUL CAUCHON

Les débats sur les relations entre journalistes et militaires ne datent pas d'hier. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les correspondants de guerre devaient porter l'uniforme, recevaient un grade d'officier et étaient toujours accompagnés d'un autre officier, généralement un pour deux journalistes. Tout un encadrement!

Alors que l'on s'est beaucoup interrogé cette année sur la couverture de la guerre en Afghanistan, cet ouvrage tombe à pic pour nous rappeler comment s'est effectuée la première grande couverture journalistique de guerre.

L'auteur, Aimé-Jules Bizimana, est chercheur au GRIS et à la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec à l'UQAM. Son ouvrage veut aussi rendre hommage aux correspondants canadiens-français trop méconnus. Comme Marcel Oumet, de Radio-Canada, le seul correspondant francophone à participer au débarquement en Norman-

die, qui débarque sur la côte deux heures après les premiers soldats, machine à écrire sous le bras, patageant dans l'eau pendant 25 mètres!

La Seconde Guerre mondiale a été la première guerre où les journalistes ont été «intégrés» à l'armée. Plus de 1500 correspondants internationaux y ont participé, dont près de 120 Canadiens. Et, de ce nombre, on compte une dizaine de Canadiens français.

La majorité d'entre eux travaillaient pour Radio-Canada, mais Maurice Desjardins, lui, fut le seul francophone à approvisionner l'agence La Presse canadienne, à compter de 1942.

Le tout premier correspondant fut Gérard Arthur, un annonceur de Radio-Canada parti à Londres pendant le blitz de 1940. Au fur et à mesure que la guerre évoluait, les journalistes se sont déployés sur plusieurs fronts. Plusieurs ont suivi les Alliés lors du débarquement en Sicile. D'autres, comme François Bertrand et René Lecavalier, étaient basés à Alger. Certains ont traversé le

Rhin pour assister aux derniers jours du régime nazi. René Lèvesque, le futur premier ministre, fut l'un des premiers journalistes à pénétrer dans le camp de concentration de Dachau et à en découvrir toute l'horreur.

Mais cette guerre a également eu des impacts majeurs sur la profession journalistique. Ainsi, lors de la déclaration de guerre de 1939, Radio-Canada venait tout juste d'être créée, et la radio diffusait uniquement des traductions de dépêches de Canadian Press. C'est la guerre qui va susciter la création de son service d'information en français.

Radio-Canada avait même fait fabriquer dans les usines Ford de Detroit une unité mobile, un camion blindé insonorisé et chauffé qui pouvait transporter cinq personnes, dans lequel on pouvait enregistrer et faire du montage, et qui a suscité l'admiration des autres entreprises de presse!

Ce travail de correspondant de guerre n'était pas un pique-nique, on s'en doute. Plusieurs journalistes

internationaux y ont perdu la vie. Maurice Desjardins, par exemple, s'était caché dans un fossé boueux pendant que sa jeep était bombardée par des chasseurs allemands lors de la campagne d'Italie, échappant de peu à la mort. Édouard Beaudry, correspondant de Radio-Canada qui était aussi l'auteur du populaire radioman *Rue Principale*, a été tué lorsqu'il était dans un avion pris sous les tirs espagnols.

Silences

Ces correspondants jouaient plusieurs rôles: ils racontaient ce que les Canadiens français vivaient au front, mais ils servaient aussi de trait d'union entre les familles et les soldats, lors de reportages très écoutés. Ces reportages devaient obligatoirement être revus par le bureau gouvernemental de la censure. «Limitée

à la fois par une censure stricte et par l'autocensure», écrit l'auteur, la couverture journalistique de la Deuxième Guerre mondiale s'est révélée, de manière générale, non pas critique, mais complice de l'effort de guerre.

René Lèvesque a lui-même écrit par la suite ceci: «J'ai jamais eu l'impression qu'on mentait. Mais c'était incroyablement le nombre de choses qu'on ne disait pas.» Car il pouvait arriver qu'on taise momentanément des pertes trop élevées ou des missions ratées. Il arrivait aussi que des correspondants s'élèvent contre la censure de leurs textes, mais, de façon générale, personne ne contestait le bien-fondé de la protection des informations trop sensibles, car les services de renseignement allemands scrutaient avec attention tout ce qui était diffusé et publié. Soixante ans plus tard, nous

sommes aux prises avec des enjeux similaires. «Aujourd'hui comme hier, remarque l'auteur, les journalistes risquent leur vie en couvrant les combats, mais risquent aussi de s'identifier trop fortement à leur camp en raison de leur proximité avec les troupes, de leur ferveur patriotique et de leur dépendance à l'égard des informations officielles.»

Le Devoir

DE MARCEL OUMET
À RENÉ LÈVESQUE

LES CORRESPONDANTS DE GUERRE
CANADIENS-FRANÇAIS DURANT LA
DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Aimé-Jules Bizimana
VLB éditeur
Montréal, 2007, 374 pages



Le correspondant de guerre Maurice Desjardins, de la Presse canadienne, interviewe des patriotes français durant l'avance des troupes alliées.

VENEZ RENCONTRER LES AUTEURS DES ÉDITIONS DAVID

stand **RÉCF** 138 *beaux livres*

Le pays dans le pays
Francine Chicoine et Serge Jauvin

Depuis toujours, j'entendais la mer
Andrée Christensen

PRIX CHRISTINE-DUMITRIU-VAN-SAANEN 2007

C'est fou ce que les gens peuvent perdre
Monique Haüy

Impostures
Le journal de Boris
Dany Rossignol

Madame Iris et autres dérivés de la raison
Pierre Crépeau

roman • récit • nouvelles

fiction

poésie

La lenteur du monde
Michel Pleau

Rêves inachevés
Louise de gonzague Pelletier

La patience des cerfs-volants
suivi de **Le bruissement des cendres**
Lyne Richard

Entre les murs de la Baltique
Dominique Zalitis

L'étreinte ne sera plus fugace
Marjolaine Deschênes

Du vertige et de l'espoir
Carnets africains
Michel Thérien

haïku

Lueurs de l'aube
Hélène Leclerc

La lenteur au bout de l'aile
France Cayouette

essais

En dépit des frontières linguistiques
Correspondance littéraire entre Germaine Guèvremont et William Arthur Deacon (1946-1956)
Édition préparée par Mariel O'Neill-Karch

Culture et littérature francophones de la Colombie-Britannique: du rêve à la réalité.
Espaces culturels francophones II
Sous la direction de Guy Poirier

Les Éditions David

INFORMATION SUR CES NOUVEAUTÉS
HORAIRE DES SÉANCES DE SIGNATURE
www.editionsdavid.com

RÉCF stand 138
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Les conseils de vos libraires indépendants

La Mesure d'un continent
Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois,
éditions du Septentrion, 298 p., 89\$

Cet «Atlas historique de l'Amérique du Nord 1492-1814» illustre somptueusement la découverte du nouveau continent, qu'on a cru être l'Asie. Les textes sont captivants, racontant l'aventure souvent douloureuse de la découverte de cet espace déjà habité et d'une richesse inouïe. On s'attarde passionnément aux cartes, de véritables œuvres d'art. Une magnifique manière de compléter nos connaissances en histoire. Yves Guillet, Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert

La Vraie Vie goûte les biscuits
Guy Marchamps, ill. Marie-Claude Favreau, Soulières Éditeur,
coll. «Ma petite vache a mal aux pattes», 72p., 8,95\$

Les feuilles mortes qui dansent au vent, la première neige, un nuage en forme de poisson: les bonheurs de l'enfance sont simples, la chaleur des souvenirs, infinie. Dans ce recueil de poèmes au cœur tendre, les mots sentent bon, les rimes disent la vie, le temps qui passe, lentement. À lire aux grands (et aux petits), un verre de lait à la main, juste pour être heureux.
René Paquin, Librairie Clément Morin, Trois-Rivières

Treize nouvelles vaudou
Gary Victor, Éditions Mémoire d'Encrier, 160 p., 15\$

Gary Victor est un des auteurs les plus lus en Haïti. D'ailleurs, toutes les histoires se situent à Port-au-Prince et ses environs. Dans *Treize nouvelles vaudou*, l'humour burlesque succède aux frissons suscités par la pratique de la sorcellerie et des rites vaudou. Très agréable et très efficace!
Chantal Couture, Librairie Liber, New Richmond

La Nuit est un objet étrange
Carol LeBel, Éditions de l'Hexagone, coll. L'appel des mots, 67 p., 14,95\$

Professeur de philosophie au Cégep de Chicoutimi, Carol LeBel nous offre cette fois-ci un recueil de poésie dans lequel «la nuit est un objet étrange», la nuit déforme, la nuit est à fleur de peau. Ses poèmes sont des photographies d'instant, d'émotions, comme le seraient des haïkus, sa forme poétique privilégiée. Line Lessard, Librairie Les Bouquinistes, Chicoutimi

D'ailleurs
Gilles Jobidon, VLB Éditeur, 80 p., 14,95\$

D'ailleurs est un recueil de sept nouvelles, qui sont de véritables mini romans remplis de poésie. Encore une fois, Jobidon éblouit. Explorant plusieurs styles, l'auteur de *L'Âme frère* émeut et amuse. Qu'il mette en scène un enfant qui doit apprivoiser un deuil dans le Saïgon d'après-guerre ou qu'il nous conduise sur la piste rocambolesque de précieux livres volés, Jobidon trouve toujours la justesse de ton et l'angle qui font de ses nouvelles de véritables objets d'orfèvrerie.
Manon Trépanier, Librairie Aïre, Longueuil

Une présentation des librairies indépendantes suivantes :

LIBRAIRIE LE FURETEUR MORIN liber Les Bouquinistes Aïre

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

le libraire
Bimestriel littéraire gratuit et
www.lelibraire.org
Portail du livre au Québec

La rentrée... prise deux
Gilles Archambault Les 50 ans des éditions Leméac
Pedro Juan Gutiérrez
Jean-François Rioux
François Cardinal Le REL, un an après
Libraire d'un jour Jacques Poulin

SALON DU LIVRE

ESSAIS ÉTRANGERS

La mémoire, l'histoire et l'oubli Les Disparus fascine et bouleverse

CHRISTIAN DESMEULES

d'oubli plus ou moins volontaire.

Un puzzle familial

Les livres consacrés à l'Holocauste nous entraînent habituellement du côté de la mémoire brûlante des survivants. Avec son gros livre personnel autant que méticuleux, l'Américain Daniel Mendelsohn s'est plutôt intéressé à ceux qui sont partis sans laisser de traces. Les oubliés, les points d'interrogation des photos de famille jaunies et muettes, les disparus.

Professeur de lettres classiques, traducteur de grec ancien, collaborateur au *New York Magazine* et à la *New York Review of Books*, Daniel Mendelsohn, 47 ans, exhume à la truelle et au pinceau l'histoire de son grand-oncle Schmiel, de sa femme et de ses quatre filles, tous «tués par les nazis», selon la triste légende familiale, quelque part dans l'est de la Pologne en 1941.

Les *Disparus*, de Daniel Mendelsohn, est ainsi le compte rendu minutieux d'une quête des origines. Une enquête familiale mise en scène de façon à la fois sobre et scrupuleuse. Enrobé de «l'étrange proximité des morts», son livre explore une mémoire familiale refoulée, enfouie sous des couches et des couches de culpabilité et

premier qu'il s'attache au fil de la mauvaise histoire, qu'il court après les détails de leur mort plutôt qu'à ceux de leur existence: «L'histoire réelle, c'était le fait qu'ils avaient été des gens ordinaires, qu'ils avaient vécu et qu'ils étaient morts, comme tant d'autres.»

Une histoire douloureuse à la Cain et Abel

S'interrogeant au passage sur la banalité du mal, Mendelsohn découvre, à travers sa quête généalogique, que parfois les gestes d'horreur ou d'abandon proviennent d'un voisin polonais ou ukrainien, d'un ami ou d'un membre de la police juive. Voire même d'un frère établi aux États-Unis qui ne répond pas à un appel à l'aide. Un frère qui conservera ces lettres désespérées dans un portefeuille en cuir posé contre son cœur jusqu'à son dernier souffle. Comme l'avait fait le grand-père de l'auteur.

«C'est un fait bien établi, écrit Mendelsohn, que la plupart des actes de sauvagerie les plus violents perpétrés contre les Juifs de l'Europe de l'Est l'ont été non par les Allemands eux-mêmes, mais par les populations locales de Polonais, d'Ukrainiens, de Litوانيens, de Lettons — par les voisins, les intimes, avec qui les Juifs avaient vécu côte à

côte pendant des siècles, jusqu'à ce qu'un délicat mécanisme se grippe et qu'ils se retournent contre eux.» Avec justesse, Mendelsohn distille au fil de son récit, en contrepoint, des passages de l'histoire des frères Cain et Abel, moments d'exégèse biblique qui éclairent à leur façon l'incompréhensible horreur des gestes faits tant que l'oubli permanent qui a fini par les recouvrir.

Fascinant et bouleversant, *Les Disparus* est aussi, on peut bien le dire, un livre un peu trop long dans lequel certains lecteurs auront parfois l'impression de piétiner. Mais il est le résultat d'une démarche de mémoire touchante et sereine, à lire côte à côte avec les témoignages et les recherches historiques. Un livre qui demeure plus vrai que les plus vraies des fictions et qui nous rappelle qu'au plus fort de l'oubli, quel qu'il soit, «il y a des larmes dans les choses» (Virgile).

Collaborateur du Devoir

LES DISPARUS

Daniel Mendelsohn
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Guglielmina
Flammarion
Paris, 2007, 650 pages

CARTE BLANCHE au Salon du livre

Gontran Chamard

MA FRANCE en 200 photos

Il y a dans la photographie une magie qui est celle d'arrêter le temps, celle de voler un moment fugace et de le muer en éternité.

Cette magie, on la retrouve dans ce tour de France en 200 photos qui témoignent toutes de la toujours étonnante beauté de ce pays et aussi de la sensibilité poétique de Gontran Chamard.

Signature samedi de 16 h à 17 h • 160 pages couleurs • 39,95 \$



Richard Fournier

UNE ATMOSPHÈRE AMÉRICAINE

Un chat de race qui cause en japonais, un statisticien ivre mort entposé sous un bureau, le frigo bavard d'une hôtelière, la patience d'un dentiste, un couple au-dessus de tout soupçon, l'aéroport sous la tempête...

Dans cet univers apparemment tordu, tout s'explique en 15 nouvelles.

Signature vendredi de 18 h à 19 h



Jean Di Tomaso

LES IMMORTELLLES D'AMÉRIQUE

Langis est un jeune poète et musicien tourmenté, prisonnier de sa famille et prisonnier du Bas-Saint-Laurent, dont il célèbre les splendeurs mais méprise le provincialisme, alors que lui rêve de Montréal, la Terre promise, où il pourra enfin connaître la gloire... Langis pourra-t-il réaliser ses rêves et satisfaire ses ambitions?

Une belle histoire à lire cet automne.

Signature vendredi de 16 h à 17 h



Simone Bettinger

L'ESCARGOT DU CHEMIN 42 jours sur le Chemin de Compostelle

Je me suis engagée sur le Chemin, sans savoir précisément ce que je recherchais. Bien sûr, je m'attendais à atteindre un certain stade spirituel, peut-être même mystique. Et pourtant... J'ai marché. Seule. Toujours sans réponse. Et puis, j'ai constaté que j'avais changé... que le Chemin m'avait transformée. J'ai trouvé un sens à ma quête.

Signature vendredi de 16 h à 17 h



Gaston Roberge Bob Ulrich

EN PLEIN DANS LE MILLE La méthode ABC-1,2,3

Un système infallible pour mesurer les résultats de ventes afin d'aider les gens d'affaires à développer toutes les techniques et compétences pour atteindre le succès... et rester au sommet.

Signature vendredi de 15 h à 16 h



Jean-Luc Migué

ON N'A PAS LES GOUVERNEMENTS QU'ON MÉRITE Regard d'économiste sur les choix publics

La pensée courante chez nous veut que, si un problème surgit dans nos vies personnelles ou sociales, l'État doit le régler. Aboutissement: en vertu de l'ignorance «rationnelle» des électeurs, l'avènement d'une vaste machine d'engineering social conçue pour redistribuer la richesse, sacrifier nos libertés, susciter les antagonismes et amplifier les problèmes.



Vizan

SALSA 1,2,3... Guide d'apprentissage de la danse salsa

• Un guide pratique, abondamment illustré
• Un ouvrage de référence qui est un parfait complément aux cours de danse
• Les principes de base, les pas, les mouvements, l'art de guider son partenaire

19,95 \$



Le foie gras au Québec

Jacques Cerf LE FOIE GRAS AU QUÉBEC Recettes simples inspirées de la cuisine québécoise actuelle

Le foie gras démystifié!

Signature samedi de 16 h à 17 h 34,95 \$



Les éditions CARTE BLANCHE

Depuis 1997

Service complet d'édition
www.cartelblanche.qc.ca

Stand FIDES • 232

EN BREF

L'horreur-réalité

Après son impressionnante somme, *Le Dictionnaire du corps* (PUF), la philosophe italienne Michela Marzano s'attaque à un sujet brûlant d'actualité, dans une petite plaquette intitulée *La Mort spectacle* (Gallimard). La spécialiste des questions du corps offre ici un portrait critique du monde vertigineux de la mise à mort offerte en spectacle dans Internet. Elle retrace d'abord la jeune histoire de cette pratique, de ses origines puisées dans les *snuff movies* à la retentissante pendaison de Saddam Hussein captée en direct par téléphone cellulaire et retransmise à la planète entière via le Web. Elle s'interroge ensuite sur ces pratiques qui tendent à banaliser la mort et à confondre réalité et fiction. «La circulation de ces vidéos à la limite de l'insoutenable a pour résultat d'installer progressivement chez le spectateur une forme d'insensibilité et d'indifférence à l'égard de la souffrance d'autrui», écrit-elle. Si bien que le but ultime aura été atteint: effacer, avec la complicité même des Occidentaux, toute forme de civilisation. — *Le Devoir*



Michela Marzano

Olivieri librairie • bistro

LECTURE OLIVIERI - LE NOROÏT

JEAN-FRANÇOIS BEACHEMIN, QUAND LES PIERRES SE MIRENT À RÉVER

CORINNE LAROCHELLE, VENT DEBOUT

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE, LE NEUVIÈME POÈME

JEAN ROYER L'AMOUR MÈME

Dimanche 11 nov. à 15 heures

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
514.739.3639

Notre littérature et le catholicisme

LOUIS CORNELIER

Remarquable ouvrage de critique littéraire qui brille par sa substance et sa clarté. *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, de l'historienne belge Cécile Vanderpelen-Diagre, est aussi un projet très original. Si on a beaucoup dit, et avec raison, que le catholicisme, longtemps dominant au Québec, a marqué notre littérature, cette relation, pourtant, «n'a jamais fait l'objet d'une étude systématique». L'historienne se propose donc d'explorer «cet espace [...] tiraillé entre deux logiques, intrinsèquement inconciliables: le dogme catholique et la liberté créatrice exigée par l'art».

Dans les années 1920, le clergé tient le haut du pavé en matière de production culturelle. La lecture, selon lui, doit essentiellement informer et édifier le fidèle. L'artiste, dans ces conditions, doit éviter le péril «de se prendre pour le créateur». Genre idéal pour «exprimer une louange à Dieu», l'art oratoire (l'essai) est donc placé au sommet de la hiérarchie. La poésie, avec son «langage d'exception capable de donner accès à un dialogue d'ordre divin», suit. Le roman est alors considéré comme un genre mineur et dangereux. Le théâtre, «école de mauvaise vie», est craint.

Marquées par une renaissance nationaliste, les années 1920, remarque Vanderpelen-Diagre, sont celles d'une pratique littéraire identitaire qui présente le catholicisme comme allant de soi et qui, par conséquent, le traite plus comme un élément de la tradition que comme une expérience existentielle. La poésie de cette époque, par exemple, «ne reflète pas les pensées intimes des auteurs

concernant leur rapport à Dieu». La littérature est au service d'une religion patrimoniale qu'elle ne remet pas en question.

«Le tiraillement entre modernité et tradition» qui caractérise les années 1930 montre une prudente évolution à cet égard. Le défrôlé Dantin, qui plait de modestement en faveur de «l'autonomie de la beauté par rapport à la morale», est surtout perçu comme une «brebis égarée». Jean-Charles Harvey prend ses distances d'avec le clérico-nationalisme mais veille à ne pas rejeter la religion, qu'il conçoit en «libéral héritier des Lumières». Saint-Denis Garneau, la figure clé de cette aventure, se lance dans «une investigation littéraire visant à marier modernité et religion».

D'évidence patrimoniale, le catholicisme devient le lieu d'une angoisse spirituelle

Expérience intime

La posture du poète, qui est au centre de la période étudiée par l'historienne, permet à cette dernière d'illustrer le cœur de sa thèse. Comme l'expliquera Gérard Pelletier plus tard en déplorant que «notre société [...] est clérical, mais [qu'elle] n'est pas catholique», nos écrivains, dans leur rapport au catholicisme, sont passés d'une évidence non remise en question aux tourments d'une expérience vraiment explorée et, partant, mise en doute.

Chromo faisant naturellement partie de notre bagage identitaire dans les années 1920, le catholicisme, par la suite, devient de plus en plus assumé comme une forte expérience intime qu'il n'appartient plus aux seuls clercs de définir. L'évolution, Vanderpelen-Diagre le montre bien, est paradoxale: c'est en approfondissant leur exploration du catholicisme comme un fait d'expé-

ce individuelle que les écrivains québécois en viennent à ébranler son hégémonie symbolique, mais, du même coup, c'est dans cet ébranlement qu'ils recherchent, et parfois trouvent, sa vraie profondeur. D'évidence patrimoniale qui s'imposait à tous, le catholicisme devient le lieu d'une angoisse spirituelle.

En 1964, par exemple, Fernand Dumont «érigera l'inquiétude en source de la culture chrétienne qu'il veut rénover», montrant par là que la sécularisation du Québec est moins le tombeau du catholicisme que la condition de son approfondissement vrai, même si elle s'accompagne inévitablement d'une perte d'influence de l'institution et, dans certains cas, du passage à un humanisme pleinement laïque, comme chez le romancier André Langevin, par exemple. Comme s'il fallait que la foi-evidence-collective meure pour que la foi réelle, intime et inquiète vive, dans le «passage du monde catholique à un projet de «christianisation» du profane propre à toute société en voie de sécularisation».

Cécile Vanderpelen-Diagre, qui aborde aussi le rapport au catholicisme qu'entretiennent les œuvres d'écrivains comme Alfred DesRochers, Gustave Lamarche, Anne Hébert, Rina Lasnier, François Hertel, Robert Charbonneau, André Giroux, Robert Elie et plusieurs autres, signe ici un très bel essai, sans jargon, qui nous redonne à lire intelligemment une importante partie du corpus littéraire national.

Collaborateur du Devoir

MÉMOIRE D'Y CROIRE

LE MONDE CATHOLIQUE ET LA LITTÉRATURE AU QUÉBEC (1920-1960)

Cécile Vanderpelen-Diagre
Nota bene
Québec, 2007, 158 pages

À la rencontre des grandes œuvres de la francophonie canadienne

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Le samedi 17 novembre 15 h 30 à 16 h 00 - Carrefour Desjardins

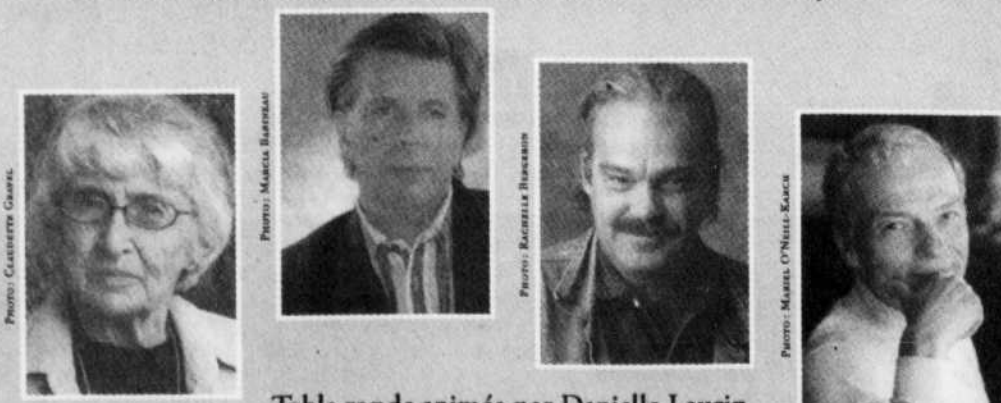


Table ronde animée par Danielle Laurin

Avec: Marguerite Andersen, Herménégilde Chiasson, Jean Marc Dalpé et Pierre Karch, tous publiés dans la Bibliothèque canadienne-française, une collection qui rassemble des œuvres marquantes de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest. — Renseignements: 514.282.9962

Prise de parole
pdp.ref.ca

Ontario

SALON DU LIVRE

Le dernier roi

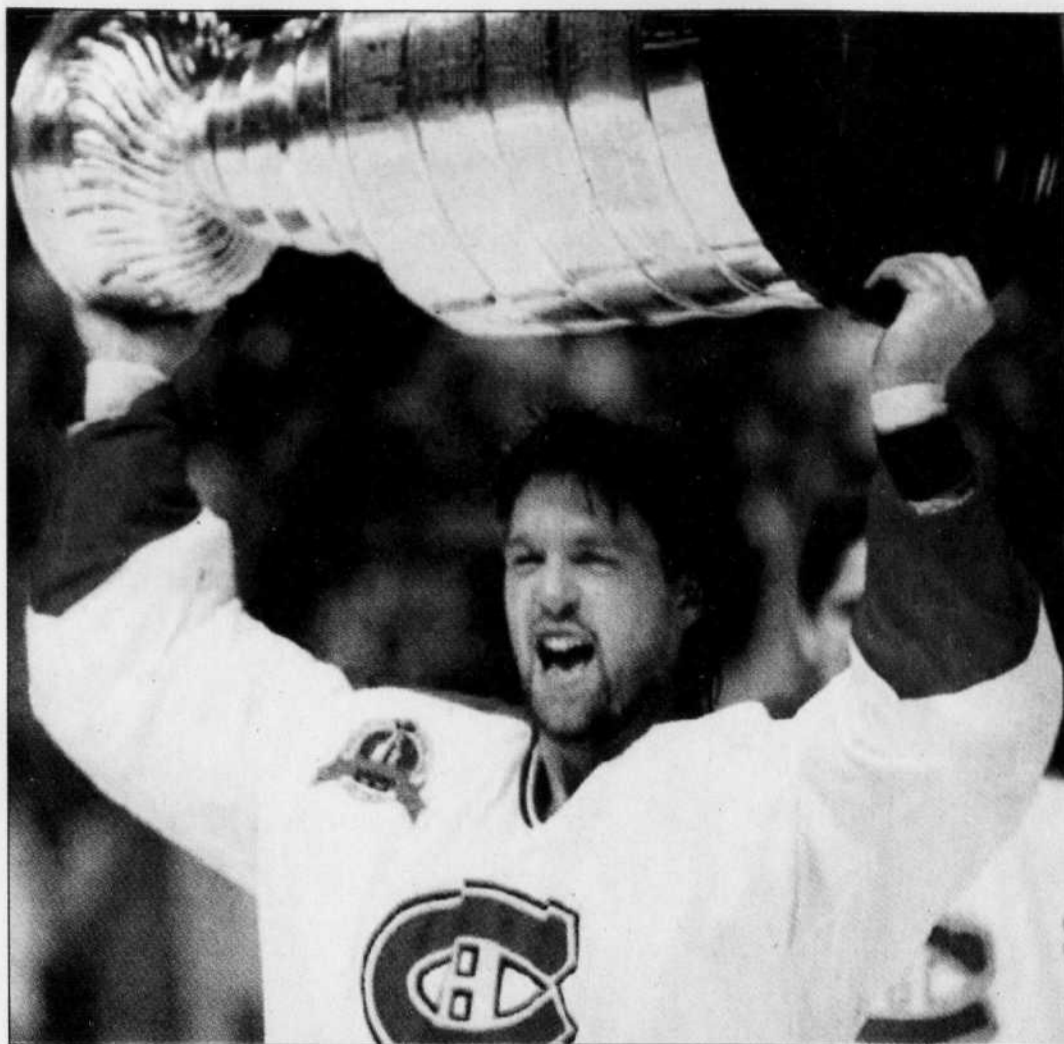
JEAN DION

Les biographies autorisées sont toujours suspectes. Quand, au surplus — et phénomène assez rare —, l'auteur est le père du sujet et narre le récit à la première personne, la tentation de la méfiance associée au manque de recul s'en trouve accentuée. Dans les circonstances, il ne resterait plus qu'à souligner que les biographies sportives contemporaines ont la fâcheuse habitude d'être d'interminables collections d'anecdotes saupoudrées de statistiques, qui essaient en vain de faire croire que la vie d'un individu présente un intérêt du seul fait qu'il est riche, célèbre et plutôt habile de son corps, et on passerait rapidement à autre chose.

Disons-le d'abord: *Le Guerrier*, évocation au titre un peu pompeux de la carrière de Patrick Roy parue cette semaine, fait 550 pages. C'est pas mal, même pour «celui que certains considèrent comme le plus grand gardien de but de l'histoire du hockey». Mais si on n'en fait pas une lecture exégétique, si on aime le hockey et les souvenirs, si on accepte de se laisser prendre par un texte quand même rythmé, on y trouvera quelques divertissantes heures, tout en se demandant comment on a pu laisser passer à plusieurs reprises le nom de Mathieu «Dandonneau», d'autant plus que celui-ci arbore actuellement le CH.

Patrick Roy le joueur fut hors du commun, par son talent, par son intensité au jeu, par la confiance en soi qu'il exsudait (qui a oublié son clin d'œil à Tomas Sandstrom lors de la série finale contre les Kings de Los Angeles?), qui a soulevé les foules et attire encore aujourd'hui les feux de la rampe dès qu'il prend la parole. Il a remporté presque à lui seul deux coupes Stanley, alors que le Canadien présentait une formation moyenne en 1986 et en 1993, et on peut avancer que, sans ses sensationnels services, la Mecque du hockey serait sans championnat depuis plus d'un quart de siècle.

Mais Roy a aussi été un pionnier qui a révolutionné la façon de jouer au hockey, un peu à la manière de Bobby Orr qui avait montré comment un défenseur pouvait se porter à l'attaque. Quand il est arrivé dans la Ligue nationale, le fait



Patrick Roy le joueur fut hors du commun, par son talent, par son intensité au jeu, par la confiance en soi qu'il exsudait. Il a remporté presque à lui seul deux coupes Stanley, alors que le Canadien présentait une formation moyenne en 1986 et en 1993 (notre photo).

qu'un gardien de but puisse œuvrer sans être constamment, ou le plus souvent possible, debout relevait quasiment de l'anathème. *Le Guerrier* raconte comment, sous la supervision de l'entraîneur François Allaire, Patrick Roy a développé le désormais célèbre style papillon, qui devait graduellement être adopté par tous les gardiens au monde et se révéler être d'une prodigieuse efficacité. (Jusqu'à rendre le hockey ennuyeux en limitant le nombre de buts marqués, pourra-t-on objecter.)

De même, Roy sera passé à l'histoire pour les incidents du 2

décembre 1995, ce samedi soir où, humilié par Mario Tremblay qui le laissa dans la fosse aux lions, il céda neuf buts aux Red Wings de Detroit avant de déclarer qu'il ne jouerait plus jamais à Montréal. Son départ au Colorado, où il a gagné deux autres Stanley, a marqué le début d'une longue traversée du désert pour le Canadien, qui ne s'est jamais trouvé un nouveau roi et qui n'en est d'ailleurs, 12 ans plus tard, pas encore sorti. Le personnage aura montré à quel point il était la pièce centrale du puzzle.

Certes, un père sait des choses

à propos de son fils qu'aucun autre biographe ne pourrait soupçonner. De la même manière, un père ignore sans doute beaucoup de trucs justement parce qu'il s'agit de son fils... En attendant la biographie non autorisée, on a tout de même, avec *Le Guerrier*, quelques bonnes histoires.

Le Devoir

LE GUERRIER

Michel Roy
Éditions Libre Expression
Montréal, 2007, 550 pages

Tous les intérêts de Duval

De Gilbert Bécaud à Enzo Ferrari: c'est le sous-titre que Jacques Duval a donné à son autobiographie, et c'est une façon de décrire ses multiples intérêts.

Car les plus jeunes ne savent peut-être pas que Jacques Duval, avant d'être un célèbre chroniqueur automobile, a été une vedette du petit écran dans le domaine des variétés, ayant notamment animé une populaire émission de critique de disques dans les années 60 à Télé-Métropole.

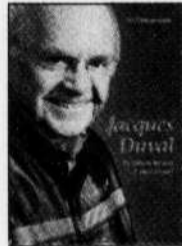
En écrivant son autobiographie, Jacques Duval lève également un coin de voile sur des aspects mécon-

nus ou oubliés de sa carrière. Par exemple, le fait qu'il avait monté avec un partenaire un numéro de voyance pour se produire dans les cabarets montréalais!

Amant de la vitesse et du luxe, de son propre aveu, Jacques Duval raconte donc sa vie en 600 pages, publiant aussi une longue section de photos prises à différentes étapes de sa carrière.

Le Devoir

■ Jacques Duval, *AUTOBiographie/De Gilbert Bécaud à Enzo Ferrari*, Québec Amérique, 600 pages.



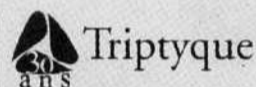
Venez rencontrer les auteurs d'XYZ éditeur au Salon du livre de Montréal



Daniel Castillo Durante	Samedi 17 nov. de 17 h à 19 h Dimanche 18 nov. de 17 h à 19 h
Esther Croft	Samedi 17 nov. de 16 h à 18 h
Bertrand Gervais	Dimanche 18 nov. de 15 h à 17 h
Claude Le Bouthillier	Jeu. 15 nov. de 17 h à 19 h Ven. 16 nov. de 15 h à 17 h Sam. 17 nov. de 13 h à 14 h
Madeleine Ouellette-Michalska	Samedi 17 nov. de 14 h à 16 h Dimanche 18 nov. de 15 h à 17 h
Jeffrey Moore	Dimanche 18 nov. de 13 h à 15 h
Hélène Rioux	Mercredi 14 nov. de 19 h à 21 h Vendredi 16 nov. de 19 h à 21 h Samedi 17 nov. de 19 h à 21 h
Bruno Roy	Jeu. 15 nov. de 19 h à 21 h Ven. 16 nov. de 19 h à 21 h Sam. 17 nov. de 18 h à 21 h
Mathieu-Robert Sauvé	Samedi 17 nov. de 13 h à 15 h
Mô Singh	Vendredi 16 nov. de 17 h à 19 h Dimanche 18 nov. de 13 h à 15 h
Pierre Tourangeau	Jeu. 15 nov. de 17 h à 19 h Ven. 16 nov. de 15 h à 17 h
Yolande Villemaire	Vendredi 16 nov. de 17 h à 19 h Dimanche 18 nov. de 17 h à 19 h



Stand Dimedia 532



www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Michael La Chance
L'INQUISITORIALE
essai, 131 p., 22 \$

De Majorque à l'île Bonaventure, du désert de l'Arizona au Plateau Mont-Royal, nous fouillons le réel pour tirer de celui-ci les mots dans lesquels il consentira à se laisser dire.

Claire Varin
CLARICE LISPECTOR
rencontres brésiliennes
essai, 227 p., 22 \$

Ce livre accessible et vivant se visite comme un cabinet de curiosités: extraits d'entrevues accordées par la romancière à la presse brésilienne, photos, lettres, fragments de nouvelles et de manuscrits parfois inédits.

Jacques Julien
Richard Desjardins
l'activiste enchanteur
essai, 168 p., 19 \$

Le pouvoir magnétique des sons et des images, l'artiste le projette tout entier dans son activisme politique. Cette projection n'est pas sans risques: quels rapports l'art peut-il entretenir avec la politique par le biais d'une culture de consommation?

Salon du Livre de Montréal - Stand 532

La Librairie Monet célèbre ses 30 ans!



Salon du livre de Montréal

QUEL EST L'AVENIR DE LA LIBRAIRIE AU XXI^e SIÈCLE ?

Venez assister à la table ronde du samedi 17 novembre à 19h (Carrefour Desjardins).

Animation

Jean-François Nadeau, *Le Devoir*

Invités

- Lise Bissonnette, BANQ
- Laurent Borrégo, Librairie Monet
- Hervé Foulon, Hurtubise HMH
- Yves Guillet, Librairie Le Fureteur
- Fernande Roy, UQAM
- Michel Salaün, UdeM

... et venez nous rencontrer au stand 626 pour découvrir la librairie du XXI^e siècle à travers une sélection d'ouvrages!

3^e CONCOURS QUÉBÉCOIS DE BANDE DESSINÉE



MÉRITEZ-VOUS L'ÉDITION DE VOTRE PROJET PLUS UNE BOURSE DE CRÉATION DE 1000\$!

- Concours ouvert aux personnes de 16 ans et plus n'ayant jamais publié
- Date limite de dépôt de candidature : 31 janvier 2008
- Règlements complets disponibles sur www.librairimonet.com/monet-editeur

LAURÉAT 2^e ÉDITION



MÉMOIRES D'UN MÉTYS
par Jessica Samson-Tshimbalanga
Une piquante histoire de vampires en plein Bas-Canada, par la nouvelle révélation du baccalauréat en bande dessinée de l'UQO!

72 p., noir et blanc, 15,95\$
ISBN : 978-2-9809666-1-3
Diffusion : Dimedia inc.

Surveillez le calendrier de nos événements sur www.librairimonet.com/calendrier

Monet nous réinventons la librairie

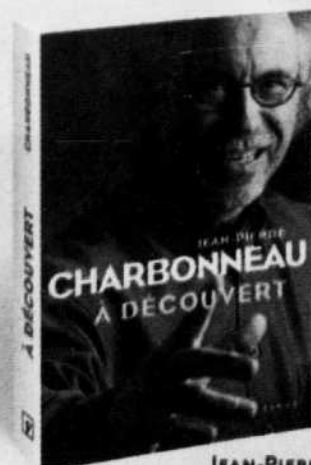
Galeries Normandie - Sortie 4 de l'autoroute 15
2752, de Salaberry, Montréal (Québec) H3M 1L3
Téléphone : 514.337.4088 - Télécopieur 514.337.5982
www.librairimonet.com - www.lesitebd.com

L'histoire comme vous ne l'avez jamais vue!



HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER
Une histoire des Québécoises en photos
336 PAGES • 39,95\$

Le parcours trépidant d'un homme libre



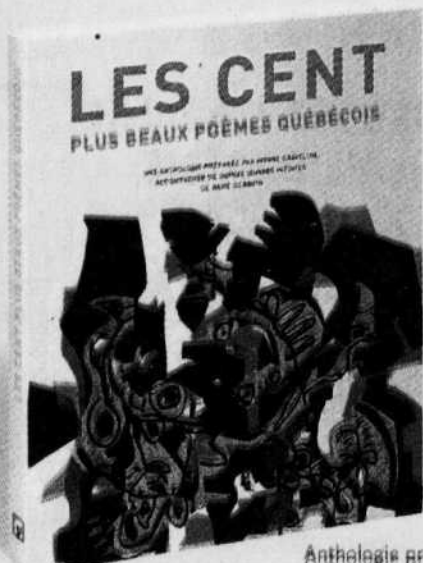
JEAN-PIERRE CHARBONNEAU
À découvert
392 PAGES • 29,95\$

On ne naît pas chef, on le devient!



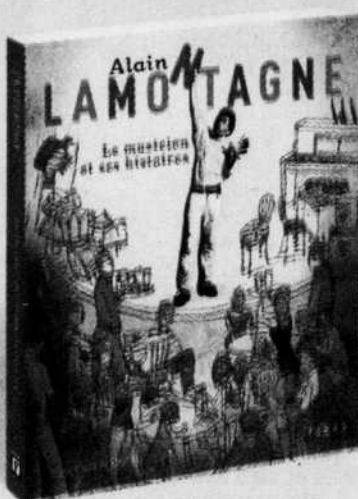
PHILIPPE MOLLÉ
Recettes pour épater
La bonne cuisine pour petits et grands
128 PAGES • 24,95\$

LE livre-cadeau de l'année!



Anthologie préparée par **PIERRE GRAVELINE**
Les cent plus beaux poèmes québécois
240 PAGES • 49,95\$

Les histoires fabuleuses de ce grand conteur musicien



ALAIN LAMONTAGNE
Le musicien et ses histoires
192 PAGES • 24,95\$

Un roman stupéfiant qui rompt avec les clichés sur l'Inde contemporaine

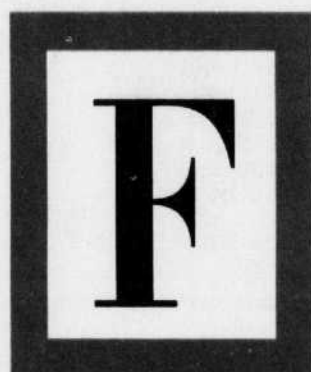


KIRAN DESAI
La perte en héritage
MAN BOOKER PRIZE 2006
336 PAGES • 29,95\$

Le livre qui a secoué la colline parlementaire



EDDIE GOLDENBERG
Comment ça marche à Ottawa
416 PAGES • 34,95\$

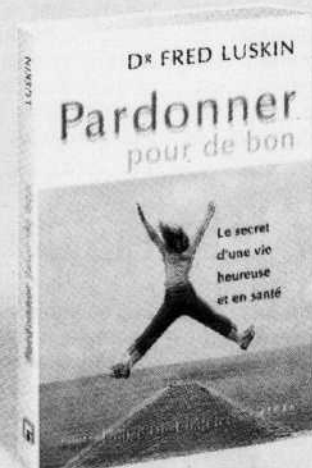


FIDES
70 ans

de bonnes lectures

www.editionsfides.com

Le secret d'une vie heureuse et en santé



DR FRED LUSKIN
Pardonner pour de bon
Le secret d'une vie heureuse et en santé
320 PAGES • 24,95\$



GUYLAINE MASSOURE
Renaissance
Vivre avec Joyce, Aquin, Yourcenar
444 PAGES • 34,95\$



MARITÉ VILLENEUVE
Des pas sur la page
L'écriture comme chemin
144 PAGES • 19,95\$



JEAN-FRANÇOIS MALHERBE
Sujet de vie ou objet de soins?
Introduction à la pratique de l'éthique clinique
480 PAGES • 49,95\$



OLIVAR ASSELIN
L'œuvre de l'abbé Groulx
Présentation de Hélène Pelletier-Bailargeon
112 PAGES • 14,95\$



Sous la direction de **JEAN-FRANÇOIS RIOUX**
L'intervention armée peut-elle être juste?
Aspects moraux et éthiques des petites guerres contre le terrorisme et les génocides
280 PAGES • 24,95\$



MICHEL BIGN
L'éthique de l'entreprise
Nouvelle édition
456 PAGES • 39,95\$



Sous la direction de **MICHEL VENNE** et **MIRIAM FAHMY**
L'annuaire du Québec 2008
En librairie le 15 novembre 2007
480 PAGES • 29,95\$



JOHN LAWRENCE REYNOLDS
Le monde des sociétés secrètes
Des druides à al-Qaïda
336 PAGES • 29,95\$